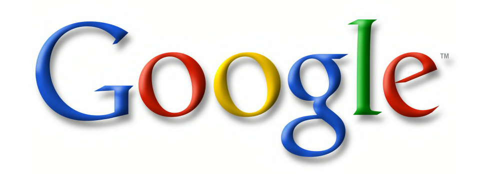
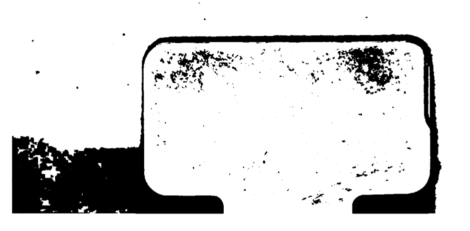




EE 141 (Finch)

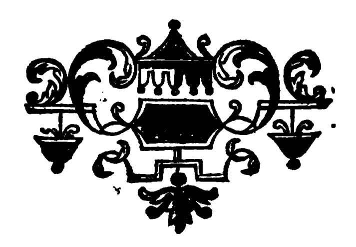




MEMOIRES
DE
CECILE,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,

Revûs par M. DE LA PLACE.

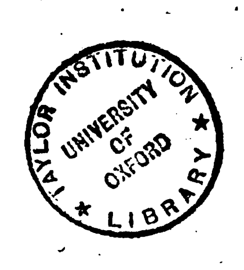
TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



MEMOIRES
DE
CECILE.

QUATRIE'ME PARTIE.

Quelqu'impatience que j'eusse d'apprendre la suite de l'histoire de ma chere Sœur Agathe, elle ne put être satisfaite : son attachement pour notre Prieure, & la confiance que cette Dame a-

voit en elle, ne lui permirent pas de la quitter d'un moment pendant tout le temps qu'elle se ressentit des suites de son accident; mais bientôt une avanture funeste au malheureux Comte de Beaubourg, en m'obligeant de faire un voyage à Paris, mit un nouvel obstacle à ma curiosité.

Je n'avois reçu aucune marque de souvenir de Madame la Comtesse de Beaubourg depuis qu'elle avoit passé à Haute-Bruyére, à son retour de Poitou; les seules nouvelles que j'avois eues d'elle, m'avoient été données indirectement par Duclos, ou par sa femme, & je sçavois qu'elle ne parloit de moi, que comme d'une petite orgueilleuse qui m'étois mis dans la tête une sotte passion pour le Chevalier son beau-frere;

passion, disoit-elle quelquefois, qui ne pouvoit avoir d'autres suites que la perte de mon honneur, ou le malheur de ma vie. Ces malheureuses prédictions de la part d'une femme dont la vertu m'étoit connue, & dont la vie étoit irréprochable, m'avoient souvent fait faire de tristes réflexions; mais quelques alarmes qu'elles donnassent à mon cœur, elles étoient toujours dissipées par les Lettres que le Chevalier de Beaubourg m'écrivoit, & j'y voyois un caractère si marqué de probité & de vertu, que je ne pouvois entrer en défiance de mes propres sentimens pour lui! je croyois donc la Comtesse aussi indifférente pour moi, qu'elle me paroissoit injuste sur le compte de son beau-frere & sur le mien.

Qu'on juge quel dut être mon étonnement, lorsqu'étant avertie que Duclos me demandoit au parloir, il me rendit une Lettre de cette Dame. La tristesse que je remarquai sur son visage, me fit soupçonner un malheur incomparablememt plus grand pour moi que celui qu'il venoit m'annoncer; mon inquiétude fut encore augmentée par son obstination à ne répondre autre chose aux questions vives & précipitées que je lui faisois, sinon qu'il me prioit de lire la Lettre de la Comtesse, & qu'elle m'instruiroit assez: j'ouvris enfin cette Lettre avec mille fois plus de crainte que je n'avois d'impatience; voici ce qu'elle contenoit,

» Je suis accablée de la plus
» sensible douleur, ma chere

» Cecile : mon mari touche à
» ſon dernier moment ; il m'or-
» donne de vous écrire, & de
» vous prier de ſa part de par-
» tir au reçu de ce billet par la
» voiture qu'il vous envoie : il
» deſire abſolument de vous
» voir ; & le changement que
» ſon état a mis dans ſes ſenti-
» mens ne vous permet pas de
» lui refuſer cette grace. Je vous
» la demande moi-même avec
» inſtance, & je la ſouhaite peut-
» être auſſi ardemment que lui :
» plaignez-moi, ma chere Ceci-
» le ; mais ne différez point à
» vous mettre en route : le temps
» preſſe, hélas, plus que je ne
» puis vous le dire. «

La Comteſſe de Beaubourg.

Cette Lettre fit renaître en un

instant dans mon cœur tous les ſentimens de ma premiére tendreſſe pour la Comteſſe ; & l'état où j'apprenois qu'étoit réduit le Comte, me fit en même temps oublier toutes les raiſons que j'avois de me plaindre de lui: la douleur & l'amitié ſe réunirent dans mon cœur pour le toucher auſſi ſenſiblement qu'il l'eût jamais été. Malgré le ſaiſiſſement que me cauſoit une nouvelle ſi triſte, je me preſſai d'interroger Duclos ſur la maladie du Comte. » Hé-
» las! Mademoiſelle, me dit-
» il tout en pleurs..... l'état
» de Monſieur le Comte n'eſt
» point l'effet d'une maladie ;
» c'eſt la ſuite cruelle d'une af-
» faire qu'il a eue, & l'on croit
» que c'eſt par rapport à une
» femme de la premiére qualité:

» car on n'a pû tirer de lui aucu-
» ne lumiére, ni sur l'occasion
» de cette affaire, ni sur celui
» contre lequel il s'est battu. Il
» y a trois jours qu'il fut rappor-
» té la nuit à son hôtel percé de
» trois coups d'épée, dont il y en
» a un dans la poitrine qui a été
» jugé mortel: aucun de ses gens
» n'a eu connoissance de cette
» malheureuse affaire; il les avoit
» tous renvoyés au sortir de l'O-
» péra, & c'est un Chirurgien
» entre les mains duquel il avoit
» été remis par des gens incon-
» nus, qui l'a conduit & accom-
» pagné chez lui. Aussitôt qu'il a
» connu son danger, il vous a
» demandée, & n'a point eu de
» patience qu'il n'ait fait partir
» en poste la chaise que je vous
» amene, & qu'il n'ait engagé

» Madame la Comteſſe à vous
» écrire elle-même, pour vous
» prier inſtamment de ne pas
» différer à venir le voir. Je ne
» puis m'empêcher de vous ſol-
» liciter moi-même à ne pas per-
» dre un inſtant pour lui donner
» cette conſolation : l'état où je
» l'ai laiſſé, me fait craindre en-
» core que vous n'arriviez trop
» tard. « Quoique je déploraſſe le ſort du Comte, je ne m'amuſai point à en raiſonner plus long-temps avec Duclos; je courus faire part de la Lettre de la Comteſſe à ma chere Sœur Agathe : elle étoit auprès de la Prieure qui commençoit à ſe trouver mieux; elle m'introduiſit auprès de cette Dame, & lui rendit compte de la nouvelle que je venois de recevoir. La Prieure m'embraſſa

tendrement, & m'ordonna d'obéir sur le champ aux ordres de la Comtesse........ » Hélas! » ma chere Cecile, ajouta-t-» elle, en me disant adieu, j'ai » bien peur que cet accident ne » nous prive pour long-temps » de la douceur de vous voir. « La Sœur Agathe fut aussi pénétrée que moi de cette espèce de pronostic; je la vis s'attendrir jusqu'aux larmes. Elle me suivit en sortant de chez la Prieure, & m'embrassant tendrement, elle me pria du moins de ne prendre aucun parti sans lui donner avis de tout cequ'on pourroit me proposer: entre cette tendre & douloureuse séparation & mon départ, je ne mis d'autre intervalle que le temps qui me fut nécessaire pour prendre avec moi les cho-

ſes dont je pouvois avoir beſoin pendant mon ſéjour à Paris. Je partis ſous la conduite de Duclos, & en moins de trois heures j'arrivai chez Madame la Comteſſe de Beaubourg. Je n'entreprendrai point de peindre la douleur dont je la trouvai accablée, ni le tendre accueil qu'elle me fit; ce fut un renouvellement d'amitié réciproque, qui fut de ſa part & de la mienne ſi ſincère & ſi ſenſible, qu'il nous attendrit également, & ne ſe démentit jamais dans la ſuite: j'appris d'elle le triſte état où étoit le Comte; qu'il étoit actuellement enfermé avec deux Notaires auſquels il dictoit ſes derniéres volontés, & que le lendemain on devoit lui faire une opération dangereuſe après qu'il auroit reçu les Sacre-

mens de l'Eglise : en un mot, on n'avoit point déguisé à la Comtesse que son mari étoit hors de toute espérance, parce que n'ayant point d'enfans, on croyoit qu'elle pouvoit avoir quelques mesures à prendre ; mais elle fut incapable de tous ces soins qu'un vil intérêt eût pû lui inspirer, & je ne la vis sensible qu'à la crainte de la cruelle séparation qui lui étoit annoncée. Bientôt on vint nous apprendre que les Notaires s'étoient retirés, & que le Comte avoit demandé si j'étois arrivée. Je sentis redoubler ma douleur à l'approche du moment où j'allois paroître à ses yeux. La Comtesse voulut me conduire elle-même à l'appartement de son mari ; j'arrivai près de son lit le visage couvert de

de mes larmes. Le Comte tourna les yeux sur moi, & bientôt il fut lui-même tout en pleurs: il ne put exprimer que par quelques signes qu'il souhaitoit qu'on le laissât seul avec moi; & tout le monde, la Comtesse elle-même, lui obéit. Je n'attendis pas que je fusse seule pour me jetter à genoux auprès de son lit, & je saisis une de ses mains qu'il me présenta, sans avoir la force de me parler: ma bouche étoit aussi muette que la sienne; je la tenois collée sur sa main, quand il me dit enfin, en se faisant effort:
» Quel spectacle pour vous, ma
» chere Cecile, que l'état où
» vous voyez réduit celui qui
» vous a si lâchement persécu-
» tée, & quel spectacle pour moi
» que la sincére douleur dont je

» vous vois pénétrée! vous qui
» ne me devez que des ſentimens
» de haine & de mépris, vous ê-
» tes touchée, vous pleurez....
» Non, Monſieur, lui dis-je d'u-
» ne voix étoufféeparmes ſoupirs,
» non, rien n'a jamais été capa-
» ble de détruire dans mon cœur
» les ſentimens de reſpect & de
» reconnoiſſance que je vous
» dois: mon attachement pour
» vous, Monſieur, eſt ſi vif
» en ce moment, que je vou-
« drois qu'il me fût permis de
» donner ma vie pour conſerver
» la vôtre..... A Dieu ne plai-
» ſe, ma chere Cecile, me
» répondit le Comte d'un air plus
» ſerain ... levez-vous, & ceſſez
» de pleurer ma deſtinée. Je ſçais
» & je ſens qu'on emploie en-
» vain tous les ſecours de l'art

» pour m'arracher à la mort; je
» l'ai méritée, & je la souhaite :
» dans quel autre moment pour-
» rois-je l'attendre avec moins
» de crainte? je reconnois aujour-
» d'hui toutes mes fautes; elles
» me sont en horreur, j'en porte
» la juste peine : quels sujets de
» confiance, & j'ose dire, de joie
» pour moi, ma chere Cecile!
» Hélas! que ne m'est-il permis
» de vous entretenir de l'état de
» mon ame dans des momens
» qui vous paroissent si tristes?
» mais ma foiblesse s'y oppose;
» je dois ménager le peu d'instans
» qui me restent, & ne les em-
» ployer qu'à vous exposer les
» motifs qui m'ont fait souhai-
» ter de vous voir. Je vous ai of-
» fensée, Cecile; je vous en de-
» mande pardon: je déteste mon

» aveuglement. J'admire votre
» vertu ; & si j'étois assez mal-
» heureux pour vivre encore
» après l'avoir si cruellement
» outragée, je voudrois être sûr
» de pouvoir l'imiter. Après la
» grace que je viens de vous de-
» mander, & que vous m'accor-
» dez sans doute, j'en exige
» une autre de vous ; je connois
» l'attachement de mon frere
» pour vous : je le crois tel que
» vous méritez de l'inspirer ;
» mais, ma chere Cecile, votre
» vertu, votre courage me font
» espérer que vous ne souffrirez
» jamais que le Chevalier de
» Beaubourg fasse rien d'indi-
» gne de sa naissance, ni de con-
» traire aux desseins d'une Mai-
» son dont il devient désormais
» le Chef & le soutien. C'est à

» vous-même, Cecile, que
» j'ai crû devoir ouvrir mon
» cœur, parce que je vous ai crûe
» seule capable d'une fermeté
» que j'aurois peut-être en vain
» exigée de mon frere : vous ver-
» rez, avant qu'il soit peu, si
» mon dessein a été de m'oppo-
» ser à votre fortune.« Le Comte s'arrêta alors, autant sans doute pour attendre ma réponse, que parce qu'il y étoit contraint par sa propre foiblesse. Je tenois toujours sa main, & j'étois pénétrée d'une douleur si vive, que je n'avois pas la force de m'exprimer : son état me touchoit extrêmement ; mais ce qu'il venoit de me dire jettoit mon ame dans un trouble si grand, que je n'osois me fier à moi-même sur ce que j'avois à lui répondre

dans une occaſion ſi délicate : je ſentois que ce qu'il exigeoit de moi étoit une eſpèce de ſerment, que je n'aurois pas plutôt fait, qu'il me paroîtroit inviolable; & je n'avois point aſſez de courage pour m'impoſer une loi ſi dure....
» Vous ne me répondez rien, ma
» chere Cecile! continua le Com-
» te, après avoir repris un peu
» de force : me ſerois-je trompé
» ſur la bonté de votre cœur
» & ſur la nobleſſe de vos ſenti-
» mens? non, Cecile, cela ne
» ne peut être. Je ne vous remet-
» trai point devant les yeux ce
» que vous devez à ma famille; je
» ne vous parlerai point de ce
» que j'ai fait en ce moment mê-
» me pour vous : ſongez ſeule-
» ment que je meurs, & que l'u-
» nique deſir qui me reſte, c'eſt

» d'emporter en mourant toute
» l'estime que j'ai pour vous. «
Ces derniers mots m'arracherent un torrent de larmes, & ne me laissérent pas le temps de préparer ma réponse. .... » Non, Mon-
» sieur, lui dis-je, vous ne serez
» point trompé; non, jamais je
» ne souffrirai que Monsieur vo-
» tre frere se deshonore par une
» alliance dont il pourroit rou-
» gir un jour: je vous en donne
» ma parole, & je la tiendrai au
» péril de ma vie... « C'en est as-
» sez, dit le Comte en me serrant
» la main: pardonnez-moi les in-
» jures que je vous ai faites, &
» je meurs content. « Je voulus lui répondre; mais il me fut impossible de proférer un seul mot: les soupirs, les larmes m'étoufferent la voix; on entra dans ce

moment dans la chambre du Comte : il me dit, en pleurant lui-même : allez, ma chere Cecile, allez trouver la Comteſſe, ne la quittez point dans des momens ſi triſtes ; conſolez-la, je vous en ſupplie, & ne l'abandonnez jamais. Je me retirai : je trouvai la Comteſſe de Beaubourg dans l'état cruel où l'on peut s'imaginer qu'elle devoit être ; un moment après on vint la chercher, le Comte demandoit à la voir : lorſqu'elle revint, je la trouvai encore plus accablée ; elle m'apprit la réſolution qu'avoit priſe le Comte de recevoir ſes Sacremens : dès ce ſoir même on donna ordre à cette triſte cérémonie qui ſe paſſa de la part du Comte, d'une façon ſi édifiante, que les cœurs les plus durs

en eussent été touchés. La Comtesse ne se coucha point, & je lui fis compagnie toute la nuit: le Comte la passa avec la plus grande tranquillité d'esprit; mais si mal, par rapport aux accidens de sa blessure, qu'on ne crut pas devoir espérer beaucoup de l'opération qu'on se préparoit à lui faire. En effet, cette nuit fut la derniére de ses nuits, & il rendit l'ame dans les mains des Chirurgiens. Cet accident nous fut annoncé par les cris des domestiques: on avoit empêché que la Comtesse fût présente à l'opération; mais ces cris de douleur ne lui en apprirent que trop le triste succès: l'effet qu'ils firent sur elle, ne lui donna pas le tems d'être mieux informée de la perte qu'elle venoit de faire; elle

perdit connoiſſance dans mes bras, & fut ſi long-temps évanouie, qu'on eut le temps de la tranſporter chez Madame la Comteſſe de S. G..... ſa tante & ſon amie : je ne la quittai point, & je fus conduite avec elle chez cette Dame. L'étendue que je me ſuis propoſée de donner à ces Mémoires, & le grand nombre de choſes qui me reſtent à écrire, de celles où j'avois un intérêt particulier, me font paſſer légérement ſur les ſuites de la mort du Comte de Beaubourg, ſur la douleur de ſa veuve, & ſur le parti qu'elle prit de ſe retirer dans un Couvent pour y paſſer les ſix premiers mois de ſon veuvage : il me ſuffit d'inſtruire le Lecteur de ce qu'il y eut de particulier pour moi dans ces événe-

mens. Le Comte avoit fait un teſtament la veille de ſa mort, par lequel il inſtituoit le Chevalier ſon frere Légataire univerſel de tous ſes biens ; il faiſoit des legs à tous ſes domeſtiques, & ſurtout une penſion honnête à Duclos. J'étois traitée mieux que perſonne dans ce teſtament ; le Comte m'y laiſſoit une ſomme de quarante mille livres, dont on devoit me payer deux mille livres de rente, & dont le fonds devoit retourner à ſon frere, ſi je mourois ſans enfans : il y avoit encore quelques legs particuliers de peu d'importance à quelques parens du côté de Madame ſa mere, qui les mirent hors d'état de donner atteinte à la diſpoſition qu'il avoit faite des biens de cette Dame en faveur du Chevalier ſon frere.

Une autre circonstance qui m'intéresse encore ; ce fut la nécessité où je me trouvai d'accompagner Madame la Comtesse de Beaubourg dans l'Abbaye-aux-Bois qu'elle avoit choisiè pour sa retraite : la reconnoissance que je devois à sa famille, l'amitié tendre qu'elle avoit reprise pour moi, sa confiance, tout exigeoit de moi ce sacrifice ; & la Sœur Agathe, à qui j'eus soin de donner avis de tout, la Sœur Agathe dont la présence étoit la seule chose que j'eusse à regretter, fut la premiére à me conseiller de ne point abandonner la Comtesse dans de si douloureuses circonstances. J'ajouterai qu'on avoit sur le champ écrit au Chevalier de Beaubourg à Malthe, pour le presser de re-

venir à Paris ; je lui avois écrit moi-même, & j'étois si bien résolue de garder exactement la parole que j'avois donnée au Comte mourant, que je commençai dans cette Lettre à faire sentir au Chevalier, combien le changement qui arrivoit à sa fortune, devoit en mettre dans sa façon de penser sur son établissement. Cette franchise me coûta sans doute ; mais quoique le Comte m'eût arraché en quelque façon la promesse que je lui avois faite, je ne la regardois pas moins comme une obligation étroite qu'il ne me seroit jamais permis de violer.

La mort du Comte de Beaubourg ne fut pas la seule perte dont la Comtesse porta la douleur dans la solitude où nous é-

tions retirées; nous y apprîmes bientôt que le Marquis de Beaubourg son beau-pere étoit mort lui même de saisissement à la nouvelle de l'étrange accident qui lui avoit enlevé son fils. Il y avoit déja quelques annéesque le Marquis étoit infirme, & sa santé avoit encore été altérée depuis un an par plusieurs rechûtes d'une maladie dangereuse; mais sa perte dans ces circonstances ne pouvoit manquer d'être extrêmement douloureuse pour Md^e^. la Comtesse de Beaubourg. Je crois cependant pouvoir dire que j'y fus plus sensible qu'elle-même; quoique je ne connusse point le Marquis, j'étois tropattachéeaux intérêtsduChevalierson fils, pour ne pas partager les sentimensqu'il devoit avoir en cette occasion.

Ce fut un ſurcroît d'affaires pour ſa famille ; on lui fit nommer un tuteur par juſtice : ce fut le Préſident de .... ſon proche parent, qui mit un tel ordre dans ces deux ſucceſſions, & le fit avec tant de zèle & de diligence, que les affaires du Chevalier, que j'appellerai déſormais le Marquis de Beaubourg, ſe trouverent arrangées à ſon avantage en fort peu de temps. La Comteſſe n'eut pas moins lieu de ſe louer des ſoins & de l'équité du Préſident de .... pour ſes propres intérêts ; & enfin le temps & les ſentimens de religion dont ſon cœur étoit pénétré, vinrent à bout de modérer ſes douleurs.

Dès les premiers jours de notre retraite à l'Abbaye aux Bois,

je reçus des complimens de Madame la Marquise de Neuville sur la mort du Comte de Beaubourg, & sur le bien qu'il m'avoit fait par son testament : elle m'avoit marqué entr'autres choses dans la Lettre qu'elle m'avoit écrite à ce sujet, combien la perte inopinée du Comte avoit ajouté aux réflexions sérieuses que mon exemple & mes conseils lui avoient déja fait faire ; elle y avouoit que la différence de nos conduites devoit en mettre beaucoup dans l'amertume de nos douleurs ; & enfin elle avoit fini cette Lettre, en m'assurant qu'elle portoit envie à Madame la Comtesse de Beaubourg, & que le plus ardent de ses vœux eût été de passer ses jours avec moi. Dès que nous fûmes un peu tranquil-

les, j'eus attention de répondre, comme je le devois, à une politesse si marquée de sa part pour une personne de mon âge; & du consentement de Madame la Comtesse de Beaubourg, j'entretins un commerce de Lettres avec la Marquise pendant tout le temps que je restai au Couvent, dont la Comtesse s'étoit fait un devoir de ne point sortir. J'écrivois aussi souvent à la Sœur Agathe, & je l'informois exactement de ce qui se passoit; elle étoit aussi exacte à me donner de ses nouvelles, & à me renvoyer les Lettres qu'elle recevoit pour moi: j'en reçus deux par son canal du nouveau Marquis de Beaubourg, ausquelles je ne m'exposai point à faire réponse: il n'étoit point encore instruit du changement

qui étoit arrivé dans sa fortune ; & comme je lui avois écrit à ce sujet, & que je comptois qu'il partiroit aussitôt qu'il auroit reçu les Lettres de sa famille, je pensai qu'il y auroit de l'indiscrétion à risquer que mes Lettres ne lui fussent pas rendues : l'espérance que j'avois de le revoir bientôt, me dédommageoit en quelque sorte du plaisir que j'aurois eu à lui écrire ; mais cette espérance s'évanouit par les premiéres nouvelles que Madame la Comtesse & moi reçûmes de lui, en réponse de celles que nous lui avions écrites au sujet de la mort de Monsieur son pere, & sur celle de son frere. J'ai dit dans la premiére Partie de ces Mémoires, que le Comte de Beaubourg avoit obtenu pour le Chevalier son fre-

re l'agrément de traiter d'une Compagnie de Cavalerie; le marché en avoit été fait avant son départ pour Malthe, & il n'avoit point encore joint sa troupe. Le Régiment dans lequel il se trouvoit Capitaine, étoit alors en Italie, & servoit dans l'Armée commandée par le Duc de Savoie, & sous lui par les Maréchaux de Villeroi & de Catinat: les parens du jeune Marquis furent d'avis qu'en partant de Malthe, il devoit se rendre en Italie, où la guerre étoit fort allumée, pour s'y faire recevoir à la tête de sa Compagnie; & par malheur pour moi, cet avis ne flatoit que trop le caractère & les inclinations du Marquis. Ce fut dans ces circonstances qu'il fit réponse à la Lettre dans laquelle je l'avois préve-

nu sur ce que pourroit exiger de lui le changement qui étoit arrivé dans sa fortune. Après m'avoir lui même fait sentir la nécessité où son honneur le mettoit, de suivre les conseils de sa famille en passant en Italie, malgré le desir ardent qu'il avoit de me revoir, il me protestoit que rien n'étoit capable d'altérer sa façon de penser pour moi, & que s'il croyoit qu'il lui fût permis de soupçonner que le changement de ses affaires fût capable de me faire changer de sentiment, il abandonneroit à l'instant le soin de sa fortune & tous ses devoirs, pour venir me reprocher mon inconstance. J'aimois trop le Marquis de Beaubourg & sa gloire, pour lui laisser une inquiétude qui eût été capable de lui en faire

trahir les intérêts ; & je craignis d'autant moins de le rassurer sur la constance de mes sentimens pour lui, que je n'étois que trop assurée que ma résistance aux voeux du Marquis à son retour en France, seroit sans doute plus secondée par sa famille, que je ne le désirerois moi-même.

On me pardonnera d'interrompre pour un moment l'ordre de ces Mémoires ; je crois pouvoir anticiper les temps, pour dire ici que ce fut avec ce tte espéce de sureté que le Marquis passa en Italie sur la fin de l'année 1701. Il y fut reçu avec joie des Généraux & des Officiers : il eut le bonheur de se distinguer des premiers dans la singuliére avanture de Crémone ; & lors-

que le Roi d'Espagne fut entré en Italie, le Marquis servit dans son Armée sous M. de Vendôme : il se trouva successivement à la défaite du Général Visconti, à la levée du Blocus que le Prince Eugene avoit formé devant Mantouë, & enfin à la Bataille de Luzara. J'ajouterai encore ici, pour n'être point obligée d'interrompre ma narration par de fréquentes digressions sur le tendre intérêt que je prenois aux affaires d'Italie, que j'étois informée de tout ce qui s'y passoit par les nouvelles que je recevois du Marquis ; & comme celles qui se répandoient dans le Public prévenoient ordinairement les siennes, il ne s'y passa point d'action qui ne fût pour moi une source des plus vives alarmes, & un objet

perpétuel de crainte. L'exactitude du Marquis à m'écrire me rassuroit sur le passé, sans me tranquilliser sur l'avenir; ensorte que quelque heureux que fussent pour moi les événemens qui se réunirent pendant l'absence du Marquis pour changer ma destinée, la sensible joie que j'en devois ressentir, fut trop altérée pour qu'il me fût permis d'en jouir tranquillement, tant qu'il ne fut point en état de la partager avec moi.

Je reviens à notre solitude de l'Abbaye-aux-Bois. La confiance de la Comtesse de Beaubourg, le commerce de la Marquise de Neuville, & les nouvelles fréquentes que je recevois de la Sœur Agathe, me firent supporter avec patience la douleur d'être éloi-

gnée d'une amie si chere; elle me l'étoit à tel point, que j'avois quelquefois peine à penser que la tendresse du Marquis pût me dédommager de la sienne.

Ce fut dans une de ses Lettres, qui faisoient ma plus chere consolation, que m'ayant rappellé ce qu'elle m'avoit dit quelques jours après la mort du Roi d'Angleterre Jacques II. que ce Prince avoit daigné lui promettre son entremise auprèsde sa Famille en Angleterre, elle m'apprenoit que les sollicitations de ce Monarque avoient été inutiles auprès de son Pere; mais qu'elle avoit la consolation, en recevant cette nouvelle par le canal de son frere, de voirque celui-ci étoit aussi sensible à ses malheurs & aux instances du Roi Jacques en sa fa-

veur, que son Pere y avoit été indifférent& inflexible. Malgré une dureté si constante de sa part, elle étoit, me disoit-elle dans sa Lettre, également touchée & alarmée de l'état de langueur où le jeune Milord Carington son frere lui mandoit que leur Pere étoit depuis quelques années. Ce qui la rendoit encore plus sensible au triste état de sa santé, c'étoit son opiniâtreté pour les erreurs de Calvin, dont elle jugeoit avec une douleur amére qu'il ne se désabuseroit jamais, puisque la Lettre du Roi mourant, qui avoit sacrifié un trône à sa religion, n'avoit pû éclairer ni toucher son ame. Ces nouvelles me toucherent moi même d'une façon bien sensible; & j'aurois tout quitté pour aller partager les pei-

nes de ma chere Sœur Agathe, si par cette Lettre elle ne m'eût exhortée & engagée même par les plus pressans motifs de la reconnoissance & de l'attachement que je devois à la Comtesse, de ne la point abandonner: je trouvois une douceur si satisfaisante à lui obéir, que je n'osai pas même balancer à me rendre à ses avis. Je restai donc auprès de la Comtesse; & quoique je regardasse l'éloignement où je vivois de la Sœur Agathe, comme une espece d'exil, je suis obligée d'avouer que la tendresse & les soins, j'ose dire maternels, de la part de la Comtesse de Beaubourg pour moi, me le rendoient aussi cher, qu'on s'efforçoit de me le rendre agréable. Il y avoit environ cinq mois que nous y menions la vie la

plus douce & la plus tranquille ; lorſqu'on apprit à Paris la nouvelle de la mort du Roi Guillaume. Si je ne portai pas la joie que me cauſa cette nouvelle juſqu'à l'indécence, comme elle le fut par le bas peuple de Paris, je ne cacherai point qu'elle me donna une ſecrete ſatisfaction, parce que j'eſpérai qu'elle apporteroit quelque changement dans la fortune de ma chere Agathe ; ce fut moi qui eus le bonheur de lui apprendre la premiere cette nouvelle par un exprès que je lui envoyai au premier bruit que fit ce grand événement. Elle en fut d'abord flatée, par l'eſpérance qu'elle eut, que le Prince de Galles qui étoit alors à Saint Germain, reconnu à la Cour de France pour Roi d'Angleterre, ſous le nom de

Jacques III. pourroit remonter ſur le trône de ſes Peres ; mais cette eſpérance fut bientôt détruite. La Princeſſe Anne ſa ſœur, épouſe du Prince de Dannemarck, avoit été proclamée Reine auſſitôt après la mort de Guillaume ; & la triſteſſe que cette nouvelle donna à la Sœur Agathe, fut bientôt augmentée par une nouvelle plus triſte encore, qu'elle apprit quelque temps après. Milord Carington ſon pere avoit été également ſaiſi de la mort du Roi Guillaume, & de la douleur d'avoir été rendu ſuſpect à la Reine : on l'avoit accuſé auprès de cette Princeſſe d'avoir trempé dans le deſſein qu'on imputoit au feu Roi, d'avoir voulu la priver de la couronne, en ſe nommant pour ſucceſſeur un

Prince de la Maison d'Hanover: Milord Carington, dis-je, déja languissant par de longues infirmités, ne survêcut que peu de jours à un Prince auquel il avoit été si fortement attaché ; mais soitque cette mort lui eût ouvert les yeux, ou que touché de la Lettre du Roi Jacques, il n'eût différé de s'y rendre que par un pur respect humain, ma chere Agathe eut au moins dans les circonstances de cette accablante nouvelle un si tendre motif de consolation, qu'il l'aida sans doute beaucoup à ne pas succomber à sa douleur. Ce fut par une Lettre de Milord Carington son frere, qu'elle apprit ces circonstances, dont elle se hâta de me faire part.

Milord Carington avoit été

tellement frappé de la mort de Guillaume, que son saisissement l'obligea de se mettre au lit: comme il ne parut point chez la nouvelle Reine, on profita de son absence pour le noircir auprès d'elle, en même temps qu'on y décrioit la mémoire du feu Roi par les prétendus desseins dont je viens de parler. Milord en fut instruit par ses amis, & surtout par le Comte de Clavendon, qui ne perdit pas une occasion si précieuse, pour tâcher de faire rentrer le Milord en lui-même sur ce qu'il devoit à son Roi légitime: quoique le Comte fût oncle de la Reine, & qu'il l'eût fait préssentir pour lui rendre ses hommages, elle n'avoit pas voulu le voir. Milord Carington, peut-être aussi vivement touché des

avis du Comte, que de la douleur de prévoir une disgrace certaine, avoit appellé son fils; & après lui avoir fait un long discours sur l'enchaînement de faveurs, de disgraces, de services, de dangers dont sa vie avoit été sans cesse agitée, après lui avoir donné tous les conseils qu'une vie traversée & sa longue expérience purent lui inspirer, il lui demanda à revoir la Lettre que le Roi Jacques mourant lui avoit fait l'honneur de lui écrire: il la relut avec une attention dont son fils fut étonné; mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsque le Milord ayant tenu long-temps son visage caché de cette Lettre, le lui découvrit enfin mouillé d'un torrent de larmes. Le jeune Milord profita d'une si heureuse disposi-

tion; il avoua à son pere, en se jettant à ses genoux, qu'il étoit Catholique dans l'ame & le pressa si tendrement de céder lui-même aux saintes inspirations dont il ne pouvoit douter qu'il fût pénétré, que ce tendre pere, en embrassant son fils, lui avoua que son ame étoit sincérement touchée. » Allez, mon fils, con-
» tinua-t-il, ne perdez pas un in-
» stant à me procurer les secours
» dont j'ai besoin pour calmer les
» troubles de ma conscience; c'est
» à vous, mon fils, que je vais de-
» voir une vie infiniment plus
» précieuse que celle que je vous
» ai donnée. « Le jeune Milord obéit avec toute la diligence que son zèle lui inspiroit; il introduisit un Prêtre Catholique auprès de son pere, & lui donna lui-mê-

me l'exemple d'une conversion d'autant plus sincére, que son ame y étoit depuis long-temps disposée : c'étoit le fruit des conseils que sa mere lui avoit donnés en mourant entre ses bras peu de jours après s'être sauvée en Hollande avec Milord Carington son mari, lors de la défaite du Duc de Montmouth. Après cette pieuse cérémonie, Milord Carington n'entretint son fils que de la douceur qu'il avoit de mourir dans l'espérance d'éprouver la miséricorde de son Dieu : il recommanda à son fils de s'attacher au sort de son vrai & légitime Souverain, de secourir & de consoler sa sœur qu'il avoit crue morte depuis plus de quinze ans, & qui depuis long-temps vivoit exilée du sein de sa

famille; il se reprocha cent fois la dureté qu'il avoit eue pour elle, & s'accusa avec de tendres & d'abondantes larmes d'avoir été, par l'aveugle & cruelle conduite qu'il avoit tenue avec elle, l'auteur de tous les maux qu'elle devoit avoir eu à souffrir, & dont il ignoroit sans doute la plus douloureuse partie: il voulut donner encore une preuve bien authentique du changement de son cœur, en exigeant de son fils qu'il fît entre ses mains le serment d'être toute sa vie fidéle à son Roi Jacques III. Il écrivit lui-même à ce Prince, pour l'assurer qu'il mouroit son fidele sujet, & chargea son fils de cette Lettre, en exigeant de lui qu'il la remît lui-même à son Maître. Tels furent les sentimens & la conduite de

Milord Carington jusqu'à son dernier soupir : il mourut en effet peu de jours après avoir satisfait à ce qu'il devoit également à la justice & à la vérité ; & ce fut dans la Lettre que la Sœur Agathe m'écrivit à ce sujet, qu'elle m'apprit tout le détail dont je viens de rendre compte. Elle y ajoutoit, que parmi tant de sujets de consolation que la Providence sembloit lui avoir ménagés dans une perte si triste, il en étoit un auquel elle avoit peine à refuser quelques mouvemens d'une secrette joie: c'étoit la promesse que lui faisoit Milord Carington son frere, de s'employer avec tant de soin & de diligence à mettre ordre à ses affaires, qu'il espéroit que six mois ne se passeroient pas sans qu'il eût la dou-

ceur de venir embrasser une sœur si chere, & partager avec elle tout ce qu'il pourroit sauver & transporter en France de la fortune considérable que son pere lui laissoit en Angleterre. Je pris part à la douleur & à la joie de ma chere Agathe, & j'attendis avec presqu'autant d'impatience qu'elle-même l'effet des promesses de Milord Carington.

Cependant le temps que Madame la Comtesse de Beaubourg s'étoit proposé de passer au Couvent, étoit prêt d'expirer: ses affaires avec la succession de son mari étoient réglées; elle se trouvoit, tant dans les reprises du bien qu'elle avoit apporté, que dans son douaire, environ vingt-sept à vingt-huit mille livres de rente: elle avoit loué une mai-

ſon convenable,& me fit de nouvelles inſtances pour y demeurer avec elle. J'etois extrêmement partagée entre ce que je lui devois, & la crainte de me voir pour toujours ſéparée de ce que j'aimois le mieux au monde après le Marquis de Beaubourg; mais je dirai bientôt comment les choſes s'arrangerent à notre commune ſatisfaction. Un autre ſujet d'impatience me faiſoit deſirer avec ardeur la fin de notre retraite; la Comteſſe avoit affecté de n'en pas ſortir une ſeule fois,& je m'étois crue obligée d'imiter en cela ſa retenue: cependant j'avois été ſouvent tentée de voir la Marquiſe de Neuville; elle m'avoit accablée des marques de ſon ſouvenir pendant tout le temps que j'étois reſtée au Couvent de l'Abbaye

baye-aux Bois ; mais les liaisons qui avoient été entr'elle & le feu Comte de Beaubourg, l'avoient empêchée par prudence de venir me chercher dans un asile que je partageois avec sa veuve. J'avois souvent parlé d'elle à la Comtesse, & des raisons que j'avois de m'y intéresser: elle avoit approuvé les motifs de ma reconnoissance & de mon zèle pour la Marquise, & m'avoit même fait entrevoir qu'elle ne seroit point éloignée de lui redonner toute son estime, aussitôt que je la croirois digne de la mienne. La maison dans laquelle je fus encore engagée à suivre la Comtesse, n'étoit pas éloignée de celle de la Marquise : ainsi je fus bientôt la maîtresse de visiter cette Dame. Nous eûmes une sensible joie à nous

revoir; elle ne put se rappeller l'avanture où j'avois eu le bonheur de la connoître, sans avoir quelque confusion de la démarche inconsidérée dont j'avois été témoin dans la petite maison du Comte de Beaubourg: elle m'assûra que mon innocence lui avoit été d'un grand secours pour soutenir la sienne & dans cette occasion, & dans toutes celles où sa jeunesse & l'exemple de bien des femmes du monde eussent pû l'entraîner; elle m'avoua ensuite qu'un homme de qualité, dont la fortune avoit été dérangée par une affaire malheureuse, qui l'avoit fait détenir pendant plus de quinze ans dans une étroite prison, & dont il n'étoit sorti que depuis environ un an, s'étoit attaché à elle d'une façon assez

particuliere, pour lui faire penſer qu'il avoit deſſein de l'épouſer : elle ne me cacha point que cet homme, digne d'ailleurs de toute ſon eſtime, lui avoit inſpiré à elle-même une inclination aſſez forte, pour lui faire ſouhaiter de s'unir avec lui; qu'elle regardoit même cette union comme un aſile pour elle contre le torrent des mœurs du monde, dans lequel la liberté dont le veuvage la laiſſoit jouir, pouvoit ſans ceſſe la replonger. Je me gardai bien de détourner la Marquiſe d'un engagement qui me paroiſſoit ſi raiſonnable. Le Marquis de Lombreuil, c'eſt ainſi que la Marquiſe me nomma celui qu'elle étoit réſolue d'épouſer, étoit alors abſent de Paris: la mort de ſon pere arrivée envi-

ron deux ans avant qu'il pût recouvrer sa liberté, avoit laissé bien du désordre dans ses affaires; & il étoit alors à la suite d'un grand procès qui avoit été renvoyé au Parlement de Bourgogne, & dont dépendoit une partie considérable de sa fortune: j'avois une extrême envie de le voir; mais son affaire ne fut jugée qu'à la clôture du Parlement: ainsi je fus près de quatre mois sans le connoître autrement que par ses Lettres à la Marquise de Neuville. Son caractère qui y étoit peint, me parut celui d'un homme qui joignoit beaucoup d'esprit aux solides vertus qui peuvent former une grande ame, mais qu'une longue suite de malheurs avoit rendu sérieux. Ce fut sur la fin du mois d'Août qu'il

annonça à la Marquise, & le gain de son procès, & son retour à Paris : j'avois reçu coup sur coup dans le même temps plusieurs Lettres d'Italie de mon cher Marquis de Beaubourg, qui m'avoient appris les rapides succès de nos armes ; & quoiqu'il ne parlât que modestement de la part qu'il y avoit eue, les louanges que lui prodigua M. le Duc de Vendôme, & le Régiment qu'il obtint à la fin de cette campagne, furent des témoignages assez éclatans de l'estime qu'il s'étoit acquise.

Ces nouvelles ne furent pas les seules heureuses que je reçus, & qui me dédommagerent des peines & des inquiétudes où l'absence du Marquis de Beaubourg & l'éloignement de la Sœur Aga-

the m'avoient ſans ceſſe expo-ſée. J'appris de celle-ci à peu près dans le même temps, que Milord Carington ſon frere avoit trouvé beaucoup plus de facilité qu'il n'avoit penſé pour l'arrangement de ſes affaires ; que les liaiſons qu'il avoit eues en Hollande pendant ſa premiere jeuneſſe, & qu'il avoit cultivées depuis, lui avoient procuré d'heureuſes occaſions d'y faire paſſer la meilleure partie de ſa fortune, & qu'il en auroit inceſſamment une auſſi favorable pour y paſſer lui-même avec ce qui lui reſtoit d'effets plus précieux : elle me mandoit qu'elle ne comptoit pas que le mois de Septembre ſe paſſât, ſans qu'elle eût la douceur de voir ſon frere à Paris ; qu'elle alloit ſe diſpoſer à quitter enfin

la retraite de Haute-Bruyere, pour venir elle-même en cette Ville, & y attendre son frere, qui l'avoit mise en état de toucher à Paris des sommes suffisantes pour y former son premier établissement : elle me prioit de lui envoyer Duclos, & qu'elle espéroit qu'il voudroit bien se charger de toucher son argent, & d'en faire l'emploi selon les mesures qu'il étoit nécessaire qu'elle prît avec lui : elle me prévint qu'en arrivant à Paris, elle y prendroit le nom de Mileidy Carington ; & c'étoit avec une espèce d'enthousiasme, bien flateur pour moi, qu'elle s'exprimoit sur l'extrême joie qu'elle se faisoit d'avance de me voir, & d'être enfin assurée par l'amitié qui étoit entre nous, que

nous ne nous quitterions jamais.
Deux jours après cette Lettre, je fis partir Duclos, & je le chargeai de finir mes propres affaires à Haute-Bruyere, en même temps qu'il y porteroit ma réponse à ma chere Sœur Agathe. J'avoue ici qu'à la façon dont elle m'avoit écrit au sujet de Milord Carington son frere, qu'elle s'assuroit, m'écrivoit-elle, que j'aimerois en le voyant, & sur cette espérance qu'elle disoit avoir, que bientôt nous allions nous réunir pour ne nous quitter jamais, je ne pus m'empêcher de trembler qu'elle n'eût formé le dessein de m'unir avec lui: je n'osai pas lui faire part de cette crainte; mais je ne laissai pas d'en être secrétement tourmentée.

Duclos étoit parti la veille du jour que le Marquis de Lombreuil avoit marqué devoir arriver à Paris ; j'avois une si prodigieuse envie de le voir, que j'obtins de la Comtesse de Beaubourg la permission de me trouver chez la Marquise de Neuville à son arrivée : il étoit déja assez tard, lorsqu'il y vint ; je sentis une sorte de trouble en le voyant : il est vrai que le hazard me l'avoit fait imaginer presque tel qu'il me parut. Il étoit grand, bienfait, les yeux fort beaux, & le visage agréable, quoique fort marqué de la petite vérole ; en un mot, mon imagination en avoit, ce semble, si bien déviné tous les traits, qu'il ne me parut point inconnu. Il y avoit un air de sérieux & même de langueur dans

toute sa phisionomie, qui sans la rendre triste, ne la rendoit que plus intéressante. Dès les premiers complimens qu'il avoit faits à la Marquise, le son de sa voix m'avoit prévenu en sa faveur, & je m'étois sçû un gré infini des conseils que j'avois donnés à la Marquise; j'étois flatée de penser que l'amitié qu'elle avoit pour moi, me mettroit en état de contribuer au bonheur & d'avancer la fortune d'un homme auquel je m'intéressois plus vivement que je n'avois imaginé devoir le faire. La Marquise n'acheva que trop bien de flater mon amour propre, en me présentant au Marquis de Lombreuil. » Monsieur, lui dit-elle, vous voyez » une jeune Demoiselle dont le » mérite est fort au-dessus de

» son âge : depuis que j'ai le bonheur de la connoître, je me
» suis toujours bien trouvée de
» suivre ses conseils ; elle m'en a
» donné depuis peu dont je crois
» que vous voudrez bien partager avec moi la reconnoissance, & j'imagine que vous ne
» vous plaindrez point que j'aye
» admis dans notre confidence
» une personne, qui s'est déja rendue près de moi votre avocat,
» sans vous connoître. « Tout ce qu'il y avoit de flateur pour moi dans cette façon d'être annoncée au Marquis, ne servit qu'à me troubler encore davantage. Le Marquis acheva de me confondre par ses remercimens & par ses éloges ; jamais je ne m'étois trouvée aussi interdite : quelques mots sans liaison, ou plutôt

mon silence & ma rougeur répondirent pour moi; je me trouvai heureuse d'avoir dans la nécessité de me rendre chez la Comtesse de Beaubourg, un prétexte pour faire finir un entretien qui m'embarrassoit extrêmement. Le lendemain je reçus à mon lever un billet de la Marquise, par lequel elle m'invitoit à diner avec le Marquis de Lombreuil: elle me prioit surtout d'arriver d'assez bonne heure, pour que nous eussions le temps de nous entretenir seules avant l'arrivée du Marquis. Je me rendis à ses ordres; je la trouvai triste & abatue. » Ah! Mademoiselle, me » dit-elle en me voyant, que vo» tre exactitude m'oblige sensi» blement! jamais je n'eus tant » besoin de vous & de vos con-

» ſeils. Vous vîtes hier le Mar-
» quis de Lombreuil ; je ſuis sû-
» re que vous m'avez félicitée
» en ſecret ſur le choix d'un
« homme dont le mérite & la
» ſolidité de caractère égalent
» la naiſſance ; mais, ma chere
» Cecile., que mes eſpérances
» ſont éloignéees ! ..... Quoi,
» Madame ! m'écriai-je .....le
» Marquis deLombreuil auroit-
» il changé de ſentiment pour
» vous ?...... Non, ma chere
» Cecile, je ne puis douter de
» ſon amour pour moi ; & ce
» qu'il m'apprit hierd'affligeant
» n'a fait qu'augmenter l'eſtime
» ſincere que j'ai pour lui. « Je
preſſai la Marquiſe de m'inſtrui-
re du ſujet de ſes inquiétudes ?
» Le croiriez-vous, me dit-elle ?
» le Marquis a fait un mariage

» dans sa jeunesse à l'insçu de ses
» parens; ce mariage n'a point été
» cassé juridiquement, quoique
» celle qu'il avoit épousée, en ait
» reconnu & même demandé la
» nullité par un acte en partie écrit
» & signé d'elle. & qu'elle se soit
» encore rendue plus indigne
» de la tendresse du Marquis
» par le mariage qu'elle a, dit-
» on, osé contracter avec un
» homme de néant sur la foi
» d'un pareil écrit & au mépris
» de ses premiers sermens : on
» avoit assuré le Marquis pen-
» dant la longue prison dans
» laquelle il avoit été detenu,
» de la mort de cette malheu-
» reuse épouse ; il a même em-
» ployé les premiers momens de
» sa liberté à chercher tous les
» moyens de se faire confirmer

» une nouvelle si intéressante,
» sans en pouvoir découvrir des
» preuves suffisantes. Dans cet
» état, il m'apprit hier qu'il
» avoit reçu depuis peu dans
» ses terres une Lettre anony-
» me dont l'écriture lui est ab-
» solument inconnue, mais qui
» lui a fait naître d'étranges sou-
» pçons : il prétend qu'il est né-
» cessaire pour notre commune
» sûreté de les éclaircir ; &
» quoiqu'il ait entre ses mains
» une preuve bien évidente de
» l'infidélité de sa prétendue
» femme dans l'acte écrit de sa
» main dont je viens de vous
» parler, il n'ose se croire li-
» bre de disposer de sa foi, si la
» certitude de la mort de cette
» femme, ou les formalités de
» la Justice, ne le délivrent des

» engagemens qu'il a pris, &
» dont il ne penſe pas être
» ſuffiſamment dégagé. « J'avouai à la Marquiſe toute la ſurpriſe que me cauſoit le récit qu'elle venoit de me faire ; mais je ne pus lui cacher en même tems toute l'eſtime que me donnoient pour le Marquis de Lombreuil, & ſes ſcrupules, & ſa conduite.
» Vous ſerez donc auſſi de ſon
» avis contre moi, ma chere
» Cecile, continua la Marqui-
» ſe ? . . . . . Non, Madame, lui
» répondis-je, ... je crois mê-
» me, en penſant comme je
» fais, me déclarer pour vous
» plus que pour le Marquis de
» Lombreuil. Si j'approuve ſa
» délicateſſe en cette occaſion,
» c'eſt que je la regarde comme
» la marque d'une paſſion auſſi

» raisonnable que sincère, &
» comme la preuve la plus sûre
» que votre intérêt lui est plus
» cher que le sien. «

Nous continuâmes notre conversation jusqu'à l'arrivée du Marquis; il n'eut que le tems de nous apprendre qu'il avoit fait tout le matin de vaines perquisitions pour déterrer la personne qui lui avoit écrit: on servit; & ce ne fut qu'au sortir de table, que la Marquise cédant sans doute plus à sa propre curiosité, qu'au désir que j'avois marqué pendant le diner de sçavoir l'histoire du Marquis, fit fermer sa porte à tout le monde, & nous ayant fait passer dans son cabinet, engagea le Marquis à nous apprendre tout le détail de ses malheurs. Voici de quelle façon il satisfit

notre impatience, en s'adressant à la Marquise.

HISTOIRE du Marquis de Lombreuil.

LE récit que vous me demandez, Madame, devroit me coûter beaucoup, puisque je suis obligé de vous avouer que j'ai été moi-même l'instrument & la cause de mes malheurs; mais quelqu'humiliant que doive être pour moi cet aveu, je ne craindrai pas de le faire avec la plus exacte sincérité. Je n'avois pas encore vingt-deux ans; par le crédit de ma famille, & surtout par celui de mon pere, qui étoit fort avancé dans le Service, je venois d'obtenir une Compagnie de Dragons, & je commençois à être reçu dans le monde.

Monsieur de Louvois, l'un des plus grands Ministres qu'eût eu la France jusqu'alors, étoit Sécretaire d'Etat des Affaires de la Guerre: quoiqu'il eût peut-être des raisons particuliéres de ne pas vouloir de bien à mon pere, il l'estimoit, & avoit souvent rendu les meilleurs témoignages de ses services; le Marquis de Barbezieux son fils fréquentoit chez la Duchesse de........ j'y avois été présenté, & il me sembloit que la Duchesse m'y reçut avec plaisir. C'étoit sans contredit, une des plus aimables femmes du monde, & la Cour de cette charmante Duchesse étoit composée de tout ce qu'il y avoit en France de plus spirituel & de plus galant. Je m'étois tellement laissé séduire à l'accueil gracieux

qu'elle daignoit me faire, & à quelques prévenances qui lui étoient échappées en ma faveur, que j'en osai concevoir les espérances les plus folles. Quoiqu'il y eût mille gens attachés au char de cette Dame, parmi lesquels plusieurs étoient faits pour me donner de l'ombrage, je tournai toute ma jalousie contre le Marquis de Barbezieux; soit que le titre de fils d'un Ministre aussi cher à son Maître & aussi généralement respecté, soit qu'en effet la certitude d'être mieux qu'un autre dans l'esprit de la Duchesse lui donnassent un certain air de confiance qu'aucun de ses rivaux n'osoit affecter, je ne pus m'empêcher de le regarder comme le concurrent le plus dangereux que je pusse a-

voir: sa présence me déplaisoit à tel point, que j'avois peine à me soumettre pour lui aux usages les plus communs d'une civilité ordinaire. Il n'avoit pas la même conduite avec moi: il m'accabloit de sa politesse & de ses égards; mais je ne voyois ce soin de me prévenir en toute occasion, que comme l'effet de la plus tranquille assurance de son bonheur, comme une complaisance qu'il croyoit devoir aux attentions de la Duchesse pour moi, & enfin comme l'injure la plus humiliante qui pût être faite à mon amour propre: en un mot, moins je semblois l'embarrasser chez la Duchesse, plus il m'embarrassoit, & je croyois devoir juger de ses façons d'agir avec moi, qu'il me méprisoit

comme un rival peu dangereux. Je l'avoue, Madame, ce sentiment qui partoit plus de ma vanité que de mon amour, m'aigrit à tel point, que j'en vins bientôt avec le Marquis de Barbezieux jusqu'à la brusquerie. Aujourd'hui que j'envisage ma conduite avec plus de sang froid & moins de prévention, je conviens que j'aurois dû admirer & sans doute imiter sa sagesse & sa retenue; mais j'étois jeune, vif, impétueux dans mes desirs: sans expérience, je regardai la douceur de mon rival comme un nouveau mépris, & je mesurai si peu mes discours avec lui, que la Duchesse me fit fermer sa porte. Je fus outré de cette injure, j'en accusai le Marquis; & croyant devoir me

venger tout à la fois de lui & de la Ducheſſe, j'écrivis à celle-ci une Lettre dont les termes étoient peu ménagés, & dans laquelle je l'aſſurois que je ne ſerois pas long-tems ſans tirer raiſon de l'inſulte que j'étois perſuadé qu'elle ne m'avoit faite que pour plaire au Marquis. J'avois pris le tems pour lui faire tenir ma Lettre, que le Marquis étoit chez elle; & celui que j'avois chargé de ma commiſſion, avoit ordre en même tems de remettre au Marquis de Barbezieux un défi, par lequel je lui propoſois de nous voir le lendemain l'épée à la main au rendez-vous que je lui donnois. Je n'eus pas plûtôt donné cette commiſſion, que je m'en applaudis en ſecret; j'allai ſur le champ

à l'Opéra, où j'eus la légéreté de m'ouvrir de mon dessein à quelques cervelles aussi folles que la mienne : on m'approuva fort, & j'étois prêt de m'embarquer dans un souper avec de tels amis, lorsqu'on vint me chercher à l'Opéra, pour m'apprendre que mon pere se trouvoit fort mal & demandoit à me voir. Je me rendis chez lui au même instant ; mais au lieu de le trouver malade, comme on me l'avoit fait entendre, je le trouvai furieux contre moi. Je ne vous rapporterai point tout ce que sa colére, ou plutôt sa raison lui dicta en cette occasion contre un fils auquel jusqu'alors il n'avoit eu rien à reprocher ; mais enfin sa juste réprimande se termina par un ordre

dre abſolu de partir ſur le champ, pour aller attendre en Angleterre & le retour de mon bon ſens, & l'accommodement d'une affaire qui n'alloit pas moins qu'à me faire périr ſur un échaffaut: j'ai ſçu depuis que la Ducheſſe, auſſitôt qu'elle eut reçu ma Lettre, envoya chercher mon pere, qu'elle l'inſtruiſit de mes extravagances, en l'aſſûrant que M. de Barbezieux lui avoit promis que cette affaire n'auroit point de ſuite. Mon pere ſe garda bien de m'apprendre cette circonſtance: il me fit entendre au contraire que le Miniſtre étoit déja informé de tout; ce qui ne fût jamais arrivé ſans doute, ſi je n'avois eu l'imprudence de confier mon deſſein à quelques étourdis qui le répandirent auſſi-

tôt, de façon que le bruit en parvint le même jour jusqu'à M. de Louvois. Quoiqu'il en soit, j'avois trop de respect & de soumission pour les ordres de mon pere, pour y résister un instant: il me fit partir en poste sur le champ, & m'ordonna de passer en Angleterre, où j'avois encore ordre de changer de nom. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que j'y appris que non seulement le Ministre, mais que le Roi même avoit été informé de cette malheureuse affaire; qu'il m'avoit ôté mon Emploi, & avoit ordonné qu'on me fît mon procès. Le nom que j'avois pris en arrivant en Angleterre, laissoit ignorer le lieu de ma retraite; mais j'y fus cependant reconnu par un nommé Fournier, jeune Peintre

qui m'avoit vû à Paris, & que le desir de voyager y amena quelques jours après moi : j'en fus quitte pour le mettre dans ma confidence, & je l'intéressai de façon à me garder le secret, que je croyois qu'il dût m'être toujours fidéle ; mais le Maréchal de Lorges ayant été nommé Ambassadeur du Roi de France pour venir complimenter le Roi Jacques II. sur son avénement à la Couronne d'Angleterre, mon nom en cette Cour n'eût plus été un mistére, si mon pere n'eût prévenu le Maréchal qui étoit de ses amis ; & ce fut sous le nom du Comte de Limeuil que j'avois pris à la Cour, qu'il me reçut chez lui, & qu'il me donna à connoître à tous ceux de sa suite.

Je ne puis me refuser d'interrompre ici la narration du Marquis de Lombreuil, pour parler un moment de moi-même. Peut-on imaginer à quel point je fus saisie d'étonnement, en apprenant que le Marquis de Lombreuil étoit le Comte de Limeuil, l'époux de ma chere Sœur Agathe ? Mais en même tems, est-il possible de se représenter quel devoit être le trouble de ma raison, après ce que la Marquise de Neuville m'avoit appris des justes sujets de plaintes que le Marquis prétendoit avoir contre cette malheureuse épouse, de cette infidélité dont il se vantoit d'avoir des preuves certaines, & enfin de ce Mariage avec un homme de néant, qu'elle étoit accusée d'avoir si legere-

ment contracté ? Tout cela me paroissoit si éloigné du caractere, des mœurs, de la vertu de cette chere amie, qu'il ne s'en fallut rien que je ne regardasse le Marquis de Lombreuil avec horreur. Je pensai trahir ma surprise au nom de Limeuil ; mais un Domestique qui entra dans ce moment pour rendre compte à la Marquise d'une commission pressée, me donna le tems de me remettre ; & dès qu'il fut sorti, le Marquis continua le récit de son histoire. Il nous informa de la passion qu'il avoit prise pour la fille de Milord Carington : il nous dit que les graces de cette jeune personne lui avoient en peu de tems fait oublier la folle passion qu'il avoit eûe pour une femme chez

laquelle il ne pouvoit plus se promettre aucun accès ; enfin le récit qu'il nous fit de tout ce qui s'étoit passé à Londres, par rapport au voyage indiscret qu'y avoit fait le pere de sa Maîtresse, à sa fuite avec sa femme, à la retraite qu'il avoit donnée à leur fille, & au mariage qu'il avoit contracté avec elle, fut en tout si conforme à ce que ma chere Agathe m'en avoit appris, qu'il n'y avoit pas une seule circonstance de son histoire dont je ne fusse aussi instruite que lui-même : je ne sentis la nécessité de renouveller d'attention, que lorsque s'étant interrompu lui-même après nous avoir fait le détail de son départ de Londres, de son arrivée, de son séjour à Calais, & de la façon dont

il y fut arrêté avec Fournier, il continua de la ſorte.

On nous conduiſit tous deux hors de la Ville; & là, après m'avoir fait voir l'Ordre du Roi de s'aſſurer de ma perſonne, on me fit monter dans une chaiſe de poſte, ſans vouloir me permettre de donner aucune nouvelle de mon départ à mon auberge : on obligea même le Peintre de ſuivre la chaiſe à cheval, & l'on nous conduiſit ainſi juſqu'à Abbeville, où l'on me permit enfin de prendre quelque repos ; ce fut là ſeulement qu'il me fut permis de m'expliquer avec mes gardes. Comme j'avois eu le tems de réfléchir à mon avanture, & que j'imaginai l'excès de la douleur de ma chere Mileidy lorſqu'elle l'apprendroit, je profitai dans

ma chaiſe d'un craion & de quelque papier que j'avois ſur moi, pour lui écrire quelques mots qui puſſent adoucir ſes peines, & lui donner le ſeul avis que je cruſſe alors convenir à notre fortune : j'eſpérai d'obtenir qu'on remît le Peintre en liberté ; & j'étois ſi sûr de ſon affection, que je ne doutai point qu'il voulût bien ſe charger de retourner à Calais, pour rendre ce billet à ma femme, & prendre ſoin de ſon ſort. En effet, dès que je fus arrivé à Abbeville, je remontrai avec tant d'inſtance à mes gardes que cet homme n'étoit point à moi, qu'ils conſentirent de le laiſſer à Abbeville au moment qu'ils m'en firent partir. En l'embraſſant, les larmes aux

yeux, je trouvai le secret de lui remettre ce que j'avois écrit, & quinze ou seize Louis que j'avois sur moi : je lui recommandai de prendre soin de ce que j'avois au monde de plus cher, de ne l'abandonner jamais, & je l'assurai que ma reconnoissance égaleroit un jour le bienfait que j'osois attendre de lui. On me fit enfin partir ; & j'emportai dans l'excès de ma douleur cette espece de consolation, de penser que cette Lettre adouciroit au moins les maux de ma chere Mileidy : mes conducteurs prirent leurs mesures pour ne me faire arriver que de nuit à Paris ; & ce fut à la Bastille que je fus conduit. J'y restai plus de deux mois sans voir personne, & sans recevoir de nou-

velles de qui que ce ſoit au monde. Le ſeul Gouverneur me viſitoit ſouvent, & ſans doute pour me conſoler dans l'extrême douleur dont il me voyoit accablé, il me laiſſoit quelquefois entrevoir que ma priſon pourroit n'être pas auſſi longue que j'avois lieu de le craindre : car l'Ordre du Roi qu'on m'avoit montré, m'y condamnoit pour vingt ans & un jour. Je commençois à me croire abandonné de toute la terre, lorſque mon pere eut la permiſſion de venir me voir ; ſa viſite me fut annoncée : je ne puis vous dire combien je redoutois cette funeſte entrevûe ; mais je ſentis bientôt qu'elle étoit encore plus à craindre pour moi que je ne l'avois penſé : je fus traité par mon pere avec une du-

reté que je n'avois jamais éprouvée ; j'en fus vivement touché : je me jettai à ses pieds, l'assurant que sa disgrace étoit la plus rude de mes peines. » S'il est » ainsi, Monsieur, me dit-il, » il ne tient qu'à vous de ren- » trer en grace avec moi, & c'est » peut-être la seule voie qui » puisse vous y remettre avec » votre Maître & avec le Mi- » nistre : signez tout à l'heure » cet acte. « J'eus à peine jetté les yeux sur le papier qu'il me présentoit, que je reconnus ce qu'il exigeoit de moi : il y étoit question de me faire reconnoître à moi-même que le mariage que j'avois contracté en Angleterre étoit nul, tant par la supposition du nom que j'y avois pris, que par le défaut de consente-

ment de nos peres, & des autres formalités prescrites par les Loix. A cet aspect je me relevai avec indignation, & je protestai à mon pere que je passerois plutôt toute ma vie dans les fers, que de signer jamais un acte si contraire à ma gloire & à la promesse solennelle par laquelle je me croyois aussi lié, que si elle avoit été accompagnée de toutes les formalités dont il me parloit. Je voulus ensuite entrer avec lui dans quelques détails sur la naissance de Mileidy, sur la nécessité où nous nous étions trouvés, & sur toutes les circonstances qui pouvoient en quelque façon justifier ma conduite; mais je ne fis que l'irriter davantage, & il me quitta avec fureur, en me menaçant de m'abandonner.

à ma mauvaiſe deſtinée : je fus reconduit à ma chambre ; & j'y fus plus étroitement reſerré que jamais ; j'y paſſai encore plus de ſix mois de la ſorte ſans recevoir aucune conſolation. Je ne vous parle point de l'état de mon ame dans un tel abandonnement : il vous eſt, je penſe, plus aiſé de l'imaginer, qu'il ne me le ſeroit de le décrire. Ce fut après cette longue épreuve que je crus enfin, mais ce ne fut que pour un moment, que j'allois être bien dédommagé de mes peines : on me fit paroître en préſence de ce même Fournier, à qui j'avois confié le ſort de ma chere Mileidy ; mais que devins-je, quand après pluſieurs queſtions précipitées, j'apperçus que cet homme, auquel je croyois alors de-

voir ajouter une foi aveugle, ne me répondoit que par ses larmes? Je portai dans l'instant mes soupçons à tout ce que je croyois qu'on dût m'annoncer de plus funeste, & le Peintre m'assura que je ne me trompois pas. Ma douleur fut extrême, mais muette & stupide : le Peintre prit sans doute l'état où il me vit plongé pour une marque d'insensibilité; il crut qu'il alloit me fortifier dans ce sentiment, en me confiant que Mileidy avant de mourir avoit cessé d'être digne de ma tendresse & de mes larmes : il me confessa en tremblant qu'elle avoit jetté les yeux sur lui pour se consoler de ma perte, & qu'elle avoit pris toutes les précutions pour la rendre nécessaire, en faisant écrire par son Confesseur au lit de la mort

un acte de désaveu de notre mariage, auquel elle avoit même ajouté quelques lignes de sa main avec sa signature : il me présenta cet acte ; je le pris de sa main, le désespoir & la fureur dans l'ame ; je le tins assez long-tems sans pouvoir le lire, tant j'avois les yeux égarés & la main tremblante ; & j'y trouvai en effet une renonciation formelle aux sermens qu'elle avoit faits, un engagement même de se joindre à ma famille, en cas qu'elle revînt en santé, pour demander en Justice la rupture de notre mariage ; & voici ce qu'elle avoit écrit elle-même au bas de ce cruel acte de divorce : j'ai trop lû ces tristes mots pour ne les avoir pas présens à la mémoire ; les voici : » Lecture faite du

» présent acte, je l'ai approuvé
» & signé de ma main, décla-
» rant qu'il ne contient rien qui
» ne soit parti de ma volonté,
» & que je l'ai dicté tel qu'il est,
» sans y être par qui ce soit o-
» bligée ou contrainte. « Cet
acte avoit au plus six jours de
date quand on me le remit; &
quoique l'écriture de la malheu-
reuse Mileidy fût moins sûre
que de coutume, il me fut im-
possible de ne la pas reconnoître.
Ce fut alors qu'un torrent de
larmes inonda tout-à-coup mes
yeux: mille cruelles idées vin-
rent en foule troubler ma rai-
son; je ne pouvois me figurer
alors que Mileidy fût aussi cou-
pable qu'elle me le paroissoit.
» On aura abusé de sa foiblesse,
» me disois-je, pour l'engager

» à faire un acte peu confor-
» me à ses véritables sentimens:
» va, monstre, fuis de mes yeux,
» continuai-je en m'adressant au
» Peintre : si ma famille a crû,
» en me faisant voir cet acte fu-
» neste, m'obliger à donner un
» pareil consentement, quelque
» inutile qu'il soit aujourd'hui,
» je ne le donnerai jamais; ma
» prison est la cause de la mort
» de ma chere Mileidy, elle sera
» la peine du crime que j'ai
» commis, en te confiant tout
» ce que j'aimois au monde:
» fuis, te dis-je, & rends graces
» au Ciel de ce que je ne suis
» pas ici en état de punir ta
» témérité; va, c'est en vain
» que tu cherches à noircir la
» gloire de la femme la plus ver-
» tueuse qui fût jamais, en ac-

» cuſant ſon cœur d'avoir eu
» des foibleſſes pour le plus in-
» digne de tous les hommes. «
Je me retirai ſans vouloir rien entendre davantage, également dévoré de ma rage & de ma douleur : bientôt je payai cher cet emportement. J'avois à peine paſſé dix jours dans cet affreux déſeſpoir, que je fus averti par le Gouverneur de la Baſtille, qu'on devoit me faire partir la nuit ſuivante, pour me faire changer de priſon : je ne pus obtenir de lui de ſçavoir où l'on devoit me conduire ; mais je fus bientôt informé que c'étoit au Château de Saumur qu'on m'avoit transferé ſous une ſûre garde : j'y ai paſſé près de quinze ans avec un peu plus de liberté que je n'en avois eu à la Baſ-

tille. On m'y avoit rendu quelques domeſtiques ; mais tous ſi bien inſtruits par mon pere, que je n'ai pu en gagner aucun: au reſte, comme je ne doutois point alors de la mort de ma femme, les précautions de ma famille me paroiſſoient ſi inutiles, que je ne me donnai pas même la peine de chercher à ſéduire ceux qu'on avoit mis près de moi. Il y avoit environ treize ans que je vivois à Saumur, quand un priſonnier avec qui j'avois lié quelque commerce, fut attaqué de la petite vérole ; quoique je commençaſſe à ne plus tant déſirer la mort, je la craignois du moins ſi peu, que je m'enfermai avec le malade. Je fus bientôt pris de la même maladie, & les marques

que j'en porte actuellement furent le moins triste des effets qu'elle produisit pour moi : mon pere fut instruit de mon état qui fut extrêmement dangereux ; il partit, & vint à mon secours, avec un Médecin dans lequel il avoit une grande confiance : cette démarche qu'un reste de tendresse lui fit faire me sauva la vie ; mais, hélas ! elle fut funeste à la sienne, & je l'avois déja perdu avant que je fusse moi-même hors de danger : on me cacha sa mort si soigneusement, que dans les premiers jours de ma convalescence, j'osai me plaindre de l'abandon où je soupçonnois qu'il me laissoit depuis que j'étois plus en état de reconnoître les marques qu'il m'avoit données de

ſa tendreſſe. J'appris enfin cette fatale nouvelle avec un ſentiment d'autant plus tendre & plus douloureux, que je craignois que mon opiniâtreté n'eût été en partie cauſe de ſa mort: mes parens ſongerent à profiter pour moi d'un malheur qui, ce ſemble, rendoit ma liberté néceſſaire; ils firent & firent faire auprès du Roi les tentatives les plus preſſantes. Monſieur de Barbezieux lui-même, qui étoit alors Miniſtre depuis ſept à huit ans à la place de ſon pere, employa tout ſon crédit, à ce que j'ai appris, pour me délivrer; mais le Roi fut inflexible, & ſi ce Miniſtre n'eût pas fait en mourant demander ma grace à ce Monarque, je ſerois ſans doute

encore à Saumur : du moins pendant les deux dernieres années de ſa vie, il n'y eut rien qu'il ne fît pour adoucir ma priſon.

Ce fut dans ce funeſte voyage que mon pere fit à Saumur, qu'il m'inſtruiſit de la trahiſon de l'ingrate Mileidy Carington, & du Peintre à qui j'avois confié le ſoin de ſa deſtinée : il m'apprit que ſans égard pour ſes premiers engagemens, qu'elle croyoit ſuffiſamment rompus, elle avoit épouſé ce miſérable, & qu'elle étoit paſſée avec lui dans les Indes Occidentales. Cette accablante nouvelle m'avoit confirmé ce que le Peintre lui-même avoit oſé me dire de l'inconſtance de Mileidy, & je commençai à la mépriſer au-

tant que je l'avois aimée : j'eus même de ce moment moins de curiosité d'apprendre son sort ; mais il étoit écrit que mon incertitude feroit le tourment de ma vie. A peine Monsieur de Barbezieux fut mort, que je reçus mon rappel : mon premier soin fut d'aller remercier le Roi ; & comme j'étois persuadé ou de la mort ou de l'inconstance de mon ingrate épouse, aucune de ces deux nouvelles ne m'intéressoit assez pour croire que je dusse abandonner le soin de mes affaires, & passer en de vaines recherches un tems dont il m'étoit essentiel de faire usage pour l'arrangement de ma fortune.

Ce fut dans ce temps, Madame, dit-il en s'adressant à la

Marquiſe, que j'eus le bonheur de vous connoître; permettez-moi de vous dire qu'il falloit un mérite comme le vôtre pour achever enfin de me faire oublier une ingrate. Vous conſentîtes, ou plûtôt, vous me déterminâtes vous-même au voyage de Bourgogne, où mon Procès rendoit ma préſence néceſſaire; & dans le temps que je croyois également avoir mis ordre à mes affaires & à ma tranquillité, je reçois cette Lettre anonyme que vous avez déja lûe, & qui, malgré le peu de foi que méritent ces ſortes de Lettres, me cauſe un trouble & des ſoupçons que je ne ſçaurois vaincre. Le Marquis de Lombreuil s'arrêta en cet endroit, & me regardoit, comme

comme s'il eût attendu que je lui prononcerois sa sentence ; mais moi moins curieuse de juger, que de voir tout ce qui devoit, ou pouvoit au moins justifier ma chere Agathe des indignes soupçons qu'on avoit eûs de sa vertu & de la droiture de son cœur, ; je demandai à voir cette Lettre. Le Marquis ne put me satisfaire qu'en partie, il ne l'avoit pas sur lui ; mais le contenu le plus essentiel en étoit si présent à sa mémoire, qu'il se hâta de me satisfaire, en m'adressant ainsi la parole ; Celui qui m'a écrit cette Lettre, car elle est de la main d'un homme, s'excuse d'abord de m'avoir peut-être donné trop tard des avis qu'il n'a osé m'écrire en prison, tant que le Marquis de Barbe-

zieux a vêcu, de peur que sa Lettre interceptée ne nous perdît tous deux. Après bien des détails, où il me paroît extrêmement instruit de mes affaires, il m'assure que Mileidy Carington n'étoit point morte il y a environ douze ou treize ans, que quoiqu'on la crût alors mariée avec Fournier sur les bruits qu'il en avoit répandus lui-même, il a de justes raisons de douter qu'elle l'ait en effet épousé, & que Mileidy elle-même l'a fort assuré du contraire : il ajoute qu'il est vrai qu'il a appris depuis qu'elle a suivi ce Peintre dans les Isles de l'Amérique, & dit qu'il est instruit de bien d'autres trahisons que m'a faites cet homme en qui j'avois mis toute ma confiance, dont il

se flatte que je lui permettrai de m'instruire aussitSt qu'il me sçaura arrivé à Paris; il me marque enfin que que la crainte qu'il a que cette Lettre ne me soit pas rendue, & ne tombe en d'autres mains, l'empêche de la signer, & de m'en dire davantage.

Tel étoit le contenu de la Lettre dont le Marquis de Lombreuil nous rendit compte; j'eus peine à cacher la joie que je ressentis alors. Mais quoique je fusse dans ce moment maîtresse de son sort, ma chere Agathe restoit encore exposée à un soupçon de légéreté & d'inconstance que j'espérois pouvoir aisément détruire, quand je serois mieux instruite par elle-même; & je crus devoir

différer de m'ouvrir au Marquis, jusqu'à ce que je sçusse le véritable dénouement de cet acte que la Sœur Agathe sembloit avoir approuvé si volontiers, & comme elle le disoit elle-même, sans aucune contrainte. Ainsi, quoique cette Lettre, dont on venoit de nous rapporter le précis, fût anonime, par conséquent peu digne de créance, mon avis fut contraire à celui de la Marquise; & je lui fis si bien sentir les inconvéniens d'une union trop précipitée, qu'elle souscrivit enfin à mon sentiment. Il fut donc arrêté que le Marquis de Lombreuil feroit d'exactes recherches pour tâcher de découvrir l'auteur de cette Lettre: à l'égard de Mileidy Carington, j'étois en état de lui

donner sur cet article de plus sûres lumieres que personne ; je pouvois causer une égale joie à la Sœur Agathe, en lui apprenant des nouvelles du Comte de Limeuil. Elle devoit se rendre incessamment à Paris pour y attendre son frere ; mais leur commune joie pouvoit être bientôt rallentie, peut-être pour jamais détruite, par ce qui me restoit à apprendre de l'histoire de la malheureuse Mileidy. Ainsi je crus devoir faire un égal mystere à l'un & à l'autre du bonheur qui sembloit les attendre, jusqu'à ce que je le visse si assuré que je n'eusse plus rien à craindre pour le succès.

En rentrant chez la Comtesse, je trouvai Duclos de retour de Haute-Bruyere : les nouvelles,

qu'il m'apportoit de ma chere Agathe, redoublerent la joie que m'avoit déja donnée l'espérance de la voir; elle m'annonçoit que son voyage à Paris seroit beaucoup plus prompt qu'elle ne l'avoit pensé; que Milord Carington son frere étoit déja passé en Hollande, & qu'il n'y devoit séjourner qu'aussi peu de temps que l'exigeroit la nécessité de ses affaires. Duclos avoit fait toutes mes autres commissions: il m'avoit fait rapporter le reste de mes meubles; & il étoit chargé pour ma chere Agathe de lui faire faire quelques habits & quelques ajustemens qu'il devoit lui porter à la huitaine, en lui menant une voiture qui devoit la conduire à Paris. Je pris avec joie sur mon compte les com-

missions dont Duclos s'étoit chargé ; & dès que je me trouvai seule avec la Comtesse de Beaubourg, je fus tentée & sur le point de lui faire confidence des découvertes intéressantes que je venois de faire sur le sort de la Sœur Agathe, dont la personne lui étoit devenue chere dès le prémier instant qu'elle l'avoit connue, & dont un commerce plus intime depuis près d'un an lui avoit encore donné des idées supérieures à celles qu'elle en avoit pû prendre dans un assez court entretien ; mais je sentis que je commettrois peut-être une indiscrétion ; que non-seulement le secret de la Sœur Agathe ne m'appartenant point, je n'en pouvois disposer, mais encore que la passion du Mar-

quis de Lombreuil pour la Marquise de Neuville, & peut-être la conduite même de sa malheureuse épouse, quoique je la crusse irréprochable, pouvoit apporter de nouveaux obstacles à son bonheur, & qu'il lui seroit alors honteux d'être connue. J'eus donc assez d'empire sur la joie dont j'étois pénétrée, pour n'en laisser voir à la Comtesse de Beaubourg que ce qu'il me convenoit d'en sentir à la nouvelle que j'en recevois, & à l'espérance de revoir bientôt cette tendre Amie. La Comtesse prit encore soin d'augmenter en moi ce sentiment, avec celui de ma reconnoissance pour ses bontés, en me proposant d'offrir à la Sœur Agathe un appartement dans sa maison, jusqu'à ce qu'el-

le eût pû se choisir elle-même un logement convenable ; elle jugea à propos de lui faire cette offre dès le lendemain, dans une Lettre que nous écrivîmes en commun, afin de prévenir les arrangemens différens qu'elle eût pû prendre, & la pressa d'un façon si vive & si tendre de l'accepter, qu'il lui eût été difficile de s'en défendre. Ces mesures prises de la part de la Comtesse pour assûrer ce que je regardois alors comme l'unique bonheur auquel je pusse aspirer, il ne me resta que l'impatience d'en voir arriver le terme ; les huit jours qu'il me falloit attendre, me parurent d'une longueur extrême. J'en employai la plus grande partie à faire exécuter les commissions de ma chere

Agathe : j'évitai de voir la Marquise de Neuville, parce que je craignois d'y rencontrer le Marquis de Lombreuil, & que je ne voulois point m'exposer à avoir avec lui un nouvel entretien, dans lequel j'eusse pû me trahir moi-même sur les intérêts de Mileidy Carington. Cependant tout se trouva prêt : Duclos partit pour Haute-Bruyere avec sa femme, & ce fut le lendemain sur le soir qu'arriva enfin ce moment que j'avois tant desiré. Mileidy Carington, car c'est ainsi que je nommerai désormais, ma chere Sœur Agathe, vint descendre chez la Comtesse de Beaubourg. Si le nouvel ajustement sous lequel je la vis, n'augmentoit rien aux charmes de sa personne, il sembloit du

moins lui être si naturel, que j'avois peine à croire qu'elle m'eût jamais paru aussi aimable. Que ce moment fut tendre! qu'il fut touchant! par quels embrassemens, par quelles douces larmes nous nous exprimâmes notre commune joie! Mais qu'il me soit permis de supprimer des détails de sentimens qu'il n'est guères possible de rendre comme on les a sentis: Madame la Comtesse de Beaubourg ne les partagea avec nous, qu'autant qu'elle crut que sa présence ne pouvoit nous contraindre. Bientôt elle nous laissa en liberté; j'eus bien de la peine à ne pas céder dès ce premier moment à deux genres d'impatience qui me tourmentoient également: car je ne sçais si le

desir d'instruire Mileidy Carington du sort du prétendu Comte de Limeuil, ne l'emportoit pas sur celui que j'avois d'apprendre moi-même ce qui me restoit à sçavoir de ses avantures; mais j'eus la force de contraindre jusqu'au lendemain un empressement qui eût alors parû trop marqué, & qui eût suspendu des marques si sensibles de notre mutuelle tendresse que rien, ce semble, dans ce moment, n'eût été capable de nous en dédommager: la seule précaution, sur laquelle Mileidy Carington prévint mes propres desirs, ce fut d'exiger de l'amitié de la Comtesse, que personne dans sa maison ne parlât de son nom ni de sa qualité; elle demanda en grace d'y rester

inconnue jusqu'à l'arrivée de Milord Carington, son frere, avec lequel elle étoit bien aise, disoit-elle, de concerter l'état & le nom sous lequel elle devoit se faire connoître : cette prudence de sa part m'évita une sorte d'embarras que je n'avois pas prévû, & dans lequel eût pû me jetter l'indiscrétion des Domestiques, si le Marquis de Lombreuil, ou même la Marquise de Neuville, eussent appris le séjour de Mileidy Carington à Paris, avant qu'il fût temps & à propos de les en instruire.

Le lendemain matin, dès que je crus m'appercevoir qu'il étoit jour chez ma chere Mileidy, je passai à son appartement ; & faisant tomber adroitement la con-

versation sur ce qu'elle m'avoit raconté de son histoire avant mon départ de Haute-Bruyere, & sur l'impossibilité où nous avions été depuis de reprendre une conversation à laquelle j'avois pris tant d'intérêt, je lui proposai avec un air d'amitié si empressé de vouloir satisfaire ma curiosité, & je lui fis si bien sentir que l'heure à laquelle la Comtesse de Beaubourg avoit coutume de se lever, & son attention même à ne pas troubler notre entretien, nous donneroient plus de temps qu'il ne nous en seroit nécessaire, qu'elle ne put résister à mes sollicitations; & ayant tiré d'une cassette quelques papiers, dont elle me dit qu'elle auroit besoin pour me satisfaire comme elle le sou-

haitoit, elle reprit l'hiſtoire de ſa vie à ce moment fatal de ſon ſéjour à Calais, dont je la fis ſouvenir moi-même, où après avoir appris l'enlevement du Comte de Limeuil, & paſſé la plus triſte des nuits, elle reçut le lendemain une Lettre que ſon pere lui avoit fait écrire de Hollande où il étoit alors. Elle tenoit déja cette Lettre avec quelques autres papiers; elle me la remit, & me pria de la lire moi-même : voici ce qu'elle contenoit.

MADAME,

Milord Carington votre pere me charge d'avoir l'honneur de vous écrire, & c'eſt avec douleur que je m'acquitte de cet emploi, puiſque je n'ai que de triſ-

tes nouvelles à vous apprendre ; Madame votre mere eſt morte, en arrivant ici, ſans avoir eû la conſolation de recevoir de vos nouvelles. Je devrois vous cacher, pour ne pas augmenter la douleur que vous devez avoir de ſa perte, que vous avez été le plus tendre objet de ſes inquiétudes & de ſes regrets juſqu'à ſon dernier ſoupir. Les Lettres que vous lui avez écrites de Calais ſont arrivées trop tard ; elles ont été remiſes à Milord Caringtoton, & je voudrois pouvoir vous laiſſer ignorer l'impreſſion qu'elles ont faite ſur lui. Il a été également offenſé de votre mariage & de votre changement de Religion ; il a regardé ces démarches comme l'excès d'une témérité qu'il a juré de ne vous

pardonner jamais. C'eſt vous instruire aſſez, Madame, des diſpoſitions dans leſquelles il eſt à votre égard ; il refuſe de vous voir & d'entendre jamais parler de vous. Comme je ne céde qu'à regret aux ordres qu'il m'a donnés, je ne vous découvre ici que la moindre partie de ſa colere, & du cruel emportement où je l'ai vû contre vous. Que ne m'a-t-il été poſſible de vous en dérober tout-à-fait la connoiſſance ; mais je ſuis obligé d'obéir, & je me flatte que vous me pardonnerez la douleur amere que je verſe dans votre ame, ſi vous voulez bien être perſuadée qu'elle me touche autant que vous, & que je deſire ſincérement que vous trouviez hors du ſein de votre Religion

& de votre famille un bonheur solide, & une tranquillité à laquelle vous n'auriez pas dû renoncer pour des intérêts aussi frivoles, & peut-être aussi chimériques que ceux qui vous ont déterminée.

P. S. On cache vos Lettres au jeune Comte Carington, votre frere; ainsi je n'ai rien à vous dire de sa part: il est encore plongé dans la douleur de la perte qui vous est commune.

J'eus à peine achevé la lecture de cette Lettre, que Mileidy poursuivit ainsi l'histoire de sa vie.



SUITE de l'Histoire de la Sœur Agathe, ou de Mileidy Carington.

Vous jugez, ma chere Cecile, en quel état dut me réduire une Lettre si cruelle; mais j'étois déja si accablée de mon premier malheur, que ce surcroît de peine trouva peu de place dans ma sensibilité. En effet la perte du Comte de Limeuil, dont je me persuadois que je n'entendrois peut-être jamais parler de ma vie, s'étoit emparée de tous les sentimens dont j'étois alors capable; je ne réfléchissois pas même sur toute l'horreur de ma situation. Seule dans une terre

étrangere, ſans connoiſſance, ſans appui, abandonnée de la nature entiere, les maux que l'avenir devoit m'offrir en foule, ne ſe préſenterent pas même à mon imagination : la ſeule idée dont j'étois alors frappée, c'étoit la ſéparation du Comte de Limeuil, & je ſerois morte ſans doute dans cette eſpece de léthargie dont rien n'eut la force de me tirer de tout le jour, ſi voyant entrer ſur le ſoir quelqu'un dans ma chambre, je n'euſſe reconnu le Peintre François, qu'avec tant de raiſon j'avois ſoupçonné d'avoir trahi le Comte mon époux. Ah traitre! ah malheureux ! m'écriai-je en le voyant, qu'avez vous fait de Monſieur de Limeuil ? Madame, me dit-il, je vous apporte de ſes

nouvelles, & s'il eût suffi de ma fidélité & de mon courage pour sauver sa liberté, vous ne m'accuseriez pas d'un malheur dont ma force n'a pû le défendre; mais voyez, Madame, ce qu'il vous écrit lui-même, & jugez si Monsieur le Comte est sûr de mon zèle par l'emploi dont il m'honore auprès de vous. En même temps il me présenta ce papier, dont vous voyez que tous les traits semblent presque effacés: le Comte, ainsi que le Peintre me le dit ensuite, s'étoit servi d'un crayon pour l'écrire, étant moins observé dans sa chaise, & le lui avoit remis pour me le rendre. Quoique l'écriture en fût tremblante & contrefaite par le mouvement de la voiture, je ne laissai pas d'y reconnoître

les traits de mon cher Comte: peu s'en fallut, en voyant ces marques de confiance pour le Peintre, que je ne tombasse aux genoux de ce dernier pour lui demander grace à mon tour: le voici ce billet, & je vais vous le lire moi-même, continua Mileidy Carington; vous ne pourriez, je crois, le déchiffrer qu'à peine.

On m'arrête par ordre du Roi, ma chere femme, on nous sépare: je ne sçais comment je puis envisager sans en mourir, l'état où cette étrange nouvelle a du vous réduire; ne craignez rien pour mes jours ni pour mon honneur, j'espére même que ma disgrace ne sera pas longue: en attendant qu'elle finisse, trouvez bon que

je vous remette entre les mains du seul homme, & je puis dire du seul ami en qui nous puissions avoir confiance ; abandonnez le projet de passer en Hollande, il n'y a point de lieu où vous puissiez être aussi sûrement & aussi secretement qu'à Paris : dumoins, si je suis quelque tems sans vous y voir, je vous y sçaurai plus près de moi, & celui à qui je confie votre sort, nous fournira sans doute l'occasion & le secret de nous donner réciproquement de nos nouvelles. Je vous embrasse mille fois, ma chere femme, & je demande à votre cœur autant de fermeté, autant de courage, que je lui connois de tendresse pour moi.

A la lecture de ce billet, je

ne balançai pas un instant à rendre toute ma confiance à un homme que Limeuil honoroit de la sienne, surtout lorsqu'avec adresse il eut trouvé le moyen de me persuader que le hazard seul avoit eu part à la liaison qu'il avoit eue avec ceux qui avoient arrêté le Comte; il me parut avoir un regret si naturel du peu de commerce qu'il avoit eu avec ces gens, & s'accusoit avec une douleur si bien imitée, d'avoir peut-être en cela contribué innocemment à faire reconnoître le Comte, qu'il ne me fut plus possible de douter de sa sincérité. Mon premier soin fut de le prier avec instance de hâter notre départ; j'aurois voulu pouvoir marcher sur le champ sur les traces de mon

cher

cher Limeuil; mais, par malheur, mes forces n'étoient point égales à mon courage & à mon impatience : il me fallut attendre le départ d'une voiture publique, qui ne partit que deux jours après, & dans laquelle il me fallut essuyer six jours entiers d'un voyage fort rude pour arriver à Paris. Monsieur Fournier, c'est le nom de notre jeune Peintre que je ne vous ai peut-être point encore nommé, me conduisit chez lui : il avoit un petit appartement fort honnête dans la rue Saint Honoré, très-voisin des Thuilleries; il me le céda, & se retira dans quelques autres chambres qu'il avoit dans la même maison : il avoit deux domestiques, qui de concert avec lui s'empressérent à me ser-

vir de la façon la plus attentive & la plus exacte. Quoique l'état où je me trouvois, fût bien différent de celui dans lequel j'avois été élevée, les soins qu'on avoit pour moi, & surtout l'idée que je vivois pour le Comte de Limeuil, m'auroient rendu ma demeure charmante, si j'avois pû y recevoir au moins de ses nouvelles; mais, ma chere Cecile, imaginez-vous combien elle dut me devenir affreuse, lorsqu'après diverses perquisitions que je pressai M. Fournier de faire, & ausquelles il me paroissoit se livrer d'aussi bonne foi & d'aussi bonne grace que je pouvois le desirer, il fut obligé de m'avouer que toutes ses recherches pour sçavoir des nouvelles du Comte de Limeuil, é-

toient inutiles ; qu'on se mocquoit de lui lorsqu'il s'informoit d'un nom que personne ne portoit dans le Royaume depuis près de cent ans. J'abrégerai, ma chere Cecile ; pour ne vous point accabler ici des détails de mes douleurs, de mes inquiétudes, de mes soupçons, & pour vous apprendre en un mot le comble de mes malheurs, il vous suffira de sçavoir que je me présentai-moi-même au Maréchal Delorges, chez lequel le Comte de Limeuil avoit été reçu à Londres : j'osai lui demander qu'il daignât m'instruire de son sort. Le Maréchal, sans faire presque attention à la douleur dont ma priere étoit accompagnée, me dit avec un froid à me glacer : Mademoiselle,

vous pourſuivez une chimére; l'homme dont vous me parlez & que nous avons vû à Londres, eſt un avanturier qui vous a trompée ſans doute comme il nous a trompés nous-mêmes, & que je ne doute point qu'on n'ait chaſſé du Royaume : pour moi, continua-t-il, ſi vous êtes en effet la fille de Milord Carington, comme je le penſe, j'ai pris ſoin de vous venger autant qu'il étoit en moi, en chaſſant de chez moi le miſérable Eccléſiaſtique qui apparemment a employé ſes ſoins comme ſon ſon miniſtére à vous ſéduire. Avec quelle honte je me retirai, ma chere Cecile ! je la dévorai auſſi bien que mes pleurs; je revins chez moi avec une humiliation & un accablement que

j'aurois peine à décrire : le pauvre Monsieur Fournier m'y parut si sensible, que j'avoue que son amitié me fut alors d'un grand secours ; il eut bientôt occasion de m'en donner des marques plus essentielles. Je tombai malade, & même d'abord assez sérieusement, pour faire craindre pour ma vie : mon danger ne fut pas long ; mais il me fut impossible de reprendre mes forces : je passai tout l'hiver, & même une partie du printems dans une si grande langueur, que les Médecins eux-mêmes n'osoient se fier à ce qu'on appelloit ma convalescence ; ma grossesse augmentoit de jour en jour, & cet état qui m'apprêtoit un avenir si triste, ajoutoit à mes autres maux des vapeurs

ſi cruelles, que je regardois tous mes jours, que dis-je? tous mes inſtans, comme devant être les derniers de ma vie. Dans cet étrange dérangement de ma ſanté, on me conſeilla enfin de changer d'air: M. Fournier ſe chargea lui-même de me chercher une petite maiſon de campagne; il m'en loua une dans un Village voiſin de Paris, & en bon air. J'étois groſſe de ſept mois lorſque j'allai m'y établir. Fournier ne m'y abandonnoit point, & j'y étois ſervie par les gens qu'il m'avoit lui-même donnés, & par une jeune Angloiſe que j'avois priſe auprès de moi: je crus m'appercevoir qu'elle ne déplaiſoit point à M. Fournier, & je n'en fus point fâchée; j'eſpérai que l'amitié

qu'il prendroit pour cette fille, pourroit contribuer à lui procurer un établiſſement en France, & que cette union ne ſerviroit qu'à me les attacher plus intimément l'un & l'autre :. mais, hélas ! que je pénétrois mal leurs idées ! vous en ſerez bientôt inſtruite par ce qui me reſte à vous dire. Enfin le terme fatal de ma groſſeſſe arriva : ma langueur & mes vapeurs étoient conſidérablement augmentées depuis quelque tems, & je fis les couches les plus malheureuſes, & par leurs circonſtances & par leurs ſuites : elles me mirent à la mort, avant que j'euſſe pû ſçavoir aucune nouvelle de l'enfant que j'avois mis au monde ; & ce ne fut que plus de dix jours après, qu'on m'apprit que mon mal-

heureux enfant n'avoit vêcu que le tems nécessaire pour recevoir le Baptême. Quoique je dûsse benir Dieu de me l'avoir enlevé dans la situation cruelle où je me trouvois, cette perte me fut si sensible, qu'elle augmenta considérablement mes maux, & que j'eus tout lieu de croire que la mort y alloit mettre fin. Je demandai un Confesseur; je fus étonnée d'apprendre de M. Fournier qu'il y avoit déja pourvû: il introduisit sur le champ dans ma chambre un Ecclésiastique, avec lequel on me laissa en liberté. Cet homme me parla d'abord sur mon état avec beaucoup de douceur & d'onction; puis après m'avoir écoutée sur celui de ma conscience, & sur les circonstances

de mon mariage avec le Comte de Limeuil, il jetta dans mon ame les plus cruelles allarmes sur la nullité de ce prétendu mariage, fait contre toutes les loix, qui n'avoit pû, & ne pouvoit produire à l'avenir entre le Comte & moi qu'une union criminelle : enfin, ma chere Cecile, il porta sa rigueur jusqu'au point de me dire qu'il ne pouvoit m'absoudre ni me donner aucune espérance de salut, si je ne me désistois moi-même des droits que je croyois avoir acquis légitimement sur la personne du Comte de Limeuil, & si je ne consentois à la dissolution de notre mariage, au cas que Dieu me rappellât à la vie. Que ne me dit-il point pour augmenter la terreur qu'il m'insf-

piroit des Jugemens de Dieu ! mais voyant que je ne lui répondois que par mes larmes ; il employa de nouvelles armes pour vaincre mon irrésolution : il me fit entendre que ce qu'il exigeoit de moi n'étoit intéressant que pour la tranquillité de ma propre conscience, puisqu'en effet je n'étois attachée qu'à un phantôme qui n'éxistoit point ; que quel que fût celui qui m'avoit séduite sous le nom de Comte de Limeuil, ce ne pouvoit être qu'un imposteur qui sans doute avoit été déja puni de son imposture, ou qui en avoit évité le châtiment par la fuite. Vous jugez bien, ma chere Cecile, que mon ame dans un corps languissant & abbatu, ne pouvoit manquer d'être ébran-

lée par des motifs d'un intérêt si pressant, surtout lorsqu'on lui faisoit sentir avec une vrai-semblance qui ne paroissoit que trop réelle, qu'elle avoit été trompée par un séducteur sans foi. En vain la droiture de mon cœur, en vain la pureté de mes sentimens s'offrirent à moi comme une caution suffisante de mon innocence; je me crus dans la nécessité de consentir, & je consentis en effet à ce que mon Confesseur exigeoit de moi: ce ne fut point encore assez pour assurer sa confiance; il demanda que je reconnusse la nullité de mon mariage par un acte signé de moi: je le priai de le dresser, n'en ayant pas la force; il m'obligea malgré ma foiblesse à y écrire quelques mots de ma

main, qui devoient, me disoit-il, donner plus de poids à ma signature, & qui pouvoient seuls l'assurer de la sincérité de mes sentimens & de la liberté de ma résolution. J'obéis, ma chere Cecile: il me dicta lui-même ce qu'il crut nécessaire, & parut content de ma soumission; alors il ne me fit plus attendre les secours spirituels dont j'avois besoin, & ne me quitta qu'après m'avoir fait administrer tous les Sacremens de l'Eglise. Mes maux subsisterent encore quelque tems dans toute leur force; je m'attendois à revoir celui qui m'avoit éclairée sur l'état de ma conscience: je le demandai plus d'une fois à M. Fournier; & toujours sous de nouveaux prétextes, on me fit résoudre à en voir

un autre, & l'on me fit enfin entendre qu'il avoit été obligé de quitter Paris pour se retirer dans une Province éloignée où il avoit été appellé. Je languis près de trois mois, & ce ne fut qu'au commencement de l'automne que ma santé devint meilleure. Outre la perte que j'avois faite d'un enfant qui devoit m'être bien cher, je m'apperçus encore qu'on m'avoit enlevé pendant ma maladie un gage de la tendresse du Comte de Limeuil, qui peut-être plus propre à me rappeller souvent mes douleurs qu'à me servir de consolation, ne m'en eût pas été moins précieux; mais comme je crus devoir en accuser la prudence de mon Confesseur, je n'osai faire de grandes perquisitions sur cette nouvelle perte; à

laquelle je crus encore devoir me soumettre. Si j'avois été susceptible de quelque consolation dans ce concours de malheurs dont j'étois persécutée, & sur lesquels j'osois à peine jetter la vûe, je puis dire que les soins empressés, le renouvellement d'attentions, & la tendre compassion de M. Fournier, eussent été capables d'en détourner insensiblement mes idées; mais, hélas! ma chere Cecile, ces soins me devinrent bientôt à charge, & j'y trouvai une nouvelle source de douleurs & d'amertume, à laquelle je n'avois pas crû devoir m'attendre.

Pour vous faire mieux connoître l'affreuse situation où me jetta la confiance que j'avois crû devoir prendre dans la probité

de Fournier, il est nécessaire que je vous rappelle quelques circonstances qui avoient précédé, & qui ont suivi le moment où je fus séparée du Comte de Limeuil. Je vous ai dit dans notre premier entretien, que le Comte avoit gâgné des sommes considérables pendant son séjour à Londres, & qu'il m'en avoit laissée la dépositaire : j'avois entre mes mains, lorsqu'il fut arrêté, la valeur de quinze cens Guinées qu'il avoit eu soin de mettre en or en monnoye de France; j'avois encore des pierreries d'un assez grand prix : en arrivant à Paris sous la conduite de Monsieur Fournier, je n'avois pas crû pouvoir trouver un plus sûr dépositaire de ce qui faisoit alors toute ma fortune, que l'homme

auquel le Comte de Limeuïl me confioit moi-même. J'étois sans expérience dans les affaires; ainsi je lui remis sans difficulté mon argent, & je le priai même de de vendre mes diamans, dont peu jours après il m'apprit qu'il avoit touché vingt-deux mille livres: sur ces deux sommes jointes ensemble je lui laissai celle de cinquante mille francs en dépôt, me réservant le reste pour mes besoins; il me donna une reconnoissance, que je devois garder jusqu'à ce que nous eussions trouvé à placer cet argent pour m'en faire une rente. Les choses resterent en cet état jusqu'à mon parfait rétablissement, & je croyois ma petite fortune tellement en sûreté entre les mains de Fournier que je voyois

plus attentif que jamais à me ſervir, qu'il ne me ſeroit peut-être pas venu dans l'eſprit de lui en parler, s'il ne l'eût pas fait lui-même. Ce fut au commencement de l'hiver; nous étions de retour à Paris, & je m'entretenois avec lui du Comte de Limeuil, de la peine que j'avois à me perſuader de ſa perfidie, malgré tout ce qui devoit m'en convaincre: » S'il n'avoit » eu en vûe que de me tromper, » dis-je à Fournier, m'auroit-» il laiſſé une ſomme conſidé-» rable, dont un avanturier au-» roit dû ne ſe pas déſaiſir ſi » facilement? Non, ajoutai-» je: le Comte a pû me trom-» per ſur un nom que la né-» ceſſité l'a ſans doute obligé » de prendre; mais il n'eſt pas

» possible que j'aye été trom-
» pée à ses sentimens, & je
» ne puis m'empêcher d'es-
» pérer de le voir un jour,
» s'il respire encore, expier
» à mes pieds tous les maux
„ qu'il m'a faits. " Fournier, sans heurter de front mes espérances, me dit avec adresse tout ce qui pouvoit me persuader qu'elles étoient vaines : prenant occasion de ce que je venois de dire pour me parler de l'argent que j'avois mis entre ses mains, il me dit qu'il étoit tems de penser à l'emploi que j'en voudrois faire; & me rappellant que j'avois perdu le seul fruit d'un hymen mal contracté, il me persuada de placer cet argent à fonds perdu, & que par ce moyen j'en tirerois

un intérêt plus considérable : enfin, après m'avoir fait voir son zèle & son attachement pour moi, il me fit entendre qu'il ne tenoit qu'à moi de le récompenser d'une façon qui me seroit utile à moi-même, en lui permettant d'employer mon argent dans un commerce qui lui seroit extrêmement avantageux, & qui pouvoit l'enrichir en me donnant à moi quatre mille livres de rente. J'étois alors si sensible à tout ce que Fournier avoit fait pour moi, que j'acceptai sa proposition avec autant de joie qu'il en devoit avoir lui-même : je lui rendis donc son billet, & il m'en fit un autre par lequel il reconnut que je lui avois fourni cinquante mille livres pour son com-

merce, dont il s'obligeoit de me passer un contrat à vie pardevant Notaire, & de m'en payer quatre mille livres de rente tous les ans. Mon peu d'expérience, & j'ose dire la bonté de mon cœur, me firent croire cet emploi aussi sûr qu'il l'étoit peu, puisqu'il étoit impossible à Fournier de me donner aucune sûreté sur sa propre fortune, qui n'étoit rien moins que solide. Une belle action de sa part m'engagea encore à me sçavoir meilleur gré de ce que je venois de faire pour lui. Lorsque notre marché fut conclu, il m'avoua qu'il s'étoit déja servi de mon argent pour faire plusieurs affaires; que quoiqu'il l'eût fait à mon insçu, ce n'avoit été qu'avec la résolution de me rendre

un compte exact du profit qu'il y avoit fait, & il m'offrit de me remettre environ deux mille écus que cet argent lui avoit déja valu depuis un an : j'en acceptai la moitié, & pour l'avenir je me contentai de nos conventions, qu'il remplit depuis avec beaucoup d'exactitude.

Ce traité étant conclu, je ne pensai, ma chere Cecile, qu'à vivre simplement, & aussi inconnue qu'il me seroit permis de l'être : je quittai le titre de Mileidy & le nom de Limeuil, pour en prendre un qui pût éloigner la connoissance de mon sort ; & je m'attendois à vivre ignorée de toute la terre dans une espéce de tranquillité qui n'étoit, il est vrai, qu'apparente, puisque l'abandon de ma famille, &

ſurtout celui du Comte de Limeuil, ne m'en laiſſoient jouir que dans quelques momens de diſtractions; mais je ne fus pas long-temps ſans reſſentir un ſurcroît à mes peines, d'autant plus inſupportable pour moi, qu'il m'étoit moins aiſé de l'éviter. Je vous ai dit, ma chere Cecile, que Monſieur Fournier avoit redoublé de ſoins & d'attentions pour moi; ce fut la plus douce conſolation de ma vie, tant que j'en ignorai le principe: il me le tint caché pendant plus de ſix mois depuis l'arrangement que nous avions fait enſemble; il eſt vrai qu'il ne me voyoit guères qu'en préſence de Kiten, cette jeune Angloiſe que j'avois retirée & priſe à mon ſervice: je m'étois apperçue

plus d'une fois qu'elle le contraignoit, & qu'il ne me parloit point avec une certaine liberté en ſa préſence. Comme je ſoupçonnois qu'il avoit du goût pour elle, c'étoit à ce goût que j'attribuois l'eſpéce de trouble dont je le voyois ſi ſouvent agité. Enfin un jour que j'avois donné quelques commiſſions à cette fille, à peine fut-elle ſortie que Fournier entra dans ma chambre: je le trouvai pâle, défait & interdit: je voulus le badiner ſur l'abſence de Kiten à laquelle j'attribuois ſon embarras; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis Fournier ſe précipiter à mes genoux! » Non, » Madame, me dit-il, ce n'eſt » point ſon abſence qui cauſe » le trouble où vous me voyez;

» son objet & celui de mes de-
» sirs sont plus nobles : c'est
» vous-même, Madame ; il ne
» m'est plus permis de vous ca-
»cher un feu, que vous avez fait
» naître aussi-tôt que j'ai eu
» l'honneur de vous voir : je l'ai
» étouffé, je l'ai contraint, tant
» que j'ai pû croire que le Com-
» te de Limeuil pourroit faire
» votre bonheur ; mais enfin je
» vous crois si bien convaincue
» que vous avez été abusée par
» un imposteur, vous avez mê-
» me renoncé si formellement
» à une union qui ne subsiste
» plus, que ma témérité s'en est
» accrue. Abandonnée par vo-
» tre famille & par un perfide,
» il ne vous reste aucune espé-
» rance ; les miennes ont atten-
» du ce moment pour oser pa-
roître:

» roître. En un mot, Madame,
» je vous adore : si mes soins, si
» ma constance peuvent un jour
» toucher votre ame, j'emploi-
» rai vos propres bienfaits, &
» tout ce que je posséde, à met-
» tre ma fortune en état de vous
» être offerte, & tous les instans
» de ma vie à faire votre bon-
» heur. Je ne vous demande
» point de consentir en ce mo-
» ment à ce qui fait le plus ar-
» dent de mes vœux : daignez
» seulement les voir sans indi-
» gnation & sans colere ; la seule
» faveur que j'ose vous deman-
» der, c'est d'éprouver mes sen-
» timens & ma constance : il
» viendra peut-être un temps,
» où vous ne me jugerez pas
» tout-à-fait indigne d'un hon-
» neur qui ne semble pas fait

» pour moi. Une autre grace,
» qu'il eſt, je crois, de votre in-
» térêt même de m'accorder,
» c'eſt de renvoyer Kiten : cette
» fille vous connoît, & ſi j'ai pa-
» rû la ménager juſqu'ici par
» des attentions qui ont pû vous
» être ſuſpectes, mes ſoins pour
» elle n'ont eu d'autre objet que
» de l'engager à la diſcrétion ſur
» ce qui vous touche, & je pren-
» drai ſur moi de la récompen-
» ſer ſi bien qu'elle ne ſera point
» tentée de nous trahir. » L'action & le diſcours de M. Fournier m'avoient jettée dans un ſi grand étonnement, que j'eus beſoin de tout le temps qu'il mit à me parler pour me remettre. Dès qu'il eut achevé, je le fis relever avec douceur, & je le priai de m'écouter tranquille-

ment à son tour. J'avois intérêt de conserver cet homme, qui étoit & ma seule connoissance à Paris, & le dépositaire de mon secret & de ma fortune : aussi lui fis-je entendre que je ne me tenois point offensée de l'aveu qu'il venoit de me faire ; que j'étois seulement fachée de ne me pas croire moi-même en état d'y répondre. » Il est vrai, » lui dis-je, que j'ai fait une es- » péce de désaveu de mon ma- » riage avec le Comte de Li- » meuil : il est vrai encore qu'il » y a toute apparence que j'ai » été trompée en l'épousant ; » mais cet acte qu'on m'a forcé » de faire à l'extrémité où j'é- » tois réduite, je ne l'ai jamais » regardé comme suffisant à » rompre mes engagemens ; &

» par rapport au Comte, il est
» peut-être privé de sa liberté,
» & pourroit venir un jour me
» redemander la foi que je lui
» ai jurée. En un mot, le tems
» peut nous éclaircir sur sa desti-
» née; il seroit imprudent, &
» même injuste à moi de dispo-
» ser d'un bien que, tout foible
» qu'il est, le prétendu Comte
» de Limeuil peut toujours re-
» garder comme lui apparte-
» nant. Pour ce qui est de Ki-
» ten, ajoutai-je, les raisons mê-
» mes que vous m'avez alléguées
» pour m'engager à m'en défai-
» re, sont celles qui doivent m'o-
» bliger à la garder; d'ailleurs
» cette fille ayant eu le bonheur
» de tomber entre mes mains,
» contente comme je le suis de
» ses services, quel prétexte hon-

» nête pourrois-je prendre pour » la renvoyer ? Et ne seroit-ce » pas exposer sa vertu, que de » la priver de l'asile qu'elle a ren- » contré auprès de moi ? J'avois » même pensé qu'elle ne vous » déplaisoit pas, & comme je » sçais qu'elle est bien née, j'a- » vois eu sur cela quelques idées » pour son établissement dont je » vois bien qu'il faut me dépar- » tir. » M. Fournier m'interrom- pit, pour m'assurer que la jeune Kiten ne devoit les égards qu'il avoit eus pour elle qu'à l'affec- tion qu'elle avoit montrée pour moi ; il me fit de nouvelles pro- testations, qu'ayant osé pren- dre pour moi une passion trop vive, mais en même temps si propre à flatter sa vanité, ja- mais rien ne seroit capable de

l'en diſtraire : il ajoûta même, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'eſpérer que ſa conſtance me toucheroit un jour, ſur-tout lorſque par des éclairciſſemens qu'il étoit en état de me donner, il m'auroit prouvé qu'il étoit de famille noble, quoique peu avantagé de la fortune. Malgré cette perſécution je ne pus me réſoudre à flatter ſes eſpérances; mais les ménagemens, dont je crus devoir uſer en cette occaſion avec M. Fournier, autant pour mes propres intérêts que par reconnoiſſance pour les ſervices que j'en avois reçus, ne laiſſerent pas de le ſéduire, & m'expoſerent à une longue & cruelle perſécution. Quelque ſoin que je priſſe dans la ſuite d'avoir preſque toujours Kiten

auprès de moi, Monſieur Fournier profita ſi bien de tous les inſtans où j'étois obligée de m'en priver, que pendant près de deux ans il ne laiſſa échapper aucune occaſion de me perſécuter de ſon amour, de ſes prétentions & des preuves de ſa prétendue nobleſſe. Ce ſupplice que j'avois tourné long-tems en plaiſanterie, me devint enfin inſupportable; je ne pus le cacher à la jeune Kiten: elle reçut ma confidence aſſez froidement, & me dit avec une ſorte de dépit, qu'elle s'étoit aſſez apperçue des ſentimens de M. Fournier pour moi. Cette ſécheréſſe dans ſa réponſe ne me fit ſoupçonner qu'un peu de jalouſie de ſa part, dont je crus pouvoir aiſément la guérir; mais cette confiance que j'a-

vois eue pour elle me devint bientôt funeste. Avant de vous rendre compte de cette malheureuse catastrophe qui changea tout-à-coup ma destinée, je dois vous instruire d'un événement singulier qui ne contribua pas peu sans doute à la précipiter. Il y avoit déja trois ans & quelques mois que je vivois chez Fournier, tantôt à Paris, tantôt à la petite campagne que nous avions toujours dans le voisinage; un jour que j'étois à la Messe aux Jacobins, & que j'avois Kiten auprès de moi, j'apperçus un Ecclésiastique qui sembloit me considérer avec attention: sa curiosité excita la mienne; mais quoique j'eusse quelqu'idée de sa figure, je ne pus me rappeller où j'avois pû le voir. La Messe

étant finie, cet homme s'approcha de moi, & me dit à demi-bas, sans faire attention que Kiten pouvoit l'entendre, » Me » trompai-je, Madame? N'est-» ce pas à Madame Fournier, » qui avoit épousé le Comte de » Limeuil en Angleterre, que j'ai » l'honneur de parler? C'est, lui » répondis-je, à la malheureuse » Comtesse de Limeuil, mais » non pas à Madame Fournier, » que vous parlez; je n'ai d'au-» tre liaison avec M. Fournier » que de loger dans sa maison: » mais d'où, s'il vous plaît, ai-je » l'honneur de vous être con-» nue? Je vous en instruirai, » Madame, continua l'Ecclé-» siastique; & s'il est vrai que » vous ne soyez pas mariée avec » Fournier, comme il le débite,

» j'ai des choſes de la derniere
» importance à vous apprendre:
» daignez vous trouver ici ſeule
» d'aujourd'hui en huit, à neuf
» heures du matin; je vous inſ-
» truirai de tout ce que vous
» ignorez ſans doute.» J'avois
tant d'impatience de ſçavoir ce
qu'il devoit m'apprendre, que
je lui propoſai de venir chez
moi ſur le champ. » Non, Ma-
» dame, me dit-il, en me quit-
» tant avec précipitation; Four-
» nier pourroit me perdre: c'eſt
» moi qui vous ai mariée à Lon-
» dres; trouvez-vous ici ſeule
» au jour & à l'heure convenue,
» vous en ſçaurez davantage.»
Il partit comme un éclair, &
me laiſſa, comme vous devez
le penſer, une extrême curioſi-
té pour le rendez-vous qu'il

m'avoit donné. En retournant chez moi, je voulus en vain donner le change à Kiten sur cette entrevûe que le hazard m'avoit procurée ; je commençois à prendre moins de confiance en elle : elle feignit de croire ce que j'imaginai de lui dire ; mais sans doute elle avoit entendu notre conversation. Elle ne m'en fit rien paroître ; si elle en instruisit Fournier, comme je le dois présumer, il eût l'adresse de le dissimuler si bien que je ne pus m'en appercevoir. J'étois arrivée à la veille du jour où je devois voir l'Ecclésiastique de qui j'espérois recevoir des lumieres si intéressantes sur mon sort, quand Fournier, d'un air inquiet & allarmé, entra dans ma chambre

une Lettre ouverte à la main. Kiten étoit près de moi; il me pria de la faire retirer, ayant, disoit-il, des choses de la derniere conséquence à m'apprendre: celle-ci n'attendit pas mon ordre, elle nous laissa seuls; alors il me présenta cette Lettre qu'il tenoit, & me dit qu'il venoit de la recevoir. Voici, ma chere Cecile, ce qu'elle contenoit à peu près: car il eut soin de me la reprendre.

» J'ai sçû, Monsieur, que » Madame la Comtesse de Limeuil étoit retirée chez vous: » j'ai même vû cette Dame à la » Messe il y a quelques jours, & » je lui avois donné pour demain » un rendez-vous, dans lequel » je comptois l'instruire de tou» tes les perfidies du faux Comte

» de Limeuil qui nous a séduits
» l'un & l'autre ; mais je viens
» d'apprendre que la famille de
» ce lâche séducteur a décou-
» vert la retraite de la malheu-
» reuse Comtesse de Limeuil, &
» que sur une Lettre de cachet
» qu'on a eu le crédit d'obtenir,
» on se dispose à la faire enle-
» ver demain de chez vous.
» Quoi que me coûte la confi-
» dence que je me vois forcé de
» vous faire, par le danger que
» vous pouvez me faire courir
» moi-même, je vous crois le
» cœur trop bon pour vouloir
» me perdre, & ne pas faire les
» derniers efforts pour arracher
» cette innocente victime à la
» fureur d'une famille puissante,
» dont les persécutions ne fini-
» roient peut-être qu'avec la vie

» de la malheureuſe Comteſſe.»

Ce revers inopiné vint d'autant mieux à bout de toute ma conſtance, que je le crus réel; mon déſeſpoir, la crainte de tomber entre les mains d'ennemis puiſſans, tout me porta à me livrer aveuglément aux conſeils que mes larmes & mes ſoupirs plus que mes paroles demandoient au perfide Fournier: le traître jouit de toute ma douleur; il feignit d'y être ſenſible, & n'eut point de peine à me réſoudre malgré la rigueur de la ſaiſon à partir le ſoir même pour me retirer à ma maiſon de campagne, où il m'aſſura que je ſerois du moins pendant quelques jours en ſûreté, d'autant plus que j'y étois connue ſous un nom qui pouvoit me dérober

aux pourſuites de mes ennemis. Hélas ! par cette démarche je me livrois moi-même à la merci des ſeuls ennemis que j'euſſe alors, ſelon toute apparence, à redouter.. Ce fut dans les premiers jours de Janvier que je me ſauvai dans cette maiſon. Fournier m'y laiſſa le ſoir même avec Kiten, & me recommanda ſur-tout de la lui renvoyer le lendemain matin, tant pour que ſa préſence empêchât de ſoupçonner ma retraite, que pour me rapporter le ſoir les nouvelles de ce qui ſe ſeroit paſſé, office que nous ne devions confier qu'à elle. Par un bonheur qui me devint bien eſſentiel dans la ſuite, j'avois apporté à ma campagne tout ce qui étoit à mon uſage, & j'avois

pris avec moi mes papiers & mon argent. Comme ma dépense avoit été trés-modérée, & que Fournier m'avoit toujours payée exactement, j'avois en or près de dix mille francs de mes épargnes, depuis que j'étois partie de Calais: vous n'en serez point étonnée, ma chere Cecile, lorsque vous vous souviendrez qu'en donnant cinquante mille livres à Fournier, je retins sur le produit de mes quinze cens guinées, & sur le prix de mes diamans près de sept mille livres, & que j'en avois reçû onze mille de la rente que me faisoit Fournier. D'ailleurs je n'avois guères dépensé plus de deux mille livres par an; & je vous avouerai que je ne ménageois ces épargnes que dans

le dessein de pouvoir faire assez de bien à la jeune Kiten, pour engager un jour Fournier à l'épouser, & me les attacher tous deux pour le reste de ma vie: vous verrez dans un moment quelle fut la récompense d'un dessein, je puis le dire, plus généreux qu'il ne convenoit à ma situation. Vous jugez aisément, ma chere Cecile, qu'avec d'aussi grands sujets d'inquiétudes, que ceux qui m'avoient fait quitter Paris, je ne passai pas une nuit bien tranquille: le lendemain à mon reveil je fis partir Kiten; je l'embrassai, les larmes aux yeux, en la priant de revenir le plûtôt qu'il lui seroit possible, & de se bien informer de tout ce qui se passeroit pour m'en rendre un compte fidéle:

je lui promis de la récompenser si bien dans la suite des soins qu'elle prenoit pour moi, qu'elle auroit lieu d'être contente de m'avoir servie ; elle se sépara de moi moins touchée que je n'aurois pensé qu'elle dût l'être, & se contenta de me dire que M. Fournier avoit pris ses mesures si à propos que je n'avois rien à craindre : je passai tout le jour dans ma chambre accablée de la plus mortelle inquiétude, & ce ne fut que bien tard que je reçus un billet de Fournier par un Commissionnaire inconnu. Voici ce que contenoit ce billet.

» Ma maison a été investie
» tout le jour, & l'est encore:
» je n'ai pas jugé à propos de
» vous renvoyer Mademoiselle
» Kiten, dans la crainte qu'on

» ne l'arrêtât elle-même, ou
» qu'on ne la suivît. Si l'on fait
» encore demain la même ma-
» nœuvre, je serai dans l'impos-
» sibilité de vous donner de
» mes nouvelles; mais n'ayez au-
» cune inquiétude, j'ai déja ré-
» pandu le bruit que vous vous
» étiez sauvée aux pays étran-
» gers, on se lassera de vous
» chercher en vain : en chan-
» geant de nom & de demeure,
» vous échapperez facilement
» aux recherches qu'on pour-
» roit faire; comptez sur moi,
» Madame, &c.

Telles furent les dernieres nouvelles que je reçus de Fournier : je passai deux jours dans les plus cruelles inquiétudes; je n'avois auprès de moi qu'un bon Paysan qui faisoit mon jar-

din, & sa femme, qui s'efforçoient en vain de me consoler : je ne m'étois point couchée dans l'espérance de voir arriver Kiten, ou quelqu'un de la part de Fournier. Enfin le quatriéme jour de ma retraite commençoit à peine à luire, quand je priai mon Jardinier, qui étoit un homme assez adroit, d'aller s'informer de ce qui pouvoit être arrivé chez Monsieur Fournier: je lui recommandai sur-tout de ne parler de moi à qui que ce soit qu'à Fournier, ou à Kiten, & que si d'autres l'interrogeoient sur ce que j'étois devenue, il parût absolument l'ignorer. Ce bon-homme partit avec zèle, & ne me laissa pas au plus trois heures dans l'impatience de sçavoir ce que je n'aurois jamais

imaginé qu'il dût m'apprendre. En un mot, ma chere Cecile, Fournier étoit disparu depuis trois jours; il avoit pris la poste avec Kiten, & il avoit publié dans tout son voisinage, que m'ayant épousée en secret, il alloit me rejoindre à quelques lieues de Paris pour passer avec moi dans les Isles de l'Amérique. Cette accablante nouvelle me jetta dans un désespoir que j'aurois peine à vous représenter par mes paroles: je passai quelques jours dans les larmes, tantôt m'arrêtant à la résolution violente de suivre Fournier, tantôt effrayée des dangers, & persuadée de l'inutilité d'une pareille entreprise, n'ayant pour tout conseil qu'un pauvre Paysan & sa femme, plus propres

à s'affliger avec moi qu'à m'inspirer un parti raisonnable. Ce fut pourtant dans la simplicité de leurs avis que je trouvai l'unique ressource à des maux si pressans, & la seule consolation qui fût capable d'en adoucir l'amertume. » Hélas, Madame, » me disoient ces bonnes gens, » il faut bien vous soumettre » aux ordres de la Providence, » & vous jetter dans les bras du » Seigneur qui ne vous abandonnera point. „ Ces paroles qu'ils me répéterent souvent, firent à la fin une forte impression sur mon ame; je devins plus tranquille. Un grand événement que j'avois appris quelques jours avant ma retraite à la campagne, en se présentant à ma mémoire, acheva de me

donner & de consolantes lumieres, & de plus douces espérances dans ma triste situation. Le Roi & la Reine d'Angleterre venoient de sacrifier leur Trône à la Religion que j'avois embrassée ; ils s'étoient réfugiés en France, & ils étoient arrivés depuis peu à Saint-Germain en-Laye. Un abandon si généreux, une conduite si édifiante ne me laisserent plus sentir que la médiocrité de mes pertes, & me rendirent tout le courage dont j'avois besoin pour les supporter. Ces idées me conduisirent insensiblement à prendre quelqu'espoir dans les bontés dont la Reine d'Angleterre m'avoit honorée à Londres ; je pensai que faisant profession de la Religion Catholique à laquelle elle

venoit de faire un ſi grand ſacrifice, elle ſeroit touchée de mon état, & pourroit oublier en ma faveur les injures de ma famille. Il eſt vrai que j'avois peine à me réſoudre de paroître à ſes yeux, & que je fus longtems à m'y déterminer : mais enfin je ne devois plus jouir de ma maiſon de campagne que juſqu'à Pâques; & malgré le peu de dépenſe que j'y faiſois, je n'étois plus en état de la ſoutenir: il falloit néceſſairement que je trouvaſſe un aſile, & je ne me flattai point en vain de le trouver dans la compaſſion de la Reine d'Angleterre. J'allai donc à Saint-Germain; je me jettai aux genoux de cette Princeſſe, comme elle retournoit de la Meſſe à ſon appartement: j'étois

j'étois cachée dans mes coëffes baissées, & je lui présentai un Placet qui contenoit seulement ce peu de mots :

» La malheureuse fille de Mi-
» lord Carington embrasse les
» genoux de Votre Majesté :
» elle est Catholique, & dans
» l'état le plus douloureux & le
» plus misérable ; elle supplie
» Votre Majesté de lui accor-
» der un moment d'audience
» particuliere, craignant sur-
» tout de rougir, aux yeux de
» votre Cour, de la misere où
» elle se trouve : le secours qu'el-
» le demande à Votre Majesté
» ne lui sera point à charge, &
» elle ose l'attendre de son im-
» mense charité.

Le premier mouvement de la Reine, qui s'étoit arrêtée avec

bonté pour lire mon Mémoire, fut une exclamation ; puis s'étant retenue avec cette prudence qui sied si bien dans ces occasions aux ames véritablement généreuses, elle m'ordonna de la suivre jusques dans un cabinet où elle eut la bonté de s'enfermer seule avec moi. Je ne vous rendrai point compte, ma chere Cecile, de tout ce que cette Princesse daigna me dire de tendre & de touchant sur ma situation : je ne lui cachai point que j'avois été séduite, trompée, & enfin abandonnée par le faux Comte de Limeuil qu'elle avoit vû à sa Cour ; je lui appris enfin que je venois d'être de nouveau trahie & volée par un homme, dans lequel le prétendu Comte de Limeuil

m'avoit engagé lui-même de mettre toute ma confiance. Elle s'attendrit au récit de mes malheurs, & me dit que puisque Dieu s'étoit servi de toutes ces rudes traverses pour éclairer mon ame de ses célestes vérités, je devois le benir & me soumettre à ses ordres : elle ajouta qu'elle ne craignoit point de se proposer elle-même pour modéle de la résignation à laquelle elle m'exhortoit ; & me demanda enfin quel parti je souhaitois prendre, en me laissant entrevoir que celui de la retraite dans une Maison religieuse étoit le seul qui me convînt. Je lui avouai que j'y étois résolue, mais que j'avois peine à me déterminer à y prendre les derniers engagemens ; que malgré l'abandon du

faux Comte de Limeuil, je ne me croyois point en état de disposer de moi. La Reine m'écouta avec une bonté infinie, & ne put s'empêcher d'applaudir à mes sentimens : je lui dis qu'il me restoit assez des débris de ma médiocre fortune, pour n'être point à charge à la maison qu'elle voudroit bien me choisir elle-même ; que j'avois encore dix mille francs, que je sacrifierois de tout mon cœur pour m'assûrer une retraite pour le reste de ma vie. Cette Princesse fut contente de mes dispositions, & m'ordonna de revenir la voir huit jours après ; qu'elle espéroit que dans ce tems elle auroit pris toutes les mesures nécessaires pour ce que je paroissois souhaiter. En effet,

ma chere Cecile, je retournai à Saint Germain au jour que cette Princesse m'avoit donné, & j'appris d'elle qu'elle avoit tout arrangé pour me faire recevoir à Haute-Bruyere de la façon dont je le desirois ; elle fit appeller le Pere I...... qui outre les recommandations de la Reine, m'offrit encore son crédit auprès de la Prieure de cette Maison : la Reine ajouta qu'elle ne jugeoit point à propos de me présenter au Roi son Mari. » Vous êtes, me dit-elle, » trop jeune & trop belle ; je » craindrois qu'il ne s'opposât à » la sainte résolution que vous » prenez : ou peut-être le nom » de Milord Carington votre » pere ne seroit pas d'une bon-» ne recommandation auprès

» de lui : il vaut mieux qu'il i-
» gnore votre destinée ; soyez
» sûre, ma chere Mileidy, que
» j'en prendrai soin. « Elle me fit l'honneur de m'embrasser, & me remit entre les mains du Pere I...... pour prendre avec lui les mesures nécessaires pour mon départ : je ne lui demandai que quinze jours pour mettre ordre à mes affaires ; & comme il s'offrit à me conduire lui-même à Haute-Bruyere, je lui promis de me rendre à Saint Germain pour en partir avec lui. De retour à ma petite maison, je ne perdis pas un moment à régler le peu d'affaires que j'avois, qui ne consistoient qu'au payement du loyer de ma maison, des gages de mon Jardinier, & de quelques

petites dettes particulières ; je me rendis ensuite au jour marqué à Saint Germain : j'eus encore le bonheur d'y saluer la Reine, & dès le lendemain je partis dans un de ses carrosses avec le Pere I........ qui me présenta de la part de cette Princesse à la Prieure. J'en fus reçue avec toute la bonté que je pouvois desirer ; elle étoit déja instruite de mes sentimens, & le Pere I...... avant de partir, dressa lui-même le projet de nos conventions. Je donnois à la Communauté huit mille livres, que je lui laissois en cas que je sortisse de la Maison, sans qu'elle fût tenue de m'en faire la rente : je demandai à prendre l'habit des Sœurs Converses ; dans lequel la Maison s'obli-

geoit de m'entretenir, ainsi que de me loger & nourrir dans l'intérieur de la maison ma vie durante ; la Communauté s'engageoit aussi, en cas qu'elle ne voulût point me garder dans la suite, à me faire pendant ma vie quatre cens livres de rente. Lorsque tous ces arrangemens furent arrêtés, le Pere I.... me remit un nouveau gage des bontés de la Reine ; c'étoit un brevet d'une pension de trois cens livres, dont Sa Majesté entendoit que je jouisse pour mes besoins particuliers : je priai le Pere I.... de se charger de mes actions de graces pour cette Princesse, & vecus depuis avec mes cheres Religieuses dans une paix qui eût eu pour moi bien des charmes, si elle n'avoit souvent

été interrompue par le souvenir de mes triſtes avantures, & ſurtout par celui du Comte de Limeuil. J'avoue à ma honte, ma chere Cecile, qu'il m'a ſouvent coûté bien des larmes : vous aurez peut-être peine à le croire ; mais votre arrivée à Haute-Bruyere y apporta le plus doux changement à la triſteſſe de mon ſort : j'ai trouvé dans mon attachement pour vous, un dédommagement que je ne pouvois trouver ailleurs ; votre tendre amitié pour moi ſembla me rendre plus que je n'avois perdu. J'aurois volontiers ainſi fini mes jours, ignorée de toute la terre, & ſatisfaite de jouir pour toute fortune de la tendreſſe d'un cœur comme le vôtre, ſi la Reine d'Angleterre allarmée de la

grande maladie dans laquelle vous m'avez rendu tant de ſoins, ne m'eût envoyé ſon Médecin, & ne lui eût appris mon ſort: celui-ci me fit trop ſentir qu'il en étoit inſtruit, pour que je puſſe lui en faire miſtére; il ne l'a point caché au Roi ſon Maître, & c'eſt ce qui a fait naître à ce Prince le deſir de me voir dans les derniers momens de ſa vie. Ce fut dans cette triſte entrevûe qu'il me promit d'écrire à Milord Carington mon pere, tant pour l'engager à ſuivre mon exemple, que pour me remettre en grace avec lui: vous ſçavez de quelles douces conſolations pour moi cette Lettre a été le principe dans la perte que j'ai faite; & vous êtes actuellement auſſi inſtruite que moi-même de

tous les événemens d'une vie que je ne puis plus dire malheureuse, puisque j'ose me flater, ma chere Cecile, d'en passer les restes avec vous.

Elle finit ainsi le récit de ses avantures; je l'embrassai mille fois, & nous serions peut-être demeurées encore long-tems dans ce doux épanchement de notre mutuelle tendresse, si la Comtesse de Beaubourg ne fût montée elle-même à l'appartement de Mileidy Carington. Elle voulut bien nous faire ses excuses d'être venue nous troubler dans un entretien qui devoit avoir tant de charmes pour l'une & pour l'autre; mais elle nous dit qu'elle ne l'eût pas fait, si l'on ne l'avoit avertie qu'on me demandoit de la part de la

Marquiſe de Neuville, qui me prioit avec inſtance d'aller dîner chez elle. Il y avoit huit à neuf jours que je ne l'avois vûe, & inſtruite comme je l'étois des ſecrets de Mileidy Garington, je ne craignois plus d'y rencontrer le Marquis de Lombreuil : cependant je fis ſemblant de me déterminer avec peine à quitter la Comteſſe & ma chere Mileidy ; elles me preſſerent ſi fort elles-mêmes de me rendre à l'invitation de la Marquiſe dont le carroſſe m'attendoit à la porte, que je feignis de me laiſſer perſuader, tandis que j'avois un ſecret plaiſir d'y conſentir. Je m'ajuſtai à la hâte, & me rendis chez la Marquiſe : j'eſſuyai d'abord ſes reproches ſur le tems que j'avois été ſans la

voir; je lui demandai à mon tour des nouvelles du Marquis de Lombreuil, & s'il avoit enfin découvert l'auteur de la Lettre anonyme dont il nous avoit parlé. » Oui, Mademoiselle,
» me dit la Marquise... il l'a vû
» il y a deux jours, & il doit
» l'amener ici aujourd'hui; c'est
» précisément celui qui l'a ma-
» rié à Londres, qui étoit alors
» Aumônier du Maréchal de
» Lorges; & qui en a été chassé
» pour cette même avanture:
» c'est pour m'aider à vaincre
» les scrupules que le Marquis
» s'obstine à conserver, mal-
» gré le rapport de cet hom-
» me, que je vous ai fait prier
» de venir dîner avec moi. « Il étoit à propos que je sondasse le cœur de la Marquise avant de

voir le Marquis : je ne crus pas devoir différer à l'éclaircir sur le sort de Mileidy Carington ; mais je balançois encore sur la façon de la préparer à une nouvelle qui alloit renverser ses espérances, lorsqu'on annonça le Marquis de Lombreuil. Il entra sur le champ avec l'Aumônier qu'il présenta à la Marquise ; & comme il m'apperçut près d'elle, » c'en est fait, Madame, » dit-il en lui adressant la parole : » vous avez voulu que Made-» moiselle elle-même abandon-» nât le parti de l'ingrate Mi-» leidy ; vous lui avez appris » sans doute ce que Monsieur » m'a rapporté de la fuite de » cette malheureuse femme, » & des soupçons bien fondés » qu'on a eus de son mariage

» avec le misérable Peintre à qui
» je l'avois confiée. «

La Marquise l'assûra que j'arrivois dans le moment, & qu'elle ne m'avoit instruite de rien ; je lui dis la même chose, & je le priai de trouver bon que l'Aumônier qui étoit présent, nous dît lui-même ce qu'il sçavoit de la destinée de Mileidy Carington : il y consentit ; il pria cet Ecclésiastique de nous répéter les choses qu'il lui avoit dites ; & voici ce qu'il nous rendit.

» Peu de jours après que je
» fus arrivé de Londres à Paris
» avec Monsieur le Maréchal
» de Lorges, M. le Comte de
» Lombreuil, pere de M. le Mar-
» quis de Lombreuil, qui étoit
» instruit exactement par le sieur
» Fournier des démarches de

» M. ſon fils, l'étoit auſſi de ſon
» mariage avec la fille de Mi-
» lord Carington, & ſçavoit que
» c'étoit moi qui en avois fait
» la cérémonie ; il s'en plaignit
» à M. le Maréchal, qui me
» chaſſa de ſa maiſon : la crainte
» que cette affaire ne fût ſui-
» vie & que je ne m'y trou-
» vaſſe enveloppé, m'obligea
» de quitter Paris, & de me re-
» tirer dans une Province éloi-
» gnée où je paſſai près de trois
» ans, ſans oſer retourner à
» Paris. Enfin croyant cette af-
» faire aſſoupie, j'y revins ; il
» y avoit peu de tems que j'y
» étois, lorſque je rencontrai
» la fille de Milord Carington
» avec une autre jeune perſon-
» ne : comme je l'avois peu vûe,
» je craignis de m'être trompé ;

» je les suivis, & les vis entrer
» à l'Eglise des Jacobins de la
» rue Saint Honoré. Je les ob-
» servai ; & plus je voyois Milei-
» dy Carington, plus je me
» persuadai que je ne me trom-
» pois pas : après m'être assûré
» plusieurs fois sur le rapport
» de mes yeux que c'étoit elle-
» même ; je voulus sçavoir où
» elle logeoit, & je la suivis un
» jour jusques chez elle ; dès
» qu'elle fut entrée, je m'en
» informai dans le voisinage ;
» & j'appris que c'étoit une An-
» gloise qui logeoit depuis trois
» ans avec M. Fournier qui l'a-
» voit amenée d'Angleterre, &
» l'avoit épousée ; mais que son
» mariage étant encore caché,
» elle portoit un autre nom
» qu'on me dit, & que je n'ai

» point retenu : on me dit au
» reste qu'elle menoit une vie
» exemplaire, qu'elle sortoit
» rarement, & ne voyoit per-
» sonne. Ces nouvelles aug-
» menterent ma curiosité ; j'é-
» piai de nouveau l'occasion de
» la voir à la Messe, n'osant
» paroître chez M. Fournier,
» qui en trahissant le secret de
» Monsieur le Marquis, avoit
» causé ma propre disgrace.
» Je ne tardai pas à rencon-
» trer Mileidy dans l'Eglise des
» Jacobins : je m'approchai
» plus près d'elle ; je la consi-
» dérai plus attentivement ; je
» m'apperçus qu'elle me consi-
» déroit elle-même : ne doutant
» plus que ce ne fût elle, j'o-
» sai l'aborder, & l'ayant saluée
» sous le nom de Madame Four-

» nier, elle parut s'en offen-
» ſer, & me nia fermement
» qu'elle fût ſa femme, en m'aſ-
» ſûrant qu'elle étoit toujours
» la Comteſſe de Limeuil. Com-
» me elle n'étoit pas ſeule, &
» que ce qu'elle m'apprenoit me
» fit naître quelques ſoupçons,
» je me contentai de lui don-
» ner un rendez-vous dans la
» même Egliſe, où je la priai
» de venir ſeule, & je lui dis
» qu'alors je l'inſtruirois de bien
» des choſes qu'elle pouvoit i-
» gnorer. Elle me preſſa de ve-
» nir chez elle ſur le champ;
» mais je craignois toujours de
» rencontrer Fournier; je per-
» ſiſtai à remettre notre entre-
» tien à la huitaine: & en me
» faiſant connoître à elle pour
» celui qui l'avoit mariée à

» Londres, je lui fis assez com-
» prendre l'intérêt que j'avois
» à ne paroître point dans la
» maison de Fournier. Je ne
» manquai pas de me trouver
» aux Jacobins au jour mar,
» qué; mais j'y attendis en vain
» la Comtesse de Limeuil : j'y
» retournai encore inutilement
» trois jours de suite; enfin é-
» tonné de ne la point apper-
» cevoir, je me hazardai d'al-
» ler m'informer à sa maison
» de ce qui pourroit lui être ar-
» rivé, & j'appris par quelques
» voisins qu'elle étoit partie
» depuis quatre jours, & que
» M. Fournier & sa femme de
» chambre étoient partis deux
» jours après pour aller les re-
» joindre; que leur dessein é-
» toit, à ce que l'on avoit ap-

» pris de Fournier lui-même,
» de passer à la Jamaïque : on
» me confirma le mariage de la
» malheureuse Mileidy avec M.
» Fournier. Cependant j'avoue
» que j'eus peine à me le persua-
» der ; la franchise avec laquel-
» le Mileidy m'assura le con-
» traire, la confiance même qui
» l'engagea à me proposer de la
» suivre chez elle, en un mot
» l'idée avantageuse que j'avois
» prise de la noblesse de son ca-
» ractère & de sa vertu, tout me
» porta à douter qu'elle eût pu
» s'avilir elle-même par une si
» indigne alliance...... En vé-
» rité, Monsieur, dit la Marqui-
» quise en interrompant l'Aumô-
» nier, vous me permettrez de
» vous dire qu'il y a plus de cha-
» rité que de jugement dans

» l'opinion que vous voulez bien
» avoir de votre Mileidy : pou-
» vez-vous imaginer de bonne
» foi, que si elle n'eût point
» épousé son Peintre, elle eût
» jamais consenti à passer avec
» lui dans l'Isle de Jamaique ?
» Qu'en pensez-vous vous-mê-
» me, Mademoiselle, continua-
» t-elle en s'adressant à moi ? c'est
» à votre vertu, c'est à votre
» propre sentiment que j'en ap-
» pelle. « Je me trouvai en ce
moment dans le plus grand em-
barras : je voulois ménager la
Marquise ; je comptois sur la
droiture de son cœur, & je sou-
haitois surtout que le Marquis
reçût par elle-même & la nou-
velle que j'avois à lui apprendre,
& les conseils que l'équité ne
pouvoit manquer de lui dicter.

Après avoir réfléchi un moment, » Madame, lui dis-je, dans la » réponſe que vous voulez bien » attendre de moi, il y a peut-» être des choſes que je ne dois » dire qu'à vous ſeule: ſi Mon-„ ſieur le Marquis veut bien me „ le permettre, ſouffrez que „ nous paſſions un inſtant dans „ votre cabinet; j'y aurai, je „ crois, plus de liberté de vous „ dire mes véritables ſenti-„ mens. " La Marquiſe en fit la politeſſe à ces Meſſieurs, qui ſe retirerent eux-mêmes dans une autre piéce. Dès que je fus ſeule avec la Marquiſe, » ah, „ Madame, lui dis-je, en vou-„ lant me jetter à ſes genoux, „ pardonnez-moi le miſtère que „ je vous ai fait depuis huit „ jours touchant le ſort de la

„ malheureuse Mileidy Carington : j'en suis instruite ; mais „ j'ai eu de si fortes raisons „ d'en garder le secret, que „ vous ne pourrez m'en sçavoir „ mauvais gré : . . . . . Quoi ! reprit la Marquise étonnée, „ quoi ! vous sçauriez des nouvelles de cette femme ? . . . . . „ Oui, Madame, lui répondis-je : je sçais ses malheurs, je „ connois sa vertu, je la connois elle-même ; elle n'a jamais „ épousé Fournier, elle n'a point „ fui avec lui ; elle est toujours „ restée fidelle au Comte de Limeuil : Fournier ne s'est pas „ contenté de la persécuter, „ il lui a enlevé sa fortune ; il „ est allé la partager sans doute avec une jeune Angloise „ qui servoit la malheureuse

Mileidy,

„ Mileidy, & je puis vous don-
„ ner pour témoin & pour ga-
„ rand de ce que j'avance la
„ Reine d'Angleterre elle-mê-
„ me, qui n'a jamais cessé de
„ protéger ici cette malheu-
„ reuse victime de l'amour con-
„ jugal & de la Religion.......
„ Ciel! que m'apprenez-vous,
„ Mademoiselle, me dit la Mar-
„ quise, & que je vous suis o-
„ bligée de n'avoir voulu faire
„ cette confidence qu'à moi!
„ De grace, n'en parlez point
„ au Marquis, que nous n'ayons
„ pris ensemble les mesures que
„ vous jugerez vous-même
„ convenables pour leur réu-
„ nion: car vous serez con-
„ tente de moi; & je vous de-
„ mande pour unique faveur,
„ que le Marquis puisse rece-

des divers incidens de la vie d'une personne si respectable & si malheureuse; elle admira le bonheur des circonstances qui me l'avoient fait connoître, & qui me mettoient en état de payer tout l'attachement qu'elle avoit eu pour moi: „ Vous allez bien „ réparer tous ses malheurs, „ me dit-elle, en lui rendant „ ce qu'elle a si fidelement ai- „ mé. " Après avoir examiné ensemble plusieurs moyens de ménager cette agréable surprise dont nous nous attendrissions d'avance pour deux personnes si cheres, la Marquise se rappellant ce que je lui avois dit des bontés de la Reine d'Angleterre pour Mileidy Carington, me fit penser que ce seroit dérober à cette Princesse

une satisfaction bien touchante, que de lui envier le plaisir de réunir elle-même deux cœurs dont elle avoit vû naître les premiers sentimens à Londres au milieu de sa Cour. J'applaudis de tout mon cœur à cette pensée, & nous nous donnâmes réciproquement la Marquise & moi parole de garder un secret inviolable sur les connoissances qui nous étoient devenues communes ; mais la Marquise impatiente de connoître Mileidy Carington, car je ne lui avois point caché qu'elle étoit arrivée la veille chez la Comtesse de Beaubourg, voulut absolument m'y reconduire elle-même. La Comtesse & la Marquise s'étoient déja rencontrées ; elles souhaitoient de se connoître &

elles n'en attendoient qu'une occasion : celle de me ramener parut suffisante à la Marquise, elle la saisit. Nous arrivâmes donc ensemble chez la Comtesse de Beaubourg : comme j'étois avec la Marquise, je me chargeai de l'annoncer moi-même ; ensorte que Mileidy Carington n'eut pas le tems de se retirer. La Marquise la dévora des yeux ; elle fut reçue de la Comtesse avec cette politesse noble qui accompagnoit toutes ses actions dans la société : la visite ne fut pas longue ; je voulus reconduire la Marquise jusqu'à son carrosse, elle ne put s'empêcher de s'écrier à demi bas en me quittant : „ Ah ! Ma-„ demoiselle, que Mileidy Ca-„ rington paroît aimable, &

„ que le Marquis est heureux!
Je supprime ici les reproches que me fit la Comtesse de l'avoir laissé prévenir par la Marquise, & ceux de Mileidy d'avoir contribué à la faire surprendre, & je passe aux objets de ces Mémoires qui m'intéressoient le plus alors. Dès que je me trouvai seule avec ma chere Mileidy, je lui demandai si elle ne comptoit pas aller bientôt à Saint Germain, & s'il n'étoit pas convenable que la Reine d'Angleterre fût instruite du changement qui étoit arrivé dans sa fortune; je lui marquai l'envie que j'avois de l'y accompagner. J'étois convenue avec la Marquise de l'avertir du jour que Mileidy auroit pris pour faire ce voyage,

& elle s'étoit bien promis d'engager le Marquis à nous y suivre ; elle étoit connue de la Reine, à laquelle elle alloit quelquefois faire sa cour. Mileidy me répondit qu'elle n'attendoit que l'arrivée de son frere pour remplir un devoir si pressant, & m'assura que rien ne lui feroit tant de plaisir que de m'avoir avec elle, & de me présenter à la Reine avec son frere. J'eus encore en ce moment quelques soupçons qu'elle desiroit secrétement de m'unir avec lui, & je fus un peu fâchée de lui avoir proposé de la suivre à la Cour de Saint Germain, par la crainte que j'eus qu'elle ne se servît de l'autorité de la Reine pour m'engager à une union que mon amour pour le Marquis de

Beaubourg m'eût rendu insupportable. J'avois reçu depuis peu deux de ses Lettres, par lesquelles il m'apprenoit le succès de nos armes en Italie, & qu'il avoit eu l'honneur de se trouver à toutes les actions glorieuses du Roi d'Espagne & de Monsieur le Duc de Vendôme: sa derniere m'avoit appris la fameuse bataille de Luzara; mais elle ne m'avoit point encore fait espérer son retour en France: j'avois toutes sortes de raisons de craindre qu'il ne passât encore l'hyver en Italie, & j'en redoutois d'autant plus les projets d'établissement, que je soupçonnois Mileidy d'avoir faits pour moi. L'arrivée de Milord Carington son frere à Paris, augmenta encore mes craintes &

mes ſoupçons. Il y avoit à peine dix jours que Mileidy y étoit, lorſque Milord Carington qui étoit arrivé chez le même Banquier chez lequel ſa Sœur avoit déja touché des fonds, inſtruit par lui de la demeure de la Comteſſe de Beaubourg chez laquelle il devoit trouver Mileïdy, vint lui cauſer la plus tendre & la plus agréable de toutes les ſurpriſes. J'étois avec elle, lorſqu'on lui annonça la viſite d'un étranger qui demandoit à la voir; ſon préſentiment fut plus vif que ſes doutes: „ Ah! s'é-„ cria-t-elle, c'eſt mon frere. “ Milord ne la laiſſa pas un moment en ſuſpens; il entra, il ſe précipita dans ſes bras: jamais reconnoiſſance ne fut plus tendre, & jamais on ne verſa de

larmes de joie si pure & si sensible : mon cœur fut aussi émû que les leurs ; que dis-je ? il fut allarmé par un sentiment inconnu que la présence de Milord sembloit y faire naître : on a peu vû d'hommes aussi bien faits ; & quant à sa figure, la ressemblance qu'il avoit avec sa Sœur étoit si parfaite, que je ne pourrois le peindre ici sans répéter ce que j'ai dit ailleurs de Mileidy, lorsque je la vis pour la premiere fois à Haute-Bruyere. Quelqu'intérêt cependant que m'inspirât Milord Carington dans ce premier moment, je sentis bientôt par le redoublement de mes craintes, qu'il laissoit mon cœur tout entier à l'amour que j'avois pour le jeune Marquis de Beaubourg.

Mileidy ne ſortit de ſon étonnement, & n'interrompit les careſſes qu'elle faiſoit à ſon frere, que pour me préſenter à lui; elle lui ordonna de me ſaluer comme la meilleure & la plus tendre amie qu'elle eût au monde: il obéit avec autant de graces que de reſpect; la diſcrétion m'avertit qu'ils devoient avoir mille choſes à ſe communiquer l'un à l'autre, & je pris ce prétexte pour deſcendre chez la Comteſſe de Beaubourg, à qui je mourois d'envie d'apprendre l'arrivée de Milord Carington. Je l'en trouvai déja inſtruite par ſes gens, devant qui les tranſports du frere & de la ſœur n'avoient pû ſe contraindre: elle me dit qu'elle ſeroit déja montée leur en faire compli-

ment, si elle n'avoit craint de mettre obstacle à un entretien dans lequel ils devoient avoir tant de choses à se dire. Ils prévinrent la Comtesse un instant après : Mileidy vint elle-même lui présenter son frere; la Comtesse parut charmée de le voir, & s'excusa de s'être laissée prévenir sur l'attention qu'elle avoit cru devoir apporter à ne les point interrompre dans une premiere entrevûe.

Je me dispenserai d'entrer ici dans une infinité de détails qui suivirent pendant quelques jours l'arrivée de Milord Carington à Paris, & les arrangemens qu'il étoit obligé d'y prendre. Comme un de ses soins les plus pressans devoit être d'aller à la Cour de Saint-Germain, & de remer-

tre au Roi Jacques III. la Lettre dont son pere mourant l'avoit chargé pour ce Prince, il ne tarda pas de prendre avec sa sœur les mesures convenables pour ce voyage : j'avois demandé à être de la partie ; ainsi je fus avertie de m'y disposer. Quand jaurois prévû tout ce qui devoit m'y arriver à moi-même, je n'aurois pas couru avec plus de plaisir porter cette nouvelle à la Marquise de Neuville : elle m'assura qu'elle avoit déja prévenu le Marquis de Lombreuil sur la nécessité où il étoit d'aller faire sa cour à Saint-Germain ; qu'après avoir éprouvé à Londres les bontés de la Reine d'Angleterre sous le nom du Comte de Limeuil, il étoit convenable qu'il allât lui en rendre gra-

ces, & s'excuser auprès d'elle des motifs qui l'avoient contraint à lui cacher son nom véritable. Elle me dit qu'elle l'avoit fait consentir à cette démarche, en feignant un motif qui l'intéressoit elle-même : ce motif étoit qu'ayant l'honneur d'être connue de la Reine d'Angleterre, elle ne pouvoit se dispenser de lui communiquer & de lui faire approuver les desseins qu'elle avoit pour lui, & dont elle ne doutoit pas que de sûres & promptes lumieres ne dussent hâter l'exécution. Nous devions partir le lendemain au soir, Mileidy Carington, son frere & moi, pour nous trouver le jour suivant au lever du Roi d'Angleterre, & ensuite à la Toilette de la Reine. La Mar-

quise me promit de prendre de si justes mesures, qu'elle y arriveroit au moment précis où sa présence y seroit nécessaire. J'eus quelque regret de partir pour Saint-Germain, sans avertir la Comtesse du changement que ce voyage alloit apporter dans l'état & dans la fortune de Mileidy Carington; mais j'avois promis le secret à la Marquise de Neuville, & j'étois sûre que la Comtesse me pardonneroit ce mystere, quand elle en apprendroit la cause & le succès. Nous nous rendîmes donc à Saint-Germain; & le lendemain matin Milord Carington se présenta seul au lever du Roi Jacques; il lui remit la Lettre de feu son pere: ce Prince, ainsi que nous le rapporta Milord

dans les appartemens où nous l'attendions Mileidy & moi, ce Prince, dis-je, fut extrêmement touché des marques du sincere repentir du pere, de son heureuse conversion au lit de la mort, & des promesses d'une fidélité éternelle de la part du fils; il l'assûra de sa protection & de ses graces. Dès que Milord Carington nous eut rejoint, & nous eut rendu compte en peu de mots des bontés dont le Roi Jacques l'avoit honoré, nous passâmes chez la Reine; Mileidy Carington lui présenta son frere. Cette digne Princesse les combla l'un & l'autre de louanges: elle daigna faire quelqu'attention à moi, & demanda à Mileidy qui j'étois. Celle-ci lui dit qu'elle avoit eu le bon-

heur de me connoître au Couvent de Haute-Bruyere, & que je lui avois procuré un asile honorable à Paris chez Madame la Comtesse de Beaubourg dont j'étois amie. La Reine fit ensuite diverses questions à Milord Carington sur l'état des affaires en Angleterre, & sembloit ne se point lasser de nous entretenir: j'attendois avec impatience l'arrivée de la Marquise de Neuville; elle vint enfin. Mileidy fut surprise de la voir; elle étoit entrée seule chez la Reine, & demanda la permission de lui parler un moment en secret. Je les observois, & mon cœur étoit dans une agitation terrible: j'entendis la Reine s'écrier, ô Ciel! que me dites-vous? Un moment après, elle ordonna à Mileidy

& son frere de passer dans un cabinet où elle les fit conduire; & sans doute sur ce que lui avoit dit la Marquise, elle me retint auprès d'elle : alors on conduisit le Marquis de Lombreuil en sa présence. Il se jetta aux genoux de la Reine : elle le releva avec bonté; elle écouta de même tout ce qu'il lui dit pour excuser la nécessité où il s'étoit trouvé de prendre un faux nom dans sa Cour : elle le questiona sur son affaire & sur les suites fâcheuses qu'elle avoit eues; & enfin elle fit semblant de le plaindre sur ce qu'il avoit été obligé, par la fuite de Milord Carington avec sa famille, de renoncer à une passion qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rendre heureuse. » Ah! Madame, s'é-

» cria le Marquis, ce sont de
» nouveaux crimes que Votre
» Majesté me reproche, & que je
» crains de ne pouvoir expier à
» ses pieds. » Il avoua alors qu'il avoit trop suivi les mouvemens de cette passion dont elle daignoit lui parler; qu'elle l'avoit porté à cacher la fille de Milord Carington aux justes poursuites qu'on faisoit alors contre sa famille; qu'il avoit osé l'épouser & la faire passer en France; que rien n'eût eu la force de l'en séparer, s'il n'avoit pas été arrêté à Calais, & enfermé pendant près de seize ans; que pendant ce tems il n'avoit pas eu de sa femme des nouvelles aussi avantageuses qu'il eût dû l'espérer; & que depuis qu'il avoit recouvré sa liberté, quelques

recherches qu'il eût pû faire, il n'avoit acquis que des lumieres fort incertaines de son sort; qu'il étoit même fort douteux qu'elle fût encore au monde. » Eh bien, » Marquis, répondit la Reine, » j'ai été plus heureuse que vous: » je sçais que Mileidy Carington » n'est point morte; je sçais qu'el» le vous a toujours été fidelle; » & j'ai des témoins si irrépro» chables de sa bonne conduite, » que je me flatte de vous met» tre au point de n'en pouvoir » douter.... Quoi! Votre Ma» jesté, dit seulement le Mar» quis également surpris, interdit » & confondu...... Oui, Mar» quis: je puis répondre moi» même de sa constance & de » sa vertu; mais avant de vous » en dire davantage, je veux

» sçavoir quel sort vous lui pré-
» parez..... Votre Majesté peut-
„ elle me le demander, répondit
» le Marquis ? Ah ! puisqu'elle
» est digne de mon amour, elle
» ne l'a jamais perdu. Pardon-
» nez-moi, Madame, continua
„ le Marquis, en s'adressant à la
» Marquise ; la force d'un pre-
» mier engagement est telle......
» Ne comptez plus pour rien
» ceux que vous avez espéré de
» prendre avec moi, Monsieur,
» interrompit la Marquise. Sa
» Majesté me permettra de la
» prendre ici à témoin que je
» vous rends toutes vos paroles,
» & que je vous redemande la
» mienne ; ce qu'Elle a la bon-
» té de vous apprendre ne vous
» laisse plus de liberté......... S'il
» est ainsi, Marquis, dit la Rei-

» he, il ne me reſte plus qu'à
» vous produire les Témoins,
» dont je vous ai parlé : voilà
» déja, Mademoiſelle, dit-elle,
» en me montrant à lui, qui peut
» vous aſſurer que Mileidy Ca-
» rington eſt toujours digne de
» vous. Quoi! Mademoiſelle, re-
» prit vivement le Marquis : je ne
» m'étonne donc plus!...... Ar-
» rêtez, Marquis, continua la
» Reine : ſon témoignage pour-
» roit encore vous laiſſer quel-
» ques doutes; allez donc, Ma-
» demoiſelle, & faites revenir
» ici les perſonnes avec qui vous
» y êtes entrée." Elle donna or-
dre en même tems à une de ſes
Femmes de m'accompagner; &
quoique je fuſſe extrêmement
agitée & tremblante, je volai
près de Mileidy & de ſon frère,

qui n'avoient pû rien entendre de ce qui s'étoit passé, & qui étoient fort inquiets des raisons qui avoient pû engager la Reine à vouloir que je fusse présente à son entretien avec la Marquise de Neuville. Mileidy qui ne sçavoit que penser de cette faveur, voulut me demander de quoi il étoit question; mais ayant appris que laReine ordonnoit qu'elle reparût en sa présence, elle se hâta de lui obéir. Elle fut à peine entrée à la Toilette de la Reine, que jettant les yeux sur le Marquis de Lombreuil qu'elle avoit peine à reconnoître, celui-ci fut si frappé de sa présence, qu'il ne put s'exprimer que par un cri qui le rappella tout-à-coup dans la mémoire de sa fidelle épouse;

se: Mileidy fut bientôt convaincue que son souvenir ne la trompoit point. » C'est entre les bras » du Comte de Limeuil que » Mademoiselle vous ramene, » lui dit la Reine. Je ne sçais si elle put l'entendre : car son saisissement fut tel, qu'elle tomba sans connoissance dans les bras de son frere & dans les miens. Le Marquis de Lombreuil oublia dans ce moment la présence de la Reine ; il se précipita aux genoux de sa femme, sans que cette grande Princesse en fût offensée. La voix d'un mari si cher, ses larmes, les noms tendres qu'il donnoit à Mileidy, sa bouche qu'il tenoit collée sur les mains d'une si tendre épouse, eurent plus de force pour la rappeller à la vie que

tous les élixirs qu'on y employoit en vain: quel touchant spectacle pour nous, pour tout ce qui étoit dans l'appartement de la Reine, pour cette Princesse elle-même! Son cœur sensible donna le signal d'un attendrissement auquel personne ne put se refuser; tout gardoit un profond silence. Les soupirs, les larmes, les sanglots furent quelque tems le seul langage qui se fit entendre. Enfin Mileidy, ou plûtôt la Marquise de Lombreuil revenue à elle-même, les yeux baignés de pleurs, se débarrassa de nous & du Marquis pour venir embrasser les genoux de la Reine: elle avoit peine à exprimer sa reconnoissance par ses paroles, & ce sentiment paroissoit bien plus vivement dans ses

actions. » Ce n'eſt point à moi, » ma chere Mileidy, lui dit la » Reine, que vous devez le bon- » heur dont vous allez jouir ; » c'eſt à cette jeune Demoiſelle » votre amie : c'eſt elle qui vous » rend un époux digne des ſen- » timens que vous lui avez tou- » jours conſervés. » A ce diſcours de la Reine, Mileidy ne put s'em- pêcher de jetter ſur moi des yeux pleins de tendreſſe & de joie ; mais ſe joignant au Mar- quis de Lombreuil qui s'étoit approché de la Reine, ils lui rendirent enſemble les actions de graces les plus touchantes : Mileidy ne pouvoit ſe laſſer de lui redire, que jamais ſa ſou- miſſion ni ſa fidélité ne pour- roient ſatisfaire à ce qu'elle de- voit à Sa Majeſté. » Pour ce qui

» est de Mademoiselle, continua Mileidy, en me regardant, » quoique je lui doive beaucoup, si Votre Majesté le permet, si elle me le pardonne, » je crois que je puis en ce moment m'acquitter envers elle.» Je frémis à ces paroles, & me rappellai tout ce que j'avois crains des desseins secrets de ma chere Mileidy sur Milord son frere & sur moi; elle ne s'apperçut point de mon embarras, & continua de la sorte: » Vous » me rendez mon honneur, ma » vie, mon époux, ma chere » Cecile: venez recevoir de la » main d'une mere bien tendre » un pere dont vous êtes digne, » un pere digne de vous.» Je ne puis dire quel effet ces paroles firent sur moi; la surprise, la

joie, l'amour, les larmes, tous mes ſentimens ſe confondirent : je ne perdis point connoiſſance ; mais mon ame hors d'elle-même voyoit, ſentoit tout ce qui ſe paſſoit autour de moi, ſans pouvoir s'aſſurer qu'elle y fût préſente : c'étoit un rêve, c'étoit une extaſe qui ne me laiſſoit de ſenſibilité que pour les perſonnes dont j'étois environnée ſans lui laiſſer la liberté de ſe replier ſur ſoi-même : je m'ignorois, j'étois attendrie, baignée de larmes ; mais ces larmes, cet attendriſſement n'avoient pour objet que le ſpectacle touchant dont j'étois frappée. Je paſſai ſucceſſivement dans les bras de ma mere, de mon pere, de Milord Carington, dans ceux même de la Reine,

ſans qu'il me fût permis de diſtinguer les différens degrés de ſentiment dont mon ame étoit pénétrée : tout ce qui ſe trouva chez la Reine en ce moment, & qui parut s'intéreſſer à mon ſort, ceux-mêmes qui par un mouvement de ſimple curioſité s'empreſſoient à s'approcher de moi, tous ſembloient avoir un droit égal à ma reconnoiſſance, à ma tendreſſe. En un mot, quoique je fuſſe touchée, je l'étois d'une façon ſi générale, que l'état où je me trouvois étoit à peine préférable à celui de l'indifférence ; il falloit un ſentiment plus vif, ou du moins plus diſtinct, pour diſſiper la confuſion de mes idées. L'amour en vint à bout : car je puis me rendre cette juſtice ; ce ne fut point

la vanité qui me fit trouver une secrette complaisance à passer du néant où je croyois être née, à l'éclat d'une naissance illustre : je n'envisageai dans cet heureux changement que le bonheur de me trouver digne du Marquis de Beaubourg ; cette pensée sembla me tirer d'un profond sommeil : tous mes sentimens eurent enfin la force d'éclater ; l'appartement de la Reine retentit en un moment de mille soupirs de tendresse, d'amour, d'amitié, de joie. Les doux noms de pere, d'époux, de mere, de fille se confondoient avec les larmes qu'ils faisoient répandre. Il sembloit à la tendre sensibilité que la Reine ne put refuser à une reconnoissance si touchante, qu'elle fût elle-mê-

me auſſi intéreſſée que nous l'étions, à l'événement qui venoit de nous faire oublier tous nos malheurs, en nous comblant des faveurs les plus douces & les plus cheres que le Ciel pût répandre ſur nous. Cette vertueuſe Princeſſe nous accabla tous de ſes plus tendres careſſes, & ne pouvoit ſur-tout ſe laſſer de me donner mille marques de ſes bontés. Ce fut au moment que je les recevois à ſes genoux, que la Reine apperçevant Milord Carington & la Marquiſe, qui tous deux également touchés de notre bonheur, s'étoient retirés de quelques pas & s'entretenoient enſemble: » Non, dit-elle, » il ne manqueroit rien à la ſatis» faction dont je jouis aujour» d'hui, ſi Mme la Marquiſe de

» Neuville, qui vient si géné-
» reusement de céder à Mileidy
» les droits qu'elle avoit sur le
» cœur du Marquis de Lom-
» breuil, vouloit recevoir un
» époux de ma main...... Ah!
» s'écria Mileidy Carington:
» Votre Majesté est trop bon-
» ne; j'ose pénétrer ses desseins,
» & lui dire qu'elle prévient
» mes vœux les plus ardens;
» mais pouvons-nous espérer
» mon frere & moi de mériter
» que ceux de Madame s'ac-
» cordent avec les nôtres? Ma-
» dame, reprit la Marquise en
» s'adressant à ma mere, la
» Reine a tout pouvoir sur moi;
» & je sens que pour refuser un
» choix qu'elle daigneroit me
» prescrire, il faudroit qu'il se
» rencontrât dans mon cœur une

» opposition bien invincible :
» je suis trop franche pour ne
» vous pas avouer, & vous êtes
» peut-être assez pénétrante
» pour voir que vous n'avez
» rien de pareil à craindre ; mais
» souffrez que je demande à Sa
» Majesté, autant pour Milord
» que pour moi, le tems de nous
„ mieux connoître : il ne seroit
„ pas juste de l'obliger aveuglé-
„ ment aux loix que les plus
„ simples volontés de Sa Ma-
„ jesté sont en droit de m'im-
„ poser. Milord Carington, sur
l'esprit & sur le cœur duquel
la Marquise avoit déja fait plus
de progrès, qu'il n'avoit osé lui
en avouer, s'empressa de l'assu-
rer, ainsi que la Reine, que de
pareilles loix flattoient trop ses
sentimens pour n'être pas sûres

d'être ſuivies; mais en même tems il jura qu'il avoit & auroit toute ſa vie trop de reſpect pour les déciſions de la Marquiſe, pour ne pas ſe ſoumettre au tempérament qu'elle y vouloit apporter, puiſque ce tempérament même le laiſſoit jouir d'une eſpérance qu'il n'eût oſé concevoir. La Reine approuva de tels ſentimens, & continua de nous donner mille tendres preuves de ſes bontés: elle voulut être informée de mon ſort, dont juſqu'à ce moment ma mere ne l'avoit point entretenue; elle lui reprocha même avec tendreſſe de lui avoir fait ſi long-tems un myſtere dont ſon amitié, car elle daigna s'expliquer ainſi, auroit dû être offenſée. Ma mere s'excuſa ſur

ce qu'il n'y avoit guères plus de deux ans qu'elle avoit eu le bonheur de me retrouver contre toute eſpérance ; que le hazard lui ayant fait voir les preuves les plus sûres de ma naiſſance, elle s'étoit déterminée à me laiſſer ignorer, comme à tout le monde, un ſecret ſi touchant pour elle, par la crainte de me faire partager ſes malheurs & ſon infortune ; qu'elle s'étoit deſtinée dès lors à me ſervir toute ma vie, & qu'elle avoit trouvé une douceur ſi conſolante dans l'affection qui l'attachoit à moi, qu'elle n'avoit depuis demandé au Ciel pour elle-même d'autre bonheur que celui de pouvoir ne me quitter jamais. Je fus touchée juſqu'aux larmes d'un ſentiment ſi tendre & ſi

généreux ; mais la Reine m'obligea bientôt à suspendre les effets de ma sensibilité, en demandant que je lui fisse moi-même le récit des avantures de mes premieres années. J'obéis : je lui appris comment Monsieur le Commandeur de Beaubourg m'ayant trouvée exposée le lendemain de ma naissance, m'avoit enlevée pour me sauver la vie ; comment il m'avoit fait nourrir & élever chez lui sous le nom de Cecile qui m'avoit été donné. „ Hélas ! ma chere „ fille, me dit ma mere, c'est „ ce nom qui m'a d'abord inté„ ressé pour vous ; c'est le mien, „ c'est celui sous lequel j'ai été „ connue en Angleterre : je n'ai „ pris celui d'Agathe que pour „ me déguiser mieux mes mal-

„ heurs. » Je marquai à ma mere combien ce nom m'en devenoit plus cher ; & pressée par la Reine de reprendre mon discours, je l'instruisis de l'éducation que le Commandeur m'avoit donnée, de la perte que j'avois faite d'un bienfaiteur si généreux : je ne lui cachai rien des circonstances de sa mort par rapport à moi, ni des lumieres qu'il m'avoit données sur l'incertitude de ma naissance. J'avois sur moi le bracelet qu'il m'avoit ordonné de porter ; je le remis entre les mains de la Reine : ma mere lui en découvrit le secret. Cette Princesse s'écria, en voyant la mignature, „ en effet, Marquis, voilà le „ portrait du Comte de Limeuil „ telque nous l'avons vû à Lon-

„ dres. » Le Marquis de Lombreuil ne put retenir ſes larmes, en voyant ce gage de ſa tendreſſe pour ſa femme : tout le monde avoua que je reſſemblois beaucoup à ce portrait, & le Marquis convint qu'il avoit été frappé de cette reſſemblance à notre premiere entrevûe ; & quoiqu'il l'eût regardée comme un effet du hazard, il avoua qu'il n'avoit pû ſe défendre de s'en intéreſſer plus particulierement pour moi. Je rendis compte à la Reine de mon ſéjour aux Feuillantines, ſans lui parler ni de la perſécution du Comte de Beaubourg, ni de l'amour du Chevalier ſon frere. Enfin je lui dis que j'avois été conduite au Couvent de Haute-Bruyere, où j'avois eu le bonheur de con-

noître ma chere mere sous le nom de la Sœur Agathe; je m'étendis sur les services qu'elle n'avoit point dédaigné de me rendre, sur la sagesse des conseils qu'elle m'avoit toujours donnés, & sur toutes les marques de tendresse & de bonté que j'en avois reçûes : cette conversation duroit encore, lorsque la jeune Princesse d'Angleterre entra chez la Reine avec sa Gouvernante; un instant après, on vint avertir Sa M. que le Roi alloit se mettre à table; elle se rendit chez ce Prince avec la Princesse sa fille, & nous ordonna de l'y suivre: nous assistâmes au dîner de leurs Majestés, & ce fut-là que la Reine nous présenta au Roi son fils. Elle redit elle-même les choses les plus touchantes de nos avan-

tures; & tout ce qui composoit alors leur Cour s'empressa à féliciter ma mere, le Marquis de Lombreuil & Milord Carington, du bonheur qui les avoit rassemblés. Le Marquis retrouva parmi les Seigneurs & les grands Officiers de la Couronne, plusieurs de ceux qui l'avoient connu à Londres sous le nom du Comte de Limeuil; & il renoua avec eux l'amitié la plus étroite. Enfin la Reine nous permit de nous retirer; mais ce ne fut qu'après avoir recommandé au Marquis de Lombreuil de faire incessamment réhabiliter son mariage avec Mileidy Carington, en l'épousant de nouveau sous son nom véritable: elle dit qu'elle souhaitoit que cette cérémonie se fît dans la Chapelle du Châ-

teau de Saint-Germain, & nous accabla tous de mille caresses en se séparant de nous.

Après un léger repas, nous reprîmes la route de Paris: le Marquis ne voulut point se séparer de ma mere; il prit place dans la voiture qui nous avoit amenées, & je montai avec Milord Carrington dans celle de la Marquise: comme elle étoit instruite en partant de Paris d'une partie de ce qui devoit se passer à Saint Germain, elle avoit arrangé un souper chez elle, où mon pere & ma mere avoient promis de se rendre; ils s'étoient même fait fort d'engager la Comtesse de Beaubourg à s'y trouver: ce qu'elle apprit de ma mere à son retour l'y détermina sans doute. A peine fût

mes-nous arrivées chez la Marquise de Neuville, que la Comtesse y entra accompagnée de ma mere & du Marquis. Elle parut oublier tout le monde pour moi ; ce fut avec un transport de joie bien égal entre nous, mais qui ne peut s'exprimer, qu'elle se jetta dans mes bras, ou me reçut dans les siens : elle étoit instruite de mon sort ; & je puis dire qu'elle étoit aussi sensible que moi-même au changement qui étoit arrivé dans ma fortune. Mon pere & ma mere, qui avoient profité du tems que leur avoit donné le voyage qu'ils avoient fait ensemble pour s'instruire réciproquement de leurs avantures, & pour s'entretenir des miennes, aussi assurés de ma naissance que de

leur mutuelle conſtance, m'accablerent de mille carreſſes ; & tant d'intérêts tendres ſe trouverent en ce moment réunis, qu'on eût eu peine à diſtinguer parmi nous le cœur le plus content & le plus ſenſible. Nous nous ſéparâmes enfin, avec promeſſe de nous retrouver le lendemain chez la Comteſſe de Beaubourg : elle nous ramena chez elle ma mere & moi, & mon pere ſe chargea de reconduire Milord Carington. J'attendois avec impatience le moment où je me trouverois ſeule avec ma mere ; je n'avois point encore eu la liberté de répandre tous les ſentimens de mon cœur dans le ſien ; parmi tant de motifs de joie que j'avois eus dans le même jour, il en étoit un,

qui pour être plus ſecret, n'en étoit pas moins ſenſible; je trouvois enfin dans mon état & dans ma fortune de quoi lever tous les obſtacles, qui juſqu'à ce moment s'étoient oppoſés au bonheur de ma vie. On ſent aſſez, ſans que je le diſe, que le jeune Marquis de Beaubourg étoit l'objet de ce ſentiment; je m'en ouvris donc à ma mere auſſitôt que je fus ſeule avec elle.
„ Ma chere fille, me dit-elle en
„ m'embraſſant tendrement, je
„ n'ai point oublié les intérêts
„ de ton cœur : j'ai déja prévenu
„ ton pere de tes ſentimens pour
„ le Marquis de Beaubourg; il
„ ſçait les obligations que tu as
„ à ſa famille, & ne s'oppoſera
„ point à tes juſtes deſirs. J'ai
„ même auſſi prévenu Madame

qu'on avoit prises selon toutes les apparences à son insçu. Ses discours modérerent mes inquiétudes ; mais en même tems ils me firent naître l'envie d'éprouver le cœur du Marquis : je m'imaginai que je serois bien plus certaine de ses sentimens, si je pouvois être assurée de leur constance, sans qu'il fût informé du changement qui étoit arrivé dans mon état & dans ma fortune ; je priai instamment ma mere de demander à la Comtesse, à mon pere, à la Marquise & à Milord Carington mon oncle de n'en point instruire le Marquis à son retour : ma mere eut cette complaisance, & comme nous nous vîmes tous le lendemain de bonne heure, elle eut la bonté de proposer

poser cet avis, & j'eus le bonheur de le voir applaudir par tout le monde, sans qu'on sçût la part que peut-être la vanité plus que la méfiance m'y avoit fait prendre. La Comtesse imposa silence à tous ses domestiques; la Marquise mon pere & mon oncle eurent la même précaution, & parmi tant de gens naturellement indiscrets il ne s'en trouva point d'infidéles. Ces ordres donnés, mon pere & ma mere sortirent ensemble pour faire de concert toutes les démarches qui devoient hâter le renouvellement de leur bonheur; & je m'apperçus aisément en voyant mon oncle auprès de la Marquise, que son cœur étoit déja entré bien avant dans les projets de la Reine d'Angleter-

re : la Marquiſe répondoit à ſon empreſſement avec politeſſe, mais avec beaucoup de retenue ; Milord avoit beau ſe prévaloir d'une autorité auſſi reſpectable pour faire recevoir ſes vœux, Madame de Neuville lui fit entendre qu'elle avoit beſoin de conſeil pour ſe déterminer, & lui promit de n'en prendre point d'autres que ceux de ma mere & les miens. „ Eh qui vous arrête, Madame, dit Milord „ Carington : vous pouvez conſulter Mademoiſelle dès ce „ moment ; je ſuis sûr que ſon „ avis ſera celui de ma ſœur.... „ J'y conſens, répondit la Marquiſe ; mais cette conſulta„ tion demande un peu plus de „ précaution, & je ne puis vous „ y admettre....... Eh bien,

„ Madame, dit la Comtesse à
„ son tour, je vous proposerois
„ de rester ici avec Mademoi-
„ selle, si je ne craignois qu'on
„ vînt vous y interrompre; mais
„ mon cabinet est un asile où
„ vos secrets seront en sûreté. "

Nous y passâmes la Marquise & moi; ce fut là que sans attendre ce qu'elle auroit pû me dire, je m'empressai de me déclarer en faveur d'un oncle que je trouvois moi-même trop aimable, pour imaginer qu'on pût se défendre de l'aimer. La Marquise m'écouta long-tems sans m'interrompre : elle étoit extrêmement rêveuse ; mais je crus m'appercevoir, à quelques légers soupirs qui échapperent à sa rêverie, que mon empressement ne lui déplaisoit pas : j'em-

ployai donc toute mon éloquence pour vaincre ses incertitudes & son silence. » Que me
» demandez-vous, ma chere Ce-
» cile, me dit-elle enfin ? car
» vous me pardonnerez de vous
» donner encore un nom qui doit
» m'être si cher ; pouvez-vous
» me proposer de me livrer à
» une espérance trop flateuse
» pour moi, vous qui avez peut-
» être dû penser que je n'en étois
» pas digne ? Vous avez été té-
» moin de mes foiblesses, ou plu-
» tôt j'ose vous le dire avec sin-
» cérité, de la seule foiblesse
» que j'aye à me reprocher : c'est
» vous, ma chere Cecile, plus
» que ma raison, plus que ma
» vertu, qui m'avez empêchée
» d'y succomber ; je comptois
» trop sur l'une & sur l'autre,

» lorſque preſſée par la paſſion,
» par les vives ſollicitations du
» Comte de Beaubourg votre
» perſécuteur & le mien, je
» conſentis à les expoſer à un
» danger qu'elles n'euſſent jamais
» évité ſans vous; mais dois-je en
» paroître moins coupable à mes
» propres yeux? Voyez quel eſt
» le cœur que vous voulez que
» je donne à l'homme le plus par-
» fait, le plus aimable que j'aye
„ jamais vû, à votre oncle, ma
„ chere Cecile; un cœur qui eût
„ peut-être été capable de tra-
„ hir ſon honneur & ſa gloire,
„ ſi l'exemple de vos vertus ne
„ l'eût arrêté dans ſa chute; un
„ cœur, il faut que je vous
„ l'avoue, qui s'eſt plaint
„ quelque tems en ſecret d'avoir
„ été tiré de ſon erreur, & qui a

„ eu besoin de toute votre in-
„ nocence & de toute votre rai-
„ son, pour se soutenir contre sa
„ propre foiblesse. Car enfin, ma
„ chere Cecile, je ne puis vous
„ le taire ; j'ai aimé le Comte
„ de Beaubourg : ma raison sé-
„ duite par le plus insinuant,
„ mais le plus volage de tous les
„ hommes, avoit cessé de me
„ représenter que je ne pouvois
„ l'aimer sans crime; voilà ce que
„ j'ai voulu vous dire, ce que
„ j'aurois voulu cacher à Mi-
„ lord Carington lui-même : ju-
„ gez après cela si je dois être
„ assez injuste pour écouter tout
„ ce que les charmes de votre
„ oncle, tout ce que sa galan-
„ terie, car je n'ose dire sa ten-
„ dresse, en un mot, tout ce que
„ votre amitié pour moi peuvent

„ me dire en sa faveur: ne se-
„ roit-ce pas le trahir? ......
„ Non, Madame, lui dis-je en
„ l'interrompant: c'est lui pré-
„ parer un bonheur plus grand
„ qu'il n'eût osé l'espérer; l'a-
„ veu de ce que vous appellez
„ vos foiblesses, est un garant
„ bien sûr de la vertu la plus res-
„ pectable qui fût jamais: une
„ erreur si douce, reconnue &
„ combattue depuis avec tant
„ de succès, cesse d'être un cri-
„ me, & le Ciel lui-même n'est
„ sans doute plus en droit de vous
„ la reprocher. "

Nous continuâmes encore quelque tems notre conversation; & la Marquise me laissa si bien voir qu'un fort penchant l'attachoit à la personne de Milord Carington, que j'en con-

çus l'eſpérance de leur prochain bonheur. Cette idée me fit gémir ſur mon propre ſort : je ne cachai point à la Marquiſe de Neuville un ſecret qu'elle avoit juſqu'alors ignoré ; je l'entretins des commencemens de la paſſion du Chevalier de Beaubourg pour moi, des premieres impreſſions qu'il avoit faites ſur mon cœur : elle me parut tranſportée de joie & d'admiration, lorſque je lui parlai de l'innocence de nos premiers feux : je paſſai enſuite à la conſtance de nos ſentimens malgré la longue abſence pendant laquelle nous avions été ſéparés : elle n'avoit jamais connu le Chevalier ; je lui en fis le portrait : je ne pouvois me taire ſur toutes les qualités qui me l'avoient fait trou-

ver aimable ; & dans le moment où je l'instruisois de la triste nouvelle que ma mere m'avoit apprise, & des obstacles que notre amour alloit trouver sans doute dans les arrangemens que la famille & le tuteur du jeune Marquis de Beaubourg avoient pris pour le marier, nous entendîmes un assez grand bruit de voix confuses, & la Comtesse entra avec précipitation dans le cabinet où nous étions, pour nous apprendre que son beau-frere lui-même arrivoit d'Italie, & qu'il étoit déja dans sa cour. Je fus si transportée, mais en même tems si tremblante, qu'oubliant tout le monde & mes propres projets, je fis quelques efforts inutiles pour aller au devant du Marquis. La

Comtesse qui s'en apperçut, me retint, & me fit concevoir que mon pere & ma mere étant encore absens, je ne devois point me montrer; que d'ailleurs je sçavois dequoi nous étions toutes convenues: elle me pria donc de rester enfermée dans le cabinet où j'étois: la Marquise consentit à y rester avec moi, & la Comtesse en sortit promptement pour n'y être point surprise par le Marquis son frere. Elle n'eut que le tems d'ordonner à un de ses gens d'aller sur le champ inviter le Président de .... de sa part à venir chez elle pour une affaire pressée. J'entendis bientôt ce son de voix si cher auquel mon cœur ne pouvoit se tromper; j'entreprendrois en vain de décrire l'état où je

me trouvai : eh! le moyen qu'une ame entraînée pour ainsi dire hors d'elle-même, puisse s'appercevoir & rendre compte des divers mouvemens qui s'excitent dans des organes qu'elle semble avoir abandonnés ? Le seul nom de Cecile, prononcé par une bouche si tendrement aimée, fut capable de me faire impression ; j'en fus aussi touchée que de toutes les protestations que le Marquis eût pû faire de son amour & de sa constance : que ne pouvoit-il entendre les réponses secretes de mon cœur ! mais pourquoi m'étendre ici sur ces petits mistéres, sur ces peines délicieuses des amans ? Ceux qui ont aimé me sentent & m'entendent, & c'est envain que je m'en expliquerois mieux à des

cœurs insensibles. J'avois repris mes sens, & je commençois à pouvoir donner plus d'attention à ce qui se passoit dans la chambre de la Comtesse ; j'entendis qu'elle lui parloit des mesures que le Président de .... son tuteur avoit prises pour son établissement : elle ne lui cacha point qu'elle avoit eu elle-même d'autres vûes ; qu'elle ne doutoit point qu'elles ne lui convinssent. „ Car, lui disoit-„ elle, je ne puis penser, mon „ frere, que votre passion pour „ la petite Cecile puisse vous „ porter à faire ou à desirer mê-„ me quelque chose d'indigne „ de vous ; vous sentez trop que „ votre famille ne consentiroit „ jamais que vous épousassiez „ une fille sans naissance, sans

„ nom : je ne vous parle point
„ de la fortune ; vous pourriez
„ faire la ſienne........ Ah ! je
„ ne le vois que trop, Mada-
„ me, s'écria le Marquis, tout
„ le monde eſt contre moi ; vous-
„ même que je croyois amie de
„ ma chere Cecile, vous chez
„ qui je croyois la trouver, vous
„ qui m'avez ſi ſouvent écrit que
„ vous la regardiez comme vo-
„ tre propre fille ; vous vous êtes
„ laiſſée ſéduire aux vûes ambi-
„ tieuſes de ma famille, & vous
„ avez ſans doute permis qu'on
„ me cachât, que dis-je ? qu'on
„ m'enlevât peut-être la ſeule
„ perſonne que j'aime, que je
„ puiſſe aimer : mais que mes
„ parens ne ſe flattent pas, &
„ j'oſe vous le dire, ne vous
„ flattez pas vous-même que je

„ consente jamais à m'en sépa-
„ rer.......... Pour moi, mon
„ frere, lui répondit la Comtes-
„ se, il ne m'appartient en au-
„ cune façon de vous contrain-
„ dre. J'attends ici Monsieur le
„ Marquis & Madame la Mar-
„ quise de Lombreuil : vous
„ voyez devant vous Milord Ca-
„ rington, frere de cette Dame ;
„ c'est à leur fille, c'est à la nié-
„ ce de Monsieur que j'avois pen-
„ sé pour vous : je n'exigerai de
„ vous d'autre complaisance
„ que de la voir ; vous serez le
„ maître de refuser l'honneur
„ que de si illustres personnes
„ vouloient vous faire : mais je
„ suis assurée que bien loin de
„ vous en plaindre, vous me re-
„ mercierez du choix que j'ai
„ fait pour vous, & que vous se-

„ rez le premier à prier votre
„ tuteur & vos parens d'y souscrire......... Eh quoi ! Madame, vous me croyez capable........ interrompit il ? mais voyez à quoi vous m'exposez en présence de Monsieur...... Ah ! Milord, continua-t'il en s'adressant à mon oncle, pardonnez une vivacité & des sentimens dont je ne suis point le maître : ah ! je perdrois sans doute votre estime, si j'osois trahir........
Il n'eut pas le tems d'achever ; on lui annonça le Marquis de Lombreuil & ma mere, la Comtesse lui présenta son frere & comme elle étoit apparemment aussi impatiente que moi, de voir finir le trouble & l'embarras du jeune Marquis,

aussi bien que l'état violent où elle me soupçonnoit être, elle ne leur cacha point qu'elle trouvoit le Marquis son frere peu disposé à suivre les projets qu'ils avoient faits d'unir leurs familles : elle leur dit que quoique Mademoiselle leur fille fût dans sa maison, elle n'avoit point voulu la faire paroître aux yeux de son frere sans leur aveu. „ Vous
„ n'aurez pas la peine, poursui-
„ vit-elle en s'adressant au Mar-
„ quis, de lui dire en face des
„ choses desobligeantes; elle est
„ dans ce cabinet, & comme
„ rien de notre conversation
„ n'a dû lui échapper, je ne dou-
„ te point qu'elle n'ait déja pris
„ son parti" .... Ah! Ma-
„ dame, dit le Marquis à sa sœur,
„ en voulant se retirer, quelle

„ trahison ! “ Mais tandis que mon pere ouvroit le cabinet pour nous en faire sortir, ma mere se jetta au-devant des pas du Marquis, en lui disant : „ Souffrez, Monsieur, que cette „ Sœur Agathe pour qui vous „ avez eu quelque bonté, vous „ arrête un moment...: La Sœur „ Agathe ! Madame, qu'entens-„ je ? “ Le Marquis eut à peine prononcé ces mots, qu'il apperçut la Marquise qui suivoit mon pere, & qui étoit obligée de me soutenir, tant j'étois agitée & tremblante. Mon premier sentiment fut de chercher les yeux de mon cher Marquis ; j'eus la douleur, que dis je ? j'eus la secrete joie de voir qu'il les détournoit de mes regards : mais sa peine avoit été trop longue,

j'en avois trop gémi; je ne pensai qu'à la faire finir. „ Ah! „ mon cher Chevalier, venez, „ m'écriai-je, reconnoissez vo- „ tre fidelle Cecile..... Cecile! „ dit-il tout transporté:.. Ah! ma „ chere Cecile, c'est vous. Ah! „ ma chere sœur, que je vous „ aime! ma chere Cecile, je vous „ revois! " Il ne pouvoit parler, tant ses sens étoient émûs: sa sœur voulut l'instruire du bonheur qui m'avoit rendu mes parens, „ Non, ma chere Ce- „ cile, disoit-il, non, je n'en ai „ jamais douté: qu'est-il besoin „ de me dire ce que mon cœur „ m'a dit mille fois? Oui, si „ j'ai jamais eu la témérité de „ me croire digne de vous, mon „ amour seul a pu me le faire „ penser; mais je suis au com-

„ ble de mes vœux : c'eſt vous,
„ ma chere Cecile, qui ferez
„ ma fortune ; je vous devrai
„ tout, & vous ne me devrez
„ que de l'amour...... Des ſentimens ſi généreux me pénétrerent de tendreſſe, encore plus que de reconnoiſſance; mes larmes, mais de douces larmes, furent les ſeuls garands que je pus donner à mon amant, de la ſenſibilité de mon cœur : l'attendriſſement de ma mere ne le cédoit qu'à peine au mien ; mon pere, Milord Carington, la Marquiſe elle-même ne purent s'y refuſer, & nous goûtions tous avec tant de charmes cette ſituation délicieuſe, que perſonne de nous ne ſe fût apperçu de l'arrivée du Préſident de..... ſi les domeſtiques ne l'avoient

pas annoncé. Son étonnement le laissa quelque tems immobile : car il me reconnut, quoiqu'il eût été peu lié avec le Commandeur son parent. S'il fut surpris, il ne parut pas moins offensé de voir le jeune Marquis à mes genoux en présence de tant de personnes, & surtout de la Comtesse : sa gravité naturelle en devint plus sombre ; mais le Marquis de Beaubourg pressé par moi-même courut à lui pour s'excuser de ne lui avoir pas appris lui-même son retour, & la Comtesse se hâta de l'instruire de l'heureux événement qui justifioit enfin l'amour de son frere pour moi : elle lui fit enfin sentir que quel que fût le parti sur lequel il avoit jetté les yeux, il n'étoit guères possible qu'il en

pût procurer un plus avantageux & plus ſortable à ſon pupille, & que le choix que le Marquis avoit fait, & que tant d'heureux événemens venoient de rendre plus digne de lui, faiſoit trop d'honneur à ſa famille, pour pouvoir être balancé par un autre. Quoique le Préſident ſe fût armé contre nos larmes, celles du jeune Marquis, les miennes, celles de ma mere, les politeſſes de mon pere, donnerent tant de force au diſcours de la Comteſſe, que le Préſident ſe laiſſa vaincre. Il ne put lui-même retenir quelques pleurs en m'embraſſant & en me nommant ſa niéce; mais à peine s'étoit-il rendu par ſentiment, plus que par réflexion, qu'il demanda un détail plus ample de

nos avantures, & pesant tout avec une sévére réflexion, il jetta dans nos ames de nouveaux scrupules sur les preuves de ma naissance : il alla même jusqu'à accuser mon pere & ma mere de les adopter avec trop peu de précaution ; quoique le jour de ma naissance, le lieu où j'avois été exposée, le bracelet & le billet qu'on avoit trouvés sur moi, aussi bien que le nom de Cecile qu'on m'avoit donné, & qui se trouvoit être celui de ma mere, enfin quoique le certificat du Commandeur, & ma parfaite ressemblance avec le portrait de mon pere déposassent en ma faveur, il nous dit qu'il n'étoit que trop ordinaire de se laisser tromper dans des matieres si délicates : il rejet-

toit comme une vaine illusion la prétendûe force du sang & le prétendu sentiment de la nature, que mon pere & ma mere alléguoient encore comme une preuve aussi sûre que toutes celles que le Président osoit contester. „ Eh ! Monsieur, s'écria „ ma mere, dans quel nouveau „ malheur voulez-vous donc „ nous replonger ? Et s'il est vrai, „ continua-t'elle, que le Pein- „ tre Fournier & la malheureu- „ se Kiten, qui seuls ont pû a- „ voir connoissance d'un crime „ qu'ils ont commis, soient pas- „ sés dans la Jamaïque ou dans „ quelqu'autre Isle, comment „ nous sera-t-il possible d'en ar- „ racher jamais l'aveu ? Il y a „ plus, Monsieur : ce billet trou- „ vé sur ma fille est écrit de la

» main de Kiten elle-même.....
» Que parlez-vous, Madame,
» reprit le Président, de Kiten
» & de Fournier? Celui-ci, di-
» tes-vous, est un Peintre; cette
» Kiten, sa femme, n'est-ce pas
» une Angloise qu'il a épousée?
„ Oui, Monsieur, répondit ma
» mere: elle est Angloise, & je
» ne doute point qu'elle ne soit
» femme de Fournier..... S'il est
» ainsi, continua le Président,
» la preuve que nous cherchons
» ne sera pas difficile à rencon-
» trer; ce Fournier est actuelle-
« ment dans les prisons, & sa
» femme qui est Angloise, &
» dont le nom est en effet Ki-
» ten, ne passe guères de jour
» sans venir me solliciter pour
» son mari: cessez de vous af-
» fliger, Madame; avant qu'il
» soit

» ſoit vingt-quatre heures, je la » ferai paroître à vos yeux: & » quant à Fournier, dit-il en » nous quittant, j'aurai bientôt » tiré de lui toutes les connoiſ» ſances dont nous pouvons a» voir beſoin. «

Ce diſcours du Préſident m'avoit pénétrée de douleur. Dès qu'il fut ſorti, tout le monde s'employa à me conſoler, en me rendant l'eſpérance: pour le Marquis de Beaubourg, il proteſta avec tant d'amour que rien ne ſeroit capable de le faire changer, qu'il me rendit autant de patience & de tranquillité, qu'il m'inſpiroit de tendreſſe & de reconnoiſſance. Tout notre ſouper ſe paſſà à admirer les heureux effets du hazard; & quoique la délicateſſe du Pré-

ſident fût généralement taxée de fauſſe & mauvaiſe difficulté, on convint qu'on ne pouvoit trop remercier le Ciel d'avoir permis qu'il fût en état de ſe mieux convaincre d'une vérité que lui ſeul oſoit révoquer en doute. En effet, dès le lendemain il amena lui-même Kiten chez ma mere : il n'avoit prévenu de rien cette malheureuſe; je fus témoin de ſon étonnement & de ſa frayeur, lorſqu'elle reconnut Mileidy Carington. » Ah! je ſuis perdue, s'écria» t'elle.« Ma mere eut la charité de la raſſurer, & de lui promettre de ne jamais pourſuivre Fournier pour le vol qu'il lui avoit fait, & même de s'employer en ſa faveur, ſi elle ne lui déguiſoit rien de ce qui s'étoit paſſé à ſa

maison de Vaugirard, lorsqu'elle y étoit accouchée. Kiten jetta dans ce moment sur moi ses yeux inondés de larmes ; & se précipitant aux genoux de ma mere, en implorant sa miséricorde, elle confessa en présence du Président, que Fournier qui l'avoit séduite sous la promesse de l'épouser, voyant le lendemain que Mileidy fut accouchée qu'elle étoit si mal qu'on n'en espéroit plus rien, lui remontra que l'enfant qu'elle avoit mis au monde alloit rester à leur charge, & voulut, malgré ses remontrances, l'engager à l'aller exposer à Paris ; que quoi qu'elle eût fait pour combattre ce sentiment, il avoit une telle autorité sur elle qu'elle avoit été obligée de

lui obéir ; mais que dans l'espérance qu'elle conservoit de la guérison de sa chere Maîtresse, elle avoit attaché à cet effet le bracelet de Mileidy, & un billet écrit de sa main, au moyen desquels elle se flattoit de lui faire bientôt reconnoître & rendre sa fille ; qu'avec ces précautions elle s'étoit déterminée à obéir à Fournier, & qu'étant sortie à l'entrée de la nuit par la porte du Jardin de la maison de Mileidy avec cet enfant, dans la pensée de le porter à Paris, elle avoit entendu de loin le bruit d'une voiture, & que naturellement effrayée de l'action qu'on lui faisoit commettre, & de la crainte d'être surprise avec cet enfant, elle l'avoit posé au coin d'un mur sur le bord du chemin,

& étoit allée se cacher dans un fossé assez éloigné, pour que l'obscurité l'empêchât d'être apperçue; que malgré cette obscurité elle avoit vû un homme à cheval s'arrêter auprès de la fille de Mileidy Carington, & une chaise arriver ensuite & s'y arrêter à son tour; que l'homme à cheval avoit paru chercher aux environs, & qu'enfin il étoit reparti avec la chaise; que les ayant bientôt perdus de vûe, elle étoit retournée au lieu où elle avoit laissé cet enfant, & que ne l'ayant plus retrouvé, elle n'avoit pas douté qu'il n'eût été enlevé; qu'elle avoit rapporté cette nouvelle à Fournier qui en avoit marqué une grande joie; & qu'ils avoient pris ensemble le parti, lorsque Mileidy eut repris sa con-

noiſſance, de lui dire que ſa fille étoit morte auſſitôt après ſon baptême. Elle voulut enſuite inſtruire ma mere comme quoi s'étant apperçue de la paſſion que Fournier nourriſſoit dans ſon cœur pour Mileidy elle-même, malgré les engagemens qu'ils avoient enſemble, la jalouſie l'avoit portée à conſentir aux injuſtes projets qu'il lui avoit inſpirés: elle vouloit ſe juſtifier ſur cet article; mais le Préſident de Brouille content de la confeſſion qu'elle venoit de faire, lui impoſa ſilence, & promit à ma mere, qui l'en conjura avec inſtance, de faire en faveur de Fournier tout ce que la juſtice lui permettroit. Cependant ſon affaire étoit grave: il étoit convaincu d'être fauſſaire; & ſi la

recommandation de ma mere lui ſauva la corde, elle ne put au moins le diſpenſer des galeres : il y fut condamné quelques jours après ; & il confeſſa lui-même au Préſident de Brouille qui le vit dans les priſons, non ſeulement tout ce qu'avoit confeſſé ſa femme, mais toutes les autres trahiſons qu'il avoit faites au faux Comte de Limeuil. C'étoit lui qui avoit averti le Miniſtre de ſon ſéjour en Angleterre & à Calais ; il avoit inſtruit le Comte de Lombreuil ſon pere de ſon mariage avec Mileidy Carington ; il avoit ſervi même à faire arrêter le Marquis à Calais : il avoua que ſon amour pour Mileidy avoit commencé avec les malheurs de cette infortunée, & que dès ors il s'é-

toit flatté de pouvoir l'épouſer ; que c'étoit cette eſpérance qui l'avoit engagé à faire expoſer ſa fille, & à lui produire avec la participation du Comte de Lombreuil, un Prêtre qui devoit exiger d'elle l'acte de renonciation à ſon mariage, eſpérant après cet acte venir plus aiſément à bout de l'épouſer lui-même. C'étoit par les ordres du Comte de Lombreuil qu'il avoit enſuite vû le Marquis ſon fils à la Baſtille, & qu'il lui avoit préſenté cet acte. Enfin c'étoit lui-même qui de ſon écriture qu'il ſçavoit ſi bien contrefaire, s'étoit écrit la Lettre qu'il prétendoit avoir reçûe de l'Aumonier qui avoit donné un rendez-vous à Mileidy ; & dans le déſeſpoir où il étoit de pouvoir vaincre la ré-

ſiſtance de Mileidy , il s'étoit ſervi de ce ſtratagême pour l'engager à ſortir de Paris, parce qu'étant perſuadé que bientôt toutes ſes trahiſons lui ſeroient révélées, il ne vouloit pas que ſa préſence pût mettre obſtacle au parti qu'il avoit pris de fuir avec Kiten; ce qu'il exécuta dès le lendemain du départ de Mileidy , laiſſant cette Dame hors d'état de le pourſuivre , tant par ſa diligence qu'en lui enlevant ſa fortune. Il fit au Préſident le récit de ſes voyages & l'aveu ſincére de pluſieurs de ſes crimes dont il lui parut repentant ; mais comme ils n'ont rien de commun avec mon hiſtoire, j'en ſupprime le détail comme inutile. Le Préſident étant par cette double confeſſion bien certain

de ma naiſſance, il ne fut plus queſtion que de prendre les meſures néceſſaires pour nos mariages; je dis pour nos mariages: car non-ſeulement mon pere & ma mere devoient ratifier le leur avec toutes les formalités qui y avoient manqué en Angleterre; mais Milord Carington lui-même avoit fait ſi aſſidûment ſa cour à la Marquiſe de Neuville, qu'il s'étoit enfin aſſuré de ſon cœur, & qu'elle avoit conſenti de lui donner ſa main. Le Préſident ſe chargea de faire dreſſer les articles & les contrats: il parut enfin auſſi touché que nous l'étions, de voir que nous n'allions tous faire qu'une même famille: il n'y eut perſonne de la Compagnie, déja inſtruite de ſon intégrité, qui

ne lui remît tous ses intérêts entre les mains, & dans peu de jours tout fut en état. Le Marquis de Beaubourg avoit été obligé d'aller à Versailles; le Duc de Vendôme avoit rendu d'avance de si bons témoignages de sa valeur & de sa bonne conduite, qu'il y avoit été reçu du Roi avec des marques d'une bonté singuliere: il eut bientôt des preuves honorables de la protection de ce grand Général; & le Roi en le nommant peu de tems après à un Régiment de Cavalerie, ne lui laissa pas ignorer que l'estime du Duc de Vendôme avoit beaucoup de part à la grace qu'il lui faisoit. Tout le tems que le Marquis put se dispenser d'être à la Cour, il me le donna; mais, comme je viens

de le dire, le Président de Brouil le ne laissa pas languir nos espérances dans une longue attente : bientôt il ne fut plus question que de répondre aux bontés dont le Roi & la Reine d'Angleterre nous avoient tous honorés : nous allâmes tous à St Germain ; le Président & la Comtesse voulurent être du voyage. La Reine que nous vîmes d'abord, parut enchantée d'apprendre que le Marquis de Beaubourg dût m'épouser : on lui raconta notre avanture ; elle y fut sensible. Leurs Majestés signerent à nos contrats, & voulurent que la cérémonie de nos trois mariages se fît dans leur Chapelle. Elles nous indiquerent elles-mêmes le jour qu'elles daignoient choisir : nous en obtînmes

tinmes aiſément la permiſſion ; & quelques jours après notre commun bonheur y fut enfin confirmé. Depuis mon mariage avec M. le Marquis de Beaubourg , je demeurai chez la Comteſſe ma belle-ſœur juſqu'à ce que le Marquis & la Marquiſede Lombreuil euſſent pris une maiſon convenable. M. de Beaubourg me permit de prendre chez moi Madame Duclos, & confia à ſon mari le ſoin de ſes affaires ; il fit auſſi venir d'Anjou cette Mademoiſelle de Boiſſy qui avoit été ſa Gouvernante,pour la mettre auprès de moi. Cet arrangement qui convenoit ſi bien à ma reconnoiſſance,m'eſt devenu bien funeſte dans la ſuite ; mais je n'ai pas prétendu pouſſer plus loin ces Mémoires

de ma vie, quoiqu'elle ait été ſujette depuis à bien des traverſes : ſi dans la ſuite je me trouve dans une ſituation plus tranquille que celle où je ſuis obligée de m'embarquer au moment où je finis ceci, je pourrai laiſſer à ma fille, unique gage que le Ciel ait accordé à notre amour, & pour qui je me ſuis principalement déterminée à écrire ces détails de ma jeuneſſe, je pourrai, dis-je, lui laiſſer dans le ſimple récit des différentes épreuves par leſquelles le Ciel m'a fait paſſer juſqu'à ce jour, dans la confeſſion naïve de mes fautes mêmes, d'excellentes leçons de conduite pour un âge plus avancé que le ſien, & celles qu'elle peut prendre dans ces Mémoires, ſuffiſent à

ſa grande jeuneſſe. Je ne puis m'empêcher d'avouer, en terminant cet ouvrage, qu'elle me donne déja lieu d'en concevoir les plus hautes eſpérances.

Fin de la quatriéme & derniere Partie.

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent par nombre chez Jacques Rollin fils, *Libraire à Paris, Quai des Augustins, à Saint Athanase & au Palmier, 1751.*

IN-FOLIO.

HISTOIRE Générale des Cérémonies, Mœurs & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du monde représentées avec 261. belles planches, dessinées par Picard. 7. volumes *in folio.* 200 livres.

La même grand papier, 300. l.

La même, 9. vol. édition d'Hollande, 300 l.

Idem de grand papier, 450 l.

Les volumes se vendent séparément, grand & petit papier. Holland.

De M. Estienne Pasquier.

Ses Œuvres, contenant les Recherches de la France, ses Lettres, &c. 2. vol. *in-fol.* 36 l.

Les mêmes en grand papier, 2. vol. *in-fol.* 45 l.

De M. Domat.

Loix Civiles dans leur ordre naturelle, nouvelle édition augmentée, *in-fol.* 1745. 24 l.

Histoire de la Jurisprudence, par M. Ter-

rasson, servant de suite aux Loix Civiles, *in-fol.* 1750. 18 l.

Ordonnances des Rois de France, par *Neron*, *in-folio.* 2. vol. 70 l.

Journal du Palais, édition augmentée, *in-fol.* 2. vol. 1737. 40 l.

Journal des principales Audiences, 6. vol. *in-fol.* sous presse.

Idem, le tome VI. & VII. sous presse.

De M. Brillon, Avocat au Parlement.

Dictionnaire des Arrêts, ou Jurisprudence Universelle des Parlemens de France, 6. vol. *in-fol.* 150 l.

De M. Louet.

Recueil d'Arrêts les plus Notables, 2 vol. *in-fol.* 45 l.

De M. de J. Gui Basset, Avocat à Grenoble.

Arrêts & Plaidoyers sur des questions en Matieres Bénéficiales, Civiles & Criminelles, avec des Arrêts du Conseil. 2. vol. *in-fol.* 36 l.

De M. Richebourg, Avocat au Parlement.

Nouveau Coutumier Général, 4. vol. *in-fol.* 120 l.

Le même en grand papier. 180 l.

De M. le Maître, Avocat au Parlement.

Coutume de Paris, *in-fol.* augmentée. 1741. 15 l.

De M. Claude Duplessis, Avocat au Parlement.

Ses Œuvres en 2. vol. *in-fol.* Le premier contient ses Traités sur la Coutume de Paris avec des notes de Messieurs Berroyer & de Lauriere; le second volume contient un

Traité des Matieres Criminelles, avec des notes, & 62. questions agitées dans les Conférences tenues à la Bibliothéque de Messieurs les Avocats au Parlement, 2. vol. *in-fol.* 40 l.

Les volumes se vendent séparément 20 l.

De M. de Ferriere.

Corps & Compilation des Commentateurs de la Coutume de Paris, avec la Conférence des autres Coutumes, nouvelle édition, *in-fol.* 4. vol. 140 l.

Le Coutumier de Picardie, 2. vol. *in-fol.* 30 l.

Le Coutumier de Vermandois. 2. vol. *in-fol.* 30 l.

De M. de la Lande.

Coutume d'Orléans. 2. vol. *in fol.* 24 l.

De M. Claude Henrys.

Ses Œuvres, contenant son Recueil d'Arrêts, ses Plaidoyers & autres Observations, &c. par J.B. Bretonnier, augmentés de plus d'un tiers, aussi mis en meilleur ordre, par M. Terrasson, *in-fol.* 4. vol. 100 l.

De M. Ricard, Avocat au Parlement.

Traité des Donations, augmenté considérablement par l'Auteur. 2. vol. *in-fol.* 48 l.

L'Antiquité expliquée, Ouvrage en François & en Latin, avec environ 1200 planches, par le P. Monfaucon, 10. vol. *in-fol.* en grand papier. 150 l.

En petit papier. 10. vol. 100 l.

Supplément à l'Antiquité expliquée avec plus de 500. planches. 5. vol. *in-fol.* en grand papier. 150 l.

En petit papier 10 vol. 130 l.

Dictionnaire Critique de Bayle. 5. vol. *in-fol.* 1734. Amst. 120 l.

Œuvres du même, augmentées des Lettres écrites à sa famille. 4. vol. *in-fol.* 1737. Amst. 80 l.

Dictionnaire Universel de la Langue Françoise, Trévoux, *in-fol* 7. vol sous presse.

Idem, Supplément 1. vol. *in-fol*, sous presse.

Bible de Calmet, *in-fol.* 9. vol.

La même, 26. vol. *in-4.* 200 l.

Dictionnaire de la Bible du même, avec nombre de fig. 4. vol. *in-fol.* 180 l.

Idem, Supplément, 2. vol. *in-fol.* fig. 60 l.

LIVRES LATINS.

In-folio In-quarto. In Octavo.

Du R. P. D. Bernard de Montfaucon, de la Congrégation de S. Maur.

Sancti J. Chysostomi opera. *in-fol.* 13. vol. 200 l.

Origenis Hexapla, *in-fol.* Parisiis. 2. vol. 50. l.

Eadem, Chartâ maximâ. 70 l.

Palæographia Græca. Parisiis. *in-fol.* 24 l.

Eadem Chartâ maximâ. 36 l.

Du R. P. D. Mabillon, de la Congrégation de Saint Maur.

Sanctus Bernardus, *in-fol.* 2. vol. 35 l.

Idem, Chartâ maximâ. 45 l.

Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti. Parisiis. *in-fol.* 9. vol. separatim.

Sæculum I.

Sæculum III.

Sæculum IV.
Sæculum V.
Annales Ordinis Sancti Benedicti. *in-fol.* 6. vol. fig. 100 l.
Tom. VI. sep. 1739. 24 l.
De re Diplomaticâ, cum Supplemento. Parisiis. *in-fol.* fig. 2. vol. sous presse.
Natalis Alexandri Theologia Dogm. & Moralis, 2. vol. *in-fol.* Parisiis. 30 l.
Eadem, Chartâ magnâ. 2. vol. *in-fol.* 45 l.
Martene Collectio. 9. vol. *in-fol.* 150 l.
Martene Thesaurus, *in-fol.* 5. vol. 80 l.
Idem, Chartâ magnâ. 140 l.
Bibliotheca Coesliniana, Parisiis. *in-fol.* 20 l.
Eadem, Chartâ maximâ. 40 l.
Palladii Vita Sancti Joan. Chrysostomi Gr. Lat. *in-4.* 5 l.
Sanctus Bernardus, de consideratione, *in-8.* 3 l.

D. Baluzii.

Salvianus. *in 8.* 4 l.
Ecclesia Parisiensis vindicata adversus Germonem. *in-8.* 2 l.
Ruinart, Historia persecutionis Vandalicæ. *in-8.* 4 l.
Coustant (P.) Vindiciæ veterum Codicum. *in-8.* 2 l.
Vavassoris Jobus, brevi Commentario & Metaphrasi Poëticâ illustratus, *in-8.* 3 l.
Novitius, seu Dictionarium, Lat. Gallic. 2. vol. *in-4.* 1750. 18 l.

IN-QUARTO.

De D. Maréchal, de la Congrégation de Saint Maur.

Concordance des Saints Peres de l'Eglise

Grecs & Latins. Paris. 1748. 2. vol. *in*-4. 15 l.

Du R. P. Bougeant de la Compagnie de Jesus.

Exposition de la Doctrine Chrétienne, en forme de Catéchisme, par Demandes & Réponses. *in*-4. 9 l.

Du R. P. Berruyer de la Compagnie de Jesus.

Histoire du Peuple de Dieu. 8. vol. in-4. 60 l.

De M. Baillet.

Vies des Saints. 10. vol. *in*-4. 80 l.

De M. de Tillemont.

Histoire Ecclésiastique, avec une Chronologie, où l'on fait un Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique & prophane, & des Notes pour éclaircir les faits. Paris. in-4. 16. vol. 180. l.

Les Tomes se vendent séparément.

Histoire des Empereurs & des personnes illustres de leur tems, avec des Notes. Paris. *in*-4. 6. vol. 60 l.

Les Tomes se vendent séparément.

De M. Lenfant.

Histoire du Concile de Pise. Utrecht. 2. vol. *in*-4. fig. 12 l.

La même en grand papier. 18 l.

Histoire de la guerre des Hussites, & du Concile de Bâle. Utrecht. 2. vol. *in* 4. fig. 12. l.

La même, grand papier 18 l.

Du R. P. Merlin de la Compagnie de Jesus.

Trois Traités de Critique contre Bayle, sur Saint Augustin contre les Pélagiens, &

ſur la Loi de Moyſe. *in*-4. 1748. 6 liv.

Des RR. PP. de Longueval, Fontenai, Brumoi & Berthier, de la Compagnie de Jeſus.

Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane, ou Hiſtoire du Clergé de France. 18. vol. *in*-4. 120. l.

Depuis les 10. premiers vol. ils ſe vendent ſéparément à 7 l. 10 ſ. le vol.

Les Tomes XIX. & XX. ſous preſſe, qui font la fin de l'Hiſtoire.

De M. Arnaud.

Tome III. de la Perpétuité de la Foi. *in*-4. 6 l.

De M. l'Abbé le Rouge.

Traité Dogmatique ſur les faux Miracles du tems. 1737. *in*-4. 5 l.

De M. Lange, Avocat au Parlement.

La nouvelle Pratique Civile, Criminelle & Bénéficiale, ou le nouveau Praticien François. 2. vol. *in*-4. 18 l.

De M. Couchot.

Le Praticien Univerſel, augm. par M. de la Combe. 2. vol. *in*-4. 1747. 16 l.

*De M****

Conférence ſur l'Ordonnance des Eaux & Forêts. *in*-4. 2. vol. ſous preſſe.

Mémorial des Eaux & Forêts, Pêches, & Chaſſes, avec les Ordonnances des Rois de France, *in*-4. 9 l.

De M. Bornier.

Conférence des nouvelles Ordonnances de Louis XIV. nouvelle édition augmentée. 2. vol. *in*-4. 1744. 18 l.

*De M****

Procès Verbal de l'Ordonnance de 1667. &

de 1670. avec des Instructions sur la Procédure Civile & Criminelle. *in*-4. 1740. 9 l.

De Messieurs Berroyer & de Lauriere, Avocats au Parlement.

Bibliotheque des Coutumes. *in*-4. 6 l.

De M. Patru, de l'Académie Françoise.

Ses Œuvres diverses, contenant ses Plaidoyers. 2. vol, *in*-4. 12 l.

De M. de Renusson, Avocat au Parlement.

Traité de la Communauté des biens entre l'homme & la femme; nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée. *in*-4. 1743. 6 l. 10. s.

Traité de la subrogation, & de ceux qui succédent au lieu & place des Créanciers; nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée. *in*-4. 6 l. 10 s.

Traité des Propres réels, réputés réels conventionnels; troisième édition, revûe corrigée & augmentée. *in*-4 6 l. 10 s.

Traité du Douaire & de la Garde-Noble; nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée. *in* 4. 6. l. 10. s.

De M. Pinson, Avocat au Parlement.

Traité singulier des Régales, ou des droits du Roi sur les Bénéfices Ecclésiastiques, 2. vol. *in quart*. 1740. 15. l.

De M. Moriceau.

Traité des maladies des femmes grosses, 2. vol. *in quarto*. 12. l.

Le même Lat. *in quar*. 6. l.

Des RR. PP. Catrou & Rouillé, de la Compagnie de Jesus.

Histoire Romaine & des Empereurs, de-

puis la fondation de Rome, avec des Notes Historiques, Géographiques & Critiques. 21. vol. *in quart.* fig. 150. l.

La même, grand papier. 200 l.

Les volumes se vendent séparément 9. l.

Le grand papier. 12. l.

Histoire Universelle de M. de Thou. *in-quart.* 16. vol. fig. 200. l.

Idem, grand papier. 280. l.

Histoire des Guerres d'Italie, de François Guichardin. Londres. *in-quart.* 3. vol. 30. l.

La même, grand papier. 40. l.

De M. Secousse, de l'Académie.

Mémoires de Condé, servant d'éclaircissement à l'Histoire de M. de Thou, remplis de pieces curieuses qui n'ont jamais été imprimées, dirigés par M. Secousse, de l'Académie. 5. vol. *in-4o.* fig. 60. l.

Les mêmes en grand papier. 5. vol. *in-quart.* 80. l.

Abrégé Chronologique de l'Histoire de France sous le regne de Louis XIII. & de Louis XIV. servant à la suite de Mezerai. *in-quart.* 9. l.

De M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy.

Mémoires de Philippe de Comines par Godefroy, augmentés d'un tiers. 4. vol. *in-quart.* petit papier. 40. l.

Les mêmes, grand papier. 1747. 60. l.

Histoire d'Angleterrre de Rapin Thoyras, continuée jusqu'au regne de Georges II. 16. vol. *in-quart.* 1749. 150. l.

Idem Abrégé. 3. vol. *in-quart.* 21. l.

Actes de Rimer, servant de suite à l'Histoire

d'Angleterre. *in-quart.* Hollande. 6. l.

Du R. P. Barre.

Histoire générale d'Allemagne. *in-quarto.* 11. vol. fig. 120. l.

La même, grand papier. 200. l.

De M. l'Abbé de Vertot.

Histoire des Chevaliers de Malthe. *in-quart.* 4. vol. fig. 70. l.

La même, en grand papier. 200. l.

Du R. P. Charlevoix, de la Compagnie de Jesus.

Histoire générale du Japon. 2. vol. *in-4.* fig. 27. l.

Histoire & Description générale de la Nouvelle France. 3. vol. *in-4.* avec beaucoup de Cartes & fig. 30. l.

Histoire générale du Paraguay. *in-4.* 3. vol. fig. sous presse.

De M. l'Abbé le Mascrier.

Nouvelle Description de l'Egypte, composée sur les Mémoires de M. de Maillet *in-4.* fig. 15. l.

Le Cours de Physique expérimentale de M. Dessaguliers, trad. de l'Anglois par le P. Pezenas, 2. vol. *in-4.* avec 80. Planches en taille douce, 1751. 36. l.

Analyse des Jeux de Hazard. *in-4.* fig. 18. l.

Calendrier universel, brochure *in-4.* du Pere Rebec, de la Compagnie de Jesus. 1. l. 4. s.

Dictionnaire de la Marine, augmenté. fig. Amsterdam. 1748. *in-4.* 18. l.

De M. de Puffendorf.

Droit de la Nature & des Gens. 3. vol. in-

quart. 1740. 27. l.

De M. l'Abbé Lenglet de Frésnoy.

Supplément de la Méthode pour étudier l'Histoire. *in*-4. 2. vol. grand papier. 21. l.

Histoire de France par M. Mezeraï 1740. *in*-4. fig. 4. vol. 32. l.

Essais de Michel de Montaigne, avec les Remarques de M. Coste. Paris. *in*-4. 3. vol. 30. l.

Mémoires de Feuquieres. Londres. *in*-4. fig. 15. l.

Révolutions d'Espagne par le R. P. *d'Orleans*, de la Compagnie de Jesus, publiées par les Peres Rouillé & Brumoy. 3. vol. *in*-4. fig. 21. l.

Les mêmes, en grand papier. 36. l.

Du R. P. Brumoy, de la Compagnie de Jesus.

Théâtre des Grecs. *in*-4. 3. vol. 45. l.

Le même, en grand papier. 3. vol. *in*-4. 60. l.

De M. Dacier.

Les Œuvres de Plutarque. 9. vol. *in-quart.* 80. l.

Idem. grand papier. 120. l.

De M. le Chevalier de Folard.

Histoire de Polybe, traduite du Grec par D. V. Thuillier. 6. vol. *in*-4. fig. 60. l.

Du R. P. Et. Souciet, de la Comp. de Jesus.

Observations Mathématiques, Astronomiques, Géographiques, Chronologiques & Physiques, tirées des anciens Livres Chinois. *in*-4. 2. vol. fig. 21. l.

De M. de Surirey de Saint Remy.

Mémoires d'Artillerie, augmentés d'un tiers par M. le Blond, avec 220 belles fig. 3. vol. *in-4.* 45. l.

IN-DOUZE. OCTAVO.

Du D. R. Guerard, de la Congrégation de Saint Maur.

Abrégé de la Sainte Bible, par Demandes & Réponses, divisé en deux parties, l'Ancien & le Nouveau Testament; troisiéme édition, revûe & augmentée. 2. vol. *in-12.* Paris. 1739. 4 l.

*Du R. P**** de la Compagnie de Jesus.*

Remarques chronologiques sur l'Ancien Testament, proposées à l'examen des Sçavans, avec le plan d'une explication des Saintes Ecritures. Paris. *in-8.* 2. l. 10. s.

Du R. P. Berruyer, de la Compagnie de Jesus.

Histoire du Peuple de Dieu. 10. vol. *in-12.* 25. l.

De M. Lambert, du Port Royal.

Cité de Dieu de Saint Augustin, traduite en François, avec des Notes. *in 12.* 4. vol. 10. l.

Du R. P. Bougeant, de la Compagnie de Jesus.

Exposition de la Doctrine Chrétienne, en forme de Catéchisme, par Demandes & Réponses. 4. vol. *in 12.* 10. l.

Du R. P. Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus.

Pensées sur divers sujets de Religion & de

Morale. *in octavo.* 2. vol. 12. l.

Les mêmes en 3. vol. *in* 12. 9. l.

Les mêmes, petit carac. 3. vol. *in* 12. 6. l.

Du R. P. Buffier, de la Compagnie de Jesus.

Traité de Tertullien, sur l'ornement des femmes, & sur les Spectacles. *in* 12. 2. l. 10. f.

Du R. P. de Courbeville, de la Compagnie de Jesus.

Conversion d'un Pécheur, réduite en principes. Par le P. *Salazar*, traduit de l'Espagnol, *in* 12. 2. l.

De M. l'Abbé de Singlin, du Port Royal.

Instructions Chrétiennes sur les Mysteres de Notre-Seigneur, & sur les Dimanches & Fêtes de l'année, *in* 12. 12. vol. 36. l.

Les mêmes, petit caractere. *in* 12. en 6. vol. 15. l.

Du R. P. Belingant, de la Compagnie de Jesus.

De la Connoissance & de l'amour de Notre-Seigneur Jesus-Christ, *in* 12. seconde édition. 1. l. 4. f.

De M. Leger.

Devoirs des Pasteurs. *in* 12. 2. vol. 4. l.

Sermons de Tillorson, 7. vol. *in* 12. Hollande. 17. l. 10. f.

L'Alcoran de Mahomet. 1747. 2. vol. *in* 12. Hollande. 4. l. 10. f.

Vie de Mahomet. 1748. 3. vol. *in* 12. par *Gagnier.* 7. l.

De M. Couchot.

Le Praticien universel, augmenté par M. de la Combe, Avocat, 6. vol. *in* 12. 1747. 15. l.

M. Dumoutier, de l'Académie de Londres, 5. vol. *in*-12. fig. 1751. 12 l. 10 f.

De M. Chevalier.

Reflexions sur le Traité de l'usage des saignées, principalement de celle du pied, en forme de Lettre. *in*-12. 1751. 2. l. 10. f.

De M. Hales, Anglois.

Expériences physiques, sur la maniere de rendre l'eau de la mer potable, de conserver l'eau douce, le biscuit, le bled, & de saler les animaux, augmenté par M. de Bremond, très-utile pour la Marine. *in*-12. fig. 1741. 3 l.

De M. de Senne.

Calcul fait de tout toisé de superficies solides & bois égaux, avec six méthodes pour les faire. *in*-12. 1. l. 4. f.

De M. Rameau.

Le Maître à danser, qui enseigne la maniere de faire tous les différens pas de danse, & de conduire les bras à chaque pas, avec fig. qui servent de démonstration. 1748. *in*-8. 4. l.

De M. Becker.

Le Monde enchanté, avec un Traité des Démons. 5. vol. *in* 12 Hollande. 15. l.

Traité de la Baguette divinatoire, par M. *Vallemont*. 1748. 2. vol. *in*-12. 4. l.

De M. de Chevigny.

La Science des personnes de la Cour, de l'Epée & de la Robe, Ouvrage augmenté & amené jusqu'à présent. *in*-12. 8. vol. fig. sous presse. 20. l.

De M. Rousset.

Les huit derniers vol. des intérêts présens des Puissances de l'Europe. *in*-12. 16. l.

Reflexions Militaires, de Santa - Crux. 11. vol. *in*-12. 27. l.

Les volumes se vendent séparément.

De M. du Tot.

Réflexions Politiques sur les Finances & le Commerce. *in*-12. 2. vol. 1743. 6. l.

De M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy.

Méthode pour étudier la Géographie avec des Cartes. *in*-12. 7. gros volumes. 21. l.

Abrégé de la même Méthode pour les enfans, en 48. leçons. *in*-12. 1. l. 10. f.

Supplément de la Méthode pour étudier l'Histoire. *in*-12. 3. vol. 9. l.

Principes d'Histoire pour l'éducation de la Jeunesse, par années. *in*-12. 6. volum. 12. l. 10. f.

Les vol. se vendent séparément.

De M. Larrey.

Histoire des deux Triumvirats de Rome, par *Larrey*. *in*-12. 4. vol. 8. l.

Des RR. PP. Catrou & Rouillé, de la Compagnie de Jesus.

Histoire Romaine, enrichie de 106. jolies planches en Taille-douce, y compris des Cartes Géographiques, qui ont rapport à l'Histoire. 1748. 20. vol. *in*-12. 50. l.

De M. Mezeray.

Histoire de France. *in*-12. 13. vol. fig. Hollande. 36. l.

De M. Pellisson.

Histoire de Louis XIV. 18. années de

Regne, lesquelles n'ont point encore paru dans aucun Ouvrage. 1749. 3. vol. *in*-12. 7. l. 10. f.

Du R. P. Charlevoix, de la Compagnie de Jesus.

Histoire générale du Japon, avec fig. 9. vol. *in*-12. 20. l.

Histoire & description générale de la Nouvelle France, avec beaucoup de Cartes & fig. 6. vol. *in*-12. 15. l.

Histoire générale du Paragay. *in*-12. 6. vol. sous presse.

Mémoires de la Cour de France touchant les Duels. *in*-12. Hollande. 1. l. 10. f.

De M. l'Abbé des Fontaines.

Histoire des Ducs de Bretagne, & des différentes révolutions arrivées dans cette Province. *in*-12. 6. vol. 15. l.

Mémoires de M. de Pontis, qui a servi dans les Armées 36. ans, sous les Rois Henri IV. Louis XIII. & Louis XIV. 2. vol. *in*-12. 5. l.

Mémoires de Feuquieres. *in*-12. 4. vol. fig. 10. l.

De M. de Turenne.

Mémoires sur la Guerre, tirés des Originaux, avec un Traité des Hôpitaux. 2. vol. *in*-12. 1740. 3. l.

Vie de M. le Duc de Montausier, écrite sur les Mémoires de Madame la Duchesse d'Uzès sa fille. Par M..... *in*-12. 2. vol. 4. l. 10. f.

Du R. P. d'Orleans, de la Compagnie de Jesus.

Révolutions d'Angleterre, avec beaucoup

de fig. 4. vol. *in*-12. 10. l.

Révolutions d'Espagne. *in*-12. 5. vol. 12. l.

De M. l'Abbé de Vertot.

Histoire des Chevaliers de Malthe. 7. vol. *in*-12. 17. l. 10. f.

Les tomes VI. & VII. séparément. 5. l.

De M. de la Clede.

Histoire générale de Portugal. *in*-12. 8. vol. 20. l.

De M. J. D. des Roches.

Histoire de Dannemark; nouvelle édition, continuée jusqu'en 1742. *in*-12. 9. vol. 21. l.

Etat de Dannemark, *in*-12. 2. l. 10. f.

De M. l'Abbé le Mascrier.

Nouvelle Description de l'Egypte, sur les Mémoires de M. Maillet. 2. volumes *in*-12. fig. 5. l.

De M. de Voltaire.

Histoire de Charles XII. *in*-12. 1742. 2. l. 5. f.

Histoire du Roi de Prusse. *in*-12. 2. vol. Hollande. 1740. 4. l. 10. f.

De M. l'Abbé de Choisy.

Journal du voyage de Siam. *in*-12. 1741. 2. l. 5. f.

Description du Cap de Bonne-Espérance. fig. *in*-12. 3. vol. Hollande. 7. l. 10. f.

Histoire des Filibustiers & Pirates Anglois. *in*-12. fig. 4. vol. 1744. 10. l.

De M. de Sacy, de l'Académie Françoise.

Traduction des Lettres de Pline le Jeune; quatriéme édition, revûe & corrigée. 3.

vol. *in*-12. 7. l. 10. f.

Traité de la Gloire. *in*-12. 1747. 2. l.

Le Panégyrique de Trajan; seconde édition, revûe & corrigée. *in*-12. 2. l.

Traité de l'amitié, par le même; troisiéme édition, revûe & corrigée, *in*-12. 1740. 2. l. 10. f.

Œuvres de Racine. fig. 2. vol. *in*-12. belle édition. 6. l.

Idem. petit forma. 3. vol. 7. l.

Fables de la Fontaine, 2. vol. *in*-12. avec fig. 1746. 9. l.

Les mêmes, *in*-12. 2. l. 10. f.

Les mêmes, en deux petits vol. *in*-12. 4. l.

Du R. P. Brumoy, de la Compagnie de Jesus.

Œuvres diverses, contenant ses Poësies. 4. vol. *in*-8. 10. l.

Théâtre des Grecs. 6. vol. *in*-12. 15. l.

Recueil des Piéces galantes de Madame de la Suze, augmenté du Voyage de Bachaumont & la Chapelle. *in*-12. 5. vol. 1751. 12. l. 10. f.

De M. de R. de S. Marc.

Œuvres diverses. *in*-12. 3. vol. 7. l.

Lettres de Madame de Sévigné, à Madame de Grignan sa fille. *in*-12. 6. vol. 15. l.

Recueil de Lettres écrites à Madame de Sévigné. *in*-12. 1751. 2. l. 10. f.

Lettres de Ninon de Lenclos, *in*-12. 1751. 2 l. 10 f.

Vie de la même, *in*-12. 1751. 1 l. 16 f.

Œuvres de Madame de Ville-Dieu. *in*-12. 12. vol. 1743. 30. l.

Histoire de Dom Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol de Cervantes, avec fig. 6. vol. *in*-12. 15. l.

Les mille & un jours, Contes Persans, traduits en François par M. Petit de la Croix, 5. vol. *in*-12. 10. l.

Les Mille & une nuits Contes Arabes, traduits par M. Galand. 6. volumes *in*-12. 12. l.

Histoire de Guzman d'Alfarache. *in*-12. 3. vol. sous presse.

Contes des Fées, par M. *Perrault*. *in*-12. 2. l.

Contes des Fées, par Madame la Comtesse de Murat. *in*-12. 2. l.

Contes des Fées, par *Mademoiselle*. 2. l.

Contes moins Contes que les autres, sans parangon. *in*-12. 2. l. 5. s.

De Madame d'Aunoy.

Contes des Fées. 8. vol. *in*-12. reliés en 4. 10. l.

La suite des Contes des Fées. 4. vol. *in*-12. reliés en 2. 5. l.

Histoire de Tom Jones, *ou* l'Enfant Trouvé, traduit de l'Anglois de M. Fielding par M. *de la Place*, enrichie d'Estampes dessinées par le fameux M. Gravelot. 4. vol. *in*-12. troisiéme édition. 1751. 10. l.

Le Cours de Philosophie de M. le Monnier le pere, de l'Académie des Sciences. *in*-12. 6. vol. Latin. 1751. avec nombre de Figures. 15. l.

LIVRES D'ASSORTIMENS.

IN-FOLIO.

Bible d'Osternal. *fol.* Holl.

Bible de Cene. 2. vol. *fol.* Holl.

Corps Diplomatique, par Dumond. 21. vol. avec son Supplément. grand papier. Hollande.

Voyage d'Olearius. 4. vol. *fol.* avec nombre de figures. Hollande, grand & petit papier.

Mémoires de Castelnau. 3. vol. *fol.* Hollande.

Plantes d'Herbal, en Anglois, avec 500. Planches. Londres. 2. vol. *fol.*

Corpus Juris canonici, Pithæi. 2. vol. *fol.* aug. 1735.

Œuvres de Despaisses, aug. par M. de la Combe, 3. vol. *in-fol.* 60 l.

Cave, Historia Litteraria. 2. vol. *fol.* Oxonii. 1740.

Spanhenii Numismata. *fol.* 2. vol. figur. Holl. 1717.

IN-QUARTO.

Biblia sacra, *Lugd. in-4.* 9 l.

Missale Romanum, *g. p. in-4.* 1750. 10 l.

Histoire universelle d'une Société de gens de Lettres. *in-4.* 10. vol. fig. Hollande,

1749. 120. l.

Bibliotheque du Prédicateur, 22 vol. *in*-4. 130 l.

Le Cours de Physique de Musschenbroek, 2. vol. *in*-4. fig. Hol. 1751. 18 l.

Tableaux du Vieux & du Nouveau Testament, François & Anglois, avec fig. *in*-4. Londres. grand papier.

Cité de Dieu de Marie d'Agreda. 3. vol. *in* 4. Holl. 1731.

Sentimens d'un homme de guerre sur le systême du Chevalier Folard. *in*-4. Hollande.

Petri Burmanni Pöëmata. *in*-4. Holl.

Œuvres de Van-Effen. *in*-12. 5. vol. Holl. 12. l. 10. s.

Mémoires de Rousset, Ttaités de Paix, Négociations, &c. *in*-8. 21. vol. Holland. 50. l.

Le Code Frederic, ou le nouveau Corps de Droit érabli par le Roi de Prusse, *in*-8. 1751. 3 l.

Mémoires du Cardinal de Retz & de Joly, aug. belle édition d'Hol. 7. vol. *in*-12. 18 l.

Méthode du Blason, parle P. Menestrier, fig. *in*-12. 2. l. 10 s.

Elémens de Comosgraphie, par M. de Moras, *in*-12. fig. 1750. 3 l.

Actions Chrétiennes du P. Simon, 15. vol. *in*-12. belle édition. 30 l.

Année Chrétienne du P. Croiset, 18. vol. *in*-12. 54 l.

Dictionnaire de la Musique. *in*-8. Holl. 4. l.

Histoire de la Musique. *in*-12. 4. volum.

Holl. 8. l.

Mémoires instructifs pour un Voyageur. *in* 8. 2. vol. Holl. 5. l.

Histoire mémorable des Guerres. *in*-8. 6. vol. Holl. 18. l.

Avantures de Lebeau. *in* 8. 2. vol. Holl. 5 l.

La femme spectatrice, trad. de l'Anglois. 2. vol. *in*-12. Holl. 1750. 4. l.

Fable des Abeilles. 4. vol. *in*-12. Hollan. 1750.

Dictionnaire de le Roux, augmenté. *in*-8. Holl. 1750.

Histoire du Droit François Ecclésiastique, 2. vol. *in*-12. Holl. 1750. 6 l.

La maniere de négocier avec les Souverains, par M***. 2. vol. *in*-12. Holland. 5. l.

L'Orpheline Angloise, par M. De la Place, 4. vol. *in*-12. 1751. 10 l.

Mémoires de Cécile, dite la Marquise de Beaubourg, enfant de condition trouvée à Vaugirard près de Paris, écrites par elle-même. 4. vol. *in*-12. avec son beau portrait. 8 l.



